

Puisque les gens ne viennent pas dans nos salles, nous irons dans la rue ! Ce raisonnement, logique, conduit de plus en plus d'organisations à tenter d'aller à la rencontre d'un public non acquis. L'enthousiasme initial laisse pourtant souvent place à la perplexité.

Les conventions sociales rendent d'emblée les choses complexes : dans la rue on évite les corps, on esquive les regards, on s'assoit à l'autre bout du banc... L'indifférence polie est la règle. Si les interpellations diverses ne manquent pas, elles sont, la plupart du temps, considérées comme des menaces à notre quiétude.

Dans ce contexte, comment entrer en relation de manière bienveillante ? Comment créer de la curiosité et faire baisser la méfiance ? L'équation ainsi posée, ce petit manuel propose six façons différentes de la résoudre et interroge, au fil des pages, ce que serait une éthique de la rencontre fortuite.

Jérôme Guillet, à l'origine de plusieurs dispositifs d'interpellation largement diffusés (Porteur de paroles, Paroles boxées), expérimente depuis le début des années 2000 une multitude de pratiques toutes destinées à créer des relations dans l'espace public. Il accompagne aujourd'hui des collectifs de professionnels et de bénévoles à élargir leur répertoire d'intervention.



15€

ISBN : 979-10-95630-21-0



9 791095 630210



PETIT MANUEL DE TRAVAIL DANS L'ESPACE PUBLIC

JÉRÔME GUILLET



**PETIT
MANUEL**

DE TRAVAIL DANS L'ESPACE PUBLIC

À la rencontre
des passants

Jérôme GUILLET

éditions du commun

Jérôme Guillet

**Petit manuel de travail
dans l'espace public**
À la rencontre des passants



éditions du commun



Les Éditions du commun reçoivent le soutien financier de Rennes Métropole et de la Région Bretagne.

Couverture : Clément Buée – agencemiracle.fr

Maquette : Benjamin Roux

Relecture : Émilie Bernard, Corentin Daval, Marianne Duforeau, Zofia Jouhier et Benjamin Roux

Éditions du commun – Rennes
www.editionsducommun.org



Cette oeuvre est sous licence Creative Commons :
Attribution – Pas d'utilisation commerciale –
Partage dans les mêmes conditions 4.0 International.
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

Éditions du commun © mai 2019

Jérôme Guillet © mai 2019

ISBN : 979-10-95630-21-0

Dépôt légal : mai 2019

Sommaire

| | |
|---|------------|
| Introduction | 9 |
| Première partie. S'écouter | 17 |
| Chapitre 1. Déambuler avec une question | 19 |
| Chapitre 2. Premières règles d'interactions | 37 |
| Chapitre 3. Porter la parole | 46 |
| Chapitre 4. Prendre la parole | 74 |
| Conclusion. Une conversion | 88 |
| Seconde partie. Partager ses convictions | 91 |
| Chapitre 1. Les expositions de rue | 95 |
| Chapitre 2. De l'art de jouer des distances | 118 |
| Chapitre 3. Le jeu, une alternative | 128 |
| Chapitre 4. <i>Happenings</i> et spectacles | 139 |
| Conclusion. Vers une écologie des pratiques | 152 |
| Épilogue | 155 |
| Remerciements | 165 |

Introduction

Depuis le milieu des années 90, nous constatons une forte évolution du répertoire d'actions collectives¹ à travers un recours accru aux espaces publics. Nous voyons ainsi naître à cette période la multiplication de fresques et de graffitis dans les villes, l'apparition des repas de quartiers puis des repas d'immeubles censés revitaliser les relations de voisinage. Parallèlement à ces initiatives, se déploient des actions plus ouvertement politisées, telles que les zaps organisés par l'association Act up², les réquisitions de rues pour les fêtes improvisées de RTS (*Reclaim The Streets*)³ ou encore des actions antipublicitaires. La parution puis la diffusion via internet de TAZ d'Hakim Bey⁴, dans lequel l'auteur encourage à créer des zones d'autonomie temporaire, « (...) *une insurrection sans engagement direct contre l'État, une opération de guérilla qui libère une zone (de terrain, de temps, d'imagination) puis se dissout, avant que l'État ne l'écrase, pour se reformer ailleurs dans le temps ou l'espace* », catalyse une partie des désirs

1. Un répertoire d'actions est un concept sociologique développé par Charles Tilly pour désigner l'ensemble des types d'interventions auxquels peut avoir recours un acteur pour se faire entendre dans un milieu donné.

2. Act Up Paris est une association militante de lutte contre le sida fondée en 1991 qui a produit des *happenings* dans l'espace public, le plus emblématique restant la pose d'un préservatif géant sur l'obélisque de la Concorde.

3. En français « libérer les rues ou reprendre le contrôle des rues », mouvement d'abord anglais puis international contre la privatisation de l'espace public (au profit des voitures, commerces, etc.) et qui consiste à créer des occupations de rues, notamment des fêtes sauvages.

4. HAKIM BEY, *TAZ, Zone Autonome Temporaire*, 1997, Éditions de l'Éclat. <http://www.lyber-eclat.net/lyber/taz.html> [consulté le 24/04/19]

de renouvellement des formes militantes. Jouant de la confrontation, du détournement, de l'occupation non violente, de nouvelles manières d'investir temporairement les espaces publics urbains se multiplient dans les années 2000 et 2010 dans des registres contestataires discrets (aménagements éphémères, guérilla jardinière) ou plus directs (vélorutions, Nuit Debout).

À Tours, au sein du collectif Lézards politiques, nous participons de ce mouvement, nous engageant en 2001 et durant trois années dans de multiples expérimentations. Il y a d'abord dans notre groupe le désir de maintenir un équilibre entre certaines forces en présence : le commerce compose la majorité des relations qui s'amorcent dans les espaces publics, la communication publicitaire occupe l'essentiel de ce qui s'affiche et le développement technologique isole chaque jour davantage les passants. Face à ces trois phénomènes qui interagissent et se renforcent, nous sentons la nécessité de maintenir et d'amplifier les relations directes, de créer davantage de discussions impromptues entre inconnus. Nous nous revendiquons alors animateurs de rencontres, considérant les espaces publics comme terrains d'éducation populaire, notion que nous comprenons alors comme la tentative de diffuser des contenus, des messages à caractère politique de manière populaire, accessibles à différents milieux sociaux, culturels, et à différentes générations. Sortir de l'entre-soi sera donc notre principale préoccupation.

L'impulsion qui nous porte alors provient du refus de ce que nous entendons dans les milieux associatifs, syndicaux et politiques que nous fréquentons, à savoir l'impossibilité de toucher un vaste public qui serait trop conditionné, trop influencé, trop conformiste. Dit de

manière plus directe, nous évoluons dans un environnement où l'on entend souvent, pour expliquer le faible nombre de participants à nos événements ou la trop grande homogénéité socioculturelle, que « les gens » sont « trop cons » ou « trop victimes » (de l'intoxication médiatique entre autres) pour constituer un public qui s'intéresse à ce que nous faisons. L'époque n'est pas très gilets jaunes et ceux que nous nommons « les beaufs » ou les « français moyens » n'attirent guère la compassion et le questionnement. Entre cette France de TF1 dont nous nous sentons si loin, représentée par des blancs, de droite, partisans de l'ordre, à nos yeux coupables de leurs idées, de leur vote et de leur situation sociale à peu près confortable – la bourgeoisie nécessairement conservatrice – et cette France des classes populaires pour lesquelles nous avons davantage de bienveillance mais qui constituent tout autant des proies faciles pour les médias de masse, la liste de ceux que nous pensons perdus à nos causes semble sans fin.

Nous sommes alors tiraillés entre un sentiment global d'impuissance et la conviction que quelque chose ne fonctionne absolument pas dans cette façon de voir les choses. Derrière le découragement compréhensible de certains militants, un mépris pour des franges massives de la population se dessine, auquel nous ne pouvons pas adhérer. D'abord parce que plusieurs d'entre nous ont parmi leurs proches quelques-uns de ces français moyens, de ces ouvriers ou de ces bourgeois, et que nous ne pouvons pas, malgré nos désaccords, les considérer uniquement comme des victimes ou des idiots. Ils sont plus complexes, plus nuancés, plus ambigus que dans la vision où nous pourrions les enfermer. D'ailleurs le fait de les connaître nous aide à garder à l'esprit une chose fondamentale : pour qu'une personne évolue

dans ses représentations ou ses pratiques, ne serait-ce qu'un peu, elle a d'abord besoin de sympathie, d'affection et de compagnonnage. Les arguments ne viennent qu'après.

Or dans la sphère militante dans laquelle nous évoluons, nous avons justement un problème pour accueillir l'autre de façon sympathique. Ce que nous lui proposons, la plupart du temps, c'est de venir à l'une de nos réunions. Une de ces réunions au cours desquelles il faut, pour exister, savoir réinvestir une partie de ce que l'école nous a appris : préparer son intervention, lever le doigt, s'exposer en public, argumenter, convaincre, objecter... Des réunions souvent interminables, dans lesquelles se jouent d'obscures luttes de pouvoirs, où des individus (très souvent des hommes) produisent de longs monologues en truffant leurs interventions d'allusions et de références entendues. Malgré le peu de culture sociologique que nous avons à l'époque, nous sommes tout de même capables de comprendre qu'accueillir ainsi des gens extérieurs à nos sphères, c'est un peu comme les accueillir à coups de bâton. Tous ceux qui ne sont pas dotés d'un capital scolaire, culturel, voire d'un capital militant, ne se sentent pas très à l'aise dans ce type de rassemblements. Nous réalisons alors que nous exerçons sur eux une grande violence symbolique en leur demandant de maîtriser des connaissances qu'ils n'ont pas, ainsi que l'art du langage et de la démonstration. Tout en dénonçant régulièrement, avec force et rage, l'exclusion provoquée par les systèmes scolaires ou représentatifs, nous produisons à notre tour de l'exclusion « en masse ».

L'autre problème en matière d'accueil, peut-être moins évident à percevoir, concerne ces endroits où nous

nous rassemblons, dont l'identité est souvent si forte qu'ils fabriquent des frontières bien gardées. Une université, une salle municipale, un café, une librairie, un centre social, sont toujours « trop quelque chose » pour celui qui ne les fréquente pas : trop intellos, trop populos, trop bourgeois, trop jeunes, trop cassos, trop vieux, trop anars... Entrer dans un lieu, c'est se soumettre à ses usages, à son langage, aux règles de ceux qui l'habitent car celui-ci est toujours perçu, à tort ou à raison, comme réservé à une catégorie de population, à l'exclusion de toutes les autres qui ne s'y identifient pas – et ne s'y retrouvent pas au sens propre et figuré du terme.

Par contraste, certains espaces publics sont peu connotés, permettent de multiples usages et offrent une perméabilité sociale. Ainsi la place de la gare peut devenir, selon le public et le moment, un lieu d'attente, de rendez-vous, de mendicité, de pique-nique, un endroit pour manifester. Accessible à tous, sans nécessité d'adhésion ou maîtrise de codes, ce type d'espace offre une liberté de comportements, relative mais suffisante, pour que se créent des hétérogénéités sociales, culturelles et générationnelles. Certes, tous ces gens différents ne font que se croiser, mais ils sont là, temporairement réunis et potentiellement accessibles. Où les trouver ailleurs ?

Notre tentative ne pouvait que s'inscrire dans le cadre de ces places, rues et boulevards, jardins, squares, parcs, centres commerciaux, galeries marchandes⁵, ou tout autre espace de rassemblement (festivals, foires, etc.) pourvoyeur d'hétérogénéité. C'est dans ces espaces

5. Ici nous nous intéresserons au travail de définition d'Antoine Fleury, docteur en géographie, qui précise que le terme d'espace public, d'abord étroitement associé au domaine public, bascule vers une définition centrée sur la fréquentation d'espaces par le public, incluant le domaine privé.

qu'avec Lézards politiques, nous tentons tout d'abord de créer des Modules d'informations, c'est-à-dire des expositions intrigantes (mi-tracts/mi-textes illustrés), avec le souci de sensibiliser un large public à nos préoccupations. Le succès de nos premiers essais nous pousse à nous diversifier et nous proposons des saynètes, des *happenings*, et des repas gratuits. Nous commençons même à intervenir dans des festivals. Or, malgré nos efforts pour changer les lieux de l'échange et les formes de l'interpellation, notre volonté de faire passer des messages ne modifie pourtant pas un aspect fondamental de la situation : nous sommes et restons des individus issus des classes moyennes et de la gauche critique qui désirent éclairer les citoyens sur les méfaits du monde, tels des professeurs.

Ce que nous découvrons de manière accidentelle, puis très progressive en expérimentant des procédés centrés uniquement sur l'écoute des passants, va bientôt passionner ceux d'entre nous qui souhaitent le plus se libérer de cette position. L'apparition et le développement de l'outil Porteur de paroles, dans lequel c'est le public lui-même qui produit le contenu, nous apparaît alors comme la solution, le dispositif avec lequel nous n'aurons plus rien à apprendre aux gens.

De cette tension entre deux postures et de la fin du collectif Lézards Politiques naîtront plusieurs initiatives : certains fondent en 2004 l'association *Matières prises*⁶, dont la démarche sera exclusivement centrée sur une approche interculturelle de l'espace public, tandis que d'autres, participant à la naissance

6. L'association *Matières prises* cherche à créer des formes alternatives et directes d'échanges en intervenant dans la rue et les espaces publics. Elle a notamment développé le Porteur de paroles.

de la scop le Pavé⁷ en 2007, auront à cœur de ne pas abandonner une démarche résolument plus consciencieuse. Entre les deux, le festival à fréquence aléatoire Débattons dans les rues⁸ (quatre éditions entre 2005 et 2011) constitue un lieu de retrouvailles, une sorte de laboratoire où ces deux facettes d'une éducation populaire de rue tentent de s'articuler.

Tout au long de ce manuel, nous allons en partie revisiter cette histoire, pour essayer de comprendre comment ces deux démarches ont pu se déployer et se répondre. Partant de la description de situations vécues, puis des enseignements plus généraux apportés par l'observation, nous nous intéresserons en premier lieu aux dispositifs centrés sur l'écoute et l'expression des passants, ce qui nous permettra de nous questionner sur une éthique de la rencontre. Nous explorerons, dans une seconde partie, différentes manières de trouver des compromis entre volonté de diffuser un message et capacité à maintenir une posture d'accueil. Pas à pas, nous essaierons de faire émerger le début d'une grammaire des relations dans l'espace public fondée sur l'attention. L'attention sera en effet la notion centrale de ce manuel et nous servira de fil conducteur pour

7. La coopérative le Pavé propose de « repolitiser » l'éducation populaire. Elle engage un travail de reconquête du langage en ce sens, notamment à travers des conférences gesticulées (conférences théâtrales) dans lesquelles elle invite chacun à faire le récit de ses expériences professionnelles, militantes, personnelles, et à en souligner la part dérangeante, conflictuelle et politique. Elle a également utilisé l'espace public et le porteur de paroles dans l'objectif de « réarmer » le monde militant.

8. Le festival Débattons dans les rues propose une cinquantaine d'événements pour occuper et s'approprier l'espace public : invitations à discuter, à débattre ou à se questionner à travers des formes ludiques, expérimentales, artistiques ou simples (faire simplement des réunions dans la rue). Particularité du festival : à partir de sa seconde édition, pas de demande d'autorisation auprès de la municipalité.

répondre aux questions suivantes : comment générer de l'attention chez le passant ? Comment être attentif à ce qu'il exprime ? Comment être attentionné à son égard ?

Première partie.

S'écouter

« Moi je vais vous dire une chose : je ne connaissais aucun de mes voisins avant. Aucun ! On se souriait et on ne se disait rien. C'était "bonjour, bonsoir", un peu comme des miroirs. Et puis un jour, mes enfants m'ont offert un chien. Ça a tout changé. Depuis, je connais tous les gens de mon immeuble, et même ceux d'à-côté ! C'est quand même incroyable, non ? »
Françoise, 74 ans

Quand Françoise nous explique ce qui a changé son quotidien, nous sommes heureux de savoir que des gens peuvent vivre ce genre de revirement alors que la plupart ne font que décrire l'inexorable dégradation de leurs relations de voisinage. Par-delà son apparente banalité, cette anecdote met en lumière la nécessité de toujours devoir trouver un prétexte pour se parler entre voisins. Ce phénomène simple nous intéresse d'autant plus qu'il ne concerne pas uniquement notre voisinage résidentiel mais s'étend à toutes les circonstances dans lesquels nous sommes voisins : dans un train, la file d'attente d'un commerce, dans un bar, sur une place, etc. Dans chacun de ces contextes, il est en effet possible de se parler mais il nous faut un prétexte, un sujet, une remarque qui permettent une première avancée. Qu'il s'agisse d'inconnus que nous ne reverrons jamais ou d'inconnus familiers, il faut bien une amorce, même anodine, pour s'engager dans l'échange. Une fois

celle-ci trouvée, nous allons nous parler et, selon les affinités, nous pourrions engager des discussions éphémères, des relations plus suivies, ou bien ce qui venait de s'ouvrir se refermera aussitôt.

À travers ce manuel, nous tenterons de partager plusieurs manières de créer des « chiens », des prétextes favorisant et autorisant les échanges avec tous nos voisins. Le premier que nous aborderons, le plus simple à concevoir, consiste à se promener avec une pancarte sur laquelle est écrite une question adressée aux passants, à laquelle certains d'entre eux vont répondre. Ce dispositif, particulièrement efficace pour provoquer des discussions, est élémentaire au sens littéral du terme, car il contient les éléments fondamentaux des pratiques que nous défendons. Il permet notamment de nous intéresser à ce que ça fait de discuter avec des inconnus lorsque l'expérience se vit sans autre projet que la rencontre. Quelles émotions, quels ressentis cela va-t-il créer ? Quel sens donner à cette démarche ? Le second dispositif, le Porteur de paroles, s'attache précisément à faire quelque chose des réponses entendues, certaines étant écrites puis affichées. Cette exposition de témoignages fait naître un public de passants spectateurs qui deviennent à leur tour des contributeurs potentiels. Mais comment les aborder ? Comment mener des entretiens informels ? Quelles questions leur poser ? Le dernier dispositif, le Combat contre la langue de bois est un cercle de paroles au sein duquel sont conviés les passants. Ici, nous étudions les conditions nécessaires à la prise de parole en public, notamment pour les plus timides et les plus éloignés de ce type de pratique.

Chapitre 1. Déambuler avec une question

La morsure

Samedi 24 novembre 2001. Avec le collectif Lézards politiques, nous décidons de participer à la Journée sans achat, tentative qui regroupe à la même période et à l'échelle internationale, une myriade d'initiatives anticonsuméristes au moment où les gens s'affairent dans les magasins à la recherche de cadeaux. Nous avons prévu de placarder une vingtaine de grands panneaux blancs pour recouvrir les affiches publicitaires de la place Jean-Jaurès à Tours. Sur nos panneaux, nous écrivons en gros caractères des questions telles que :
– *Pourquoi la pub est-elle le seul décor de nos villes ?*
– *Jeune, beau, riche, la pub nous impose-t-elle un modèle ?*
– *Une ville sans pub, pourquoi pas ?*

Ces questions n'en sont pas vraiment : ce sont plutôt des affirmations déguisées en questions. Mais le principe nous paraît moins agressif et offre une ouverture. Tel un commando, nous nous retrouvons à cinq heures du matin et calons nos montres – il faut que notre installation soit furtive. Imaginant pouvoir créer de brefs échanges, nous nous positionnons dans des abribus, prêts à rebondir sur les éventuelles réactions des gens qui attendent. Nous voulons juste voir combien de temps ça tiendra et ce que ça peut provoquer. Nous n'avons même pas fini notre installation que nous voyons arriver les policiers municipaux. Au nombre de trois, les agents nous repèrent vite et s'approchent. Le plus âgé d'entre eux, peut-être le chef, prend la parole : « Bonjour ! C'est donc vous qui avez affiché

tout ça ? » Impossible de nier, nous avons le scotch et le marker à la main. Il lit une de nos questions à voix haute : « Pourquoi la pub est-elle le seul décor de nos villes ? La question n'est pas bête... Enfin je vous dis ça à titre personnel, parce qu'à titre professionnel, vous devez vous en douter, je vais évidemment vous demander d'enlever vos panneaux. » Nous soupirons. Nous avons bien envisagé cette intervention, mais pas si rapidement. Il continue : « Je vous propose de ne pas les remettre ailleurs une fois qu'on sera partis. On ne va pas jouer à ça, hein ? Parce que, dans ce cas, nous serions obligés de verbaliser. » Nous nous regardons, un peu dépités. Lui semble attendre une réaction qui ne vient pas et poursuit : « Cela dit, vu que vous vous êtes donné la peine de vous lever tôt, je peux vous indiquer ce que vous pourriez faire de vos panneaux et qui ne serait pas illégal... Parce que, par exemple, si vous vous promenez avec vos panneaux sur vous, en hommes sandwiches, et que vous ne gênez pas la circulation, je ne vois pas vraiment ce que nous pourrions vous reprocher. Enfin, vous faites bien ce que vous voulez. » Nous sommes pris de court car ce que nous venons d'entendre diffère de ce que nous attendions. Qu'un policier au ton paternaliste puisse se montrer affable et stoppe ainsi notre action, cela paraît dans l'ordre des choses. Nous pouvons penser que cette initiative l'amuse, le change de sa routine. Mais qu'il approuve notre démarche en nous livrant sa solution pour prolonger notre action est nettement plus déconcertant.

Au milieu des collégiens qui prennent leur bus, alors que le jour s'est à peine levé et que la brigade s'éloigne, nous nous demandons s'il faut prendre au sérieux sa proposition. Nos sentiments sont partagés. Sur un plan symbolique, nous ne nous sentons pas vraiment prêts

à mener une action militante qui s'appuie sur la suggestion d'un flic. Mais d'un point de vue pragmatique nous comprenons immédiatement que cette proposition nous permet de réagencer notre dispositif en allant droit au but. Et c'est ce qui va finir par emporter la décision. Nous faisons alors des blagues comme pour nous habituer à ce qui est en train de se passer et pour pointer l'ironie de la situation : nous qui voulions faire des rencontres inhabituelles, nous commençons fort ! Deux heures plus tard, nous voilà partis, tels des pèlerins affublés de nos panneaux, et nous nous retrouvons devant la galerie marchande du centre-ville, puisque c'est là que les gens préparent leurs courses de Noël.

Dès notre arrivée, des passants viennent spontanément nous voir. Nous sommes stupéfaits de découvrir avec quelle facilité ils répondent aux questions écrites sur nos panneaux. En quelques minutes, chacun de nous se trouve pris à partie. Les échanges sont loin d'être agressifs, les gens semblent juste contents de parler. Nous découvrons alors à quel point la plupart d'entre eux, quel que soit leur âge et leur milieu social, ont des raisons d'être fatigués de la publicité et sont critiques quant à la place qu'elle a prise dans la société : à la télévision, dans les boîtes aux lettres, en direction des enfants, aux abords des villes... Et, bien que quelques-uns s'en fassent les défenseurs, heureux de pouvoir dire que la pub est essentielle pour faire tourner l'économie – ce qui crée évidemment des débats –, le ton reste chaleureux. Nous découvrons un désir d'expression que nous ne soupçonnions pas. Nous restons ainsi deux heures au même endroit, avec des gens qui défilent de manière ininterrompue. Nous avons des échanges avec des cadres de banque, des lycéens, des vendeuses, des apprentis, des mères au

foyer, des bourgeoises à la retraite. Comme aspirés par la situation, nous ne réalisons pas exactement ce qui se passe car ce que nous sommes en train de vivre échappe totalement à nos prévisions.

Plus tard, dans un café où nous avons l'habitude de nous réunir, nous ne faisons pas le bilan méthodique de la journée. Nous sommes submergés par la joie, une joie partagée, renforcée par le récit que chacun fait de ses rencontres les plus improbables. Ce que nous comprenons, c'est que nos hypothèses sont devenues des réalités : tous ces gens nous montrent qu'il est possible de se parler, que des personnes étrangères à nos cultures militantes, que des non convaincus ont, eux aussi, le désir de débattre et de s'exprimer, pour peu que la forme et le moment leur conviennent. Et même si nous ne savons pas encore expliquer ce qui s'est passé, nous sommes persuadés que ce qui a pu arriver une fois pourra se reproduire. Ce jour-là, sans pouvoir en mesurer exactement les effets et le potentiel, nous avons ouvert une brèche, qui se révélerait bien plus large et profonde que nous ne le pensions.

Avril 2002. Je me trouve dans la manifestation, une semaine avant le second tour de l'élection présidentielle. Jean-Marie Le Pen au second tour ! La situation semble irréelle. Je n'ai pas voté au premier tour. Mes proches non plus, et ceux qui l'ont fait, non pas soutenu le candidat socialiste. Ce sont de drôles de sentiments qui nous agitent alors : de la colère teintée d'une culpabilité diffuse, un refus de cette culpabilité qui redouble la colère contre les socialistes et le vote utile. Cet assemblage d'émotions négatives alterne avec une forme de sidération pour ce qui ne devait, théoriquement, jamais arriver. Nous en sommes là dans

notre collectif, comme beaucoup de gens. À l'occasion de cette manif, nous décidons de faire quelque chose de tous ces sentiments pénibles. Nous nous disons que s'il y a un moment pour se parler tous, c'est bien maintenant. Nous nous promenons dans la foule avec une pancarte sur laquelle on peut lire : « *Sommes-nous coupables de ne pas avoir voté (Jospin) ?* » Ça fonctionne plutôt bien, nous multiplions les discussions. Il y a du monde. On entend dire que c'est le plus gros rassemblement à Tours depuis la Libération. Je laisse mes amis et remonte le cortège pour me faire une idée. J'aime bien faire ça, même si j'ai l'impression de tout connaître par cœur : les drapeaux, les chants, l'ordre et la répartition des différents syndicats, les odeurs, les looks militants, le vocabulaire, les airs entendus. Je vois des groupes de lycéens et je m'arrête pour les regarder. Ils sont à fond. J'aime bien sentir ça, les énergies des premières fois. La fille de la CGT qui gueule dans son micro a déjà la voix complètement cassée. La foule reprend et scande : « Première, deuxième, troisième génération, nous sommes tous des enfants d'immigrés ! » Les lycéens hurlent. Je suis gêné.

Je suis gêné par quelque chose, mais je ne sais pas par quoi. Je n'aime pas chanter dans les manif, je trouve les slogans nuls. Je me demande toujours pourquoi ils ne sont pas plus poétiques ou plus drôles. Il faudrait peut-être en créer un pour se rendre compte de la difficulté. Mais je ne suis pas sûr que ce soit ça qui me gêne vraiment au fond, parce qu'après tout, ce n'est qu'un détail : une manif, surtout celle-là, ça sert à faire bloc, à être présent en nombre. « Nous sommes tous des enfants d'immigrés ! » Et là, je tourne la tête à gauche, à droite... Je me rends simplement compte qu'il n'y a pas beaucoup d'enfants d'immigrés. Pratiquement

aucun, là, à ce moment, à cet endroit de la manif. Et même plus haut ou plus bas dans le cortège, il n'y en a pas vraiment. C'est ce qui me gêne, c'est précisément ça qui me gêne à ce moment précis. Pourquoi ceux qui subissent le racisme au quotidien ne sont pas là en masse ? Pourquoi ? Ce chant censé nous réunir n'est finalement qu'une incantation pour mieux rendre les absents présents. Je la connais cette absence mais ce jour-là, elle ne passe pas. Sans plus réfléchir, je prends ma pancarte, la retourne et écris avec mon marqueur : « *Et ils sont où les enfants d'immigrés ?* » Puis je me promène au milieu des manifestants incrédules. Je sens que cette question dérange beaucoup de monde, beaucoup plus que la première. Je sens que celle-ci agresse ceux qui la lisent. Je vois des regards furieux. Certains me demandent « Tu fais quoi là ? Tu cherches quoi ? » Je ne traîne pas. Je sens que la confrontation pourrait être violente. Alors, plutôt que de baisser ma pancarte, je décide de sortir du cortège, de le redescendre à un rythme qui ne permet plus vraiment la discussion. C'est au moment où j'accélère que je les vois tous les deux en train de regarder ma question. Sur le trottoir, en retrait du flot de manifestants, deux jeunes maghrébins me sourient. Je m'approche et l'un d'eux me lance :

- « Tu veux que je te dise pourquoi les gars du quartier y-sont-pas-là ? Tu veux savoir pourquoi y'a pas beaucoup d'Arabes et de Noirs avec vous ?
- Ben ouais...
- En vérité, je vais te dire... Ils sont pas là parce que ça sert à rien de venir ici ! À rien !
- Mais comment ça, ça sert à rien ?
- J't'explique. Tu vois ce que c'est la marche des Beurs ? C'était en 83 ou 84, et il y avait du monde des quartiers. Un de mes oncles y était. C'était surtout des Noirs et des Arabes qui étaient dans la rue. Et tu

sais ce que ça a changé de faire la marche des Beurs ?
Rien ! Et y'en a eu combien des manifestations depuis, contre Le Pen, contre le racisme ? Combien ?

- Plein.
- Ouais. Tellement qu'on peut même pas les compter. Et qu'est-ce que ça a changé à notre vie ?
- Pas grand-chose, j'imagine.
- Rien, elles ont rien changé !
- Alors du coup, il ne faut plus faire de manif ?
- C'est pas c'que j'te dis. Faut juste que tu comprennes que ces manif, tu veux que j'te dise à quoi elles servent surtout en vérité ? Elles servent à te faire du bien et c'est tout. À vous faire du bien à vous ! »

Il n'est pas agressif. Il n'a pas le sourire narquois. Je sens juste qu'il est content que je pose une question que manifestement peu de gens ont envie de se poser. Je n'ai pas su quoi dire, je n'ai rien su dire, je n'avais rien envie de dire. J'avais brandi ma pancarte pour provoquer les manifestants et me préparais à la polémique sans m'attendre à une réponse de la part des personnes concernées, des « racisés » dirait-on aujourd'hui. J'en avais une, de réponse, une bien crue, bien directe, comme un coup dans le plexus. « Nous ». « Vous ». Ce n'était pas la dernière fois que j'entendrai ça. Mais c'est ce jour-là que, pour la première fois, j'ai senti l'ampleur de la distance entre nous et eux. Pour la première fois, j'ai accepté de voir la séparation, de voir le déni qui la cache, et tout ce que cette séparation vient remuer de désagréable en moi. Bien sûr, il a raison. Si un autre monde est possible dans celui d'aujourd'hui, nous ne sommes pas ensemble. Pas encore, si on est optimiste. L'envie ne suffit pas.

Fraterniser

Mai 2003. Peu à peu, nous avons pris l'habitude de déambuler avec nos questions pour faire parler les gens et créer des échanges à la volée. Une animatrice qui connaît nos activités nous demande un jour d'intervenir lors de la fête annuelle du centre social où elle travaille. Elle aimerait associer les habitants du quartier. Souhaitant particulièrement toucher les ados et les jeunes adultes, elle nous demande de travailler sur le thème de l'éducation. Nous décidons de tester quelques questions avant l'intervention, c'est toujours ainsi que nous procédons. Nous essayons d'abord d'y répondre entre nous puis, lorsque nous sommes satisfaits des premières réponses, nous faisons un test en situation réelle. Après avoir éliminé « *Que pensez-vous de l'école ?* », qui semble n'amener qu'une somme de griefs et de lieux communs et « *Qu'avez-vous retenu de votre éducation ?* », question intéressante mais qui plonge dans des abîmes de perplexité, nous choisissons « *Qu'est-ce qu'un bon prof ?* », dont le mérite principal est d'amener la personne qui répond à choisir des exemples très précis issus de son expérience et à parler des enseignants qui l'ont marquée positivement.

Nous partons donc faire nos tests dans le quartier, un vendredi à 16 heures. Il fait très beau. Ma collègue est partie du côté de l'école primaire pour rencontrer les parents et les enfants qui en sortent. De mon côté, je baguenaude avec notre question, à proximité des commerces (supérette, boucherie maghrébine, café, coiffeur, boulangerie) qui font face au centre social. À l'angle de cette petite zone commerciale se trouve un point de vente de cannabis. Le jeune qui est de service me voit arriver. Je passe devant lui et lui jette un bref

regard. Il m'interpelle : « Tu cherches pas du bon shit, cousin ? » « Ben non », je lui dis en lui montrant ma pancarte (qu'il n'a visiblement pas vue). « Je cherche des réponses à ma question. » Il me regarde, soupçonneux : « Mais c'est quoi ton délire ? T'es ouf ou quoi ? T'es pas journaliste ? » Je m'approche de lui et lui explique rapidement notre démarche : puisque peu de personnes ont envie de se rendre à un débat dans une salle et que dans ces débats, ce sont toujours les mêmes que l'on entend, nous avons décidé de discuter dans la rue pour entendre tout le monde. Il me regarde avec un petit sourire :

« Alors en vrai, tu veux que j'te réponde ? » « Oui, si t'as cinq minutes, je veux bien. » Il ne réfléchit pas longtemps avant de se lancer : « L'école, c'est pas pour nous... Les profs, c'est des mythos. Ils disent qu'ils sont là pour nous mais ils en ont rien à foutre de nous ! Tu le sais, ça ? » Je lui demande alors s'il n'y aurait pas une exception, une personne qu'il a quand même appréciée pour sa manière de faire ou d'être. « Réfléchis bien... Juste une. » Il me dit : « Vite fait, ouais, en sixième, une prof de... comment là... biologie. Elle, ça allait. Elle était tranquille. Elle avait des aquariums, des... ah, tu sais là, des aquariums avec des poissons et d'autres avec des insectes et des... des sortes de lézards. On pouvait les nourrir, on kiffait bien, on restait des fois à la fin du cours. » Je m'apprête à le relancer sur l'attitude de cette prof mais je n'en ai pas le temps car il aperçoit une connaissance sur le trottoir d'en face et la hèle : « Woh Yazid ! » Il siffle fort, à faire mal aux tympans. « Yazid ! » Le gars traverse, nous rejoint. Il lui lance : « Vas-y, tu parles bien toi ! Réponds à sa question. » Il se tourne vers moi et me confirme : « Lui, il va bien te répondre. » On dirait que je n'ai pas le choix, mais pourquoi pas ? Yazid a continué ses études après le bac,

il est en licence de droit. Après m'avoir demandé de lui expliquer de manière détaillée ce que je faisais, pour qui et pourquoi, il se prête au jeu et commence à me décrire le prof qui, selon lui, est le premier à avoir cru en lui. Pendant que nous discutons tous les deux, trois jeunes arrivent et s'adressent au premier : « Bien ou bien ? » « Ça se passe. » « C'est qui lui ? » Mon premier interlocuteur résume. L'un des trois nouveaux arrivants vient écouter Yazid puis veut me dire ce qu'il ressent : « Moi je vais te dire : la fête du quartier, le centre social, les profs, les crèches, on sait que c'est utile, on est au courant. Le problème, c'est pas des moyens en plus là-dedans, ça c'est tout bidon ! Nous, on veut juste notre part, on veut du concret, des biffes, des thunes... Nos parents ils ont souffert. Ils ont travaillé toute la vie pour nous, pour construire ces bâtiments. Ils avaient pas le temps de s'occuper de nous et on leur met tout sur le dos... Toi, on t'a fait les devoirs tous les soirs. Le système il est fait pour toi, pas pour nous ! On n'attend plus rien de la France. On demande plus rien à personne. On fait entre nous. On fait ce qu'on a à faire. On s'arrange. On trouve des solutions. On n'a aucun problème. Les questions, c'est pour toi. Nous, on a les réponses. Le système français c'est tout creux ! Si je peux, je change de nationalité ! » Il crache par terre en finissant sa phrase. Il est très énervé et me regarde bien au fond des yeux. Ses potes l'excusent pour le ton ultra agressif et Yazid m'explique : « Il est fatigué Sélim ! Il en peut plus... » Il lui met une claque douce sur l'arrière du crâne « parce que depuis le début d'année, il a essayé de trouver du taf... Et tu le crois, ça : il a envoyé plus de 100 CVs et aucun entretien ! Pas un, mec ! Pas un ! Tu y crois à ça ? Nous on sait mais toi, tu le sais ce qu'on vit ici ? » Je suis rempli de leur émotion. Ils me disent des choses que je connais

déjà mais de voir et d'entendre leur dépit et leur rage si compacte, si pleine, ça me touche au cœur, ça me fait mal.

Je ne vois pas vraiment le temps passer. Il est 17 heures. Ma camarade nous rejoint avec un thermos de café et entame immédiatement des discussions. Une demi-heure plus tard, nous sommes une quinzaine à parler sous le soleil rasant. Je refuse un joint et la discussion continue. « Ici, on est parqués. Tout est fait pour nous maintenir dans le ghetto... Tu sais combien de contrôles on peut avoir avant d'arriver dans une boîte où on va se faire refouler ? Tu sais quoi ? Si tu veux, tu reviens demain et on te fait faire le parcours, pour que tu le vives, juste une fois ! Vis ma vie de galérien de téci ! » Certains partent, d'autres arrivent et nous nous quittons tous peu avant l'heure du repas. Avant de repartir, l'un d'eux nous dit : « C'est bien de venir ici et de se poser tranquille pour discuter. Pourquoi vous ne faites pas ça toutes les semaines avec le centre social ? Dès qu'il fait beau, tac ! Un petit thé, un petit café... On est bien, on se pose, on parle... Il faudra leur dire hein ? » C'est un joli moment, un moment dont nous ressortons fiers, heureux, avec l'impression d'avoir un peu raccourci la distance, un de ces moments qui contient le tout début d'un « nous », même fragile, même éphémère. Ces sentiments sont peut-être assez proches de ceux que pouvaient éprouver certains étudiants lors des luttes des années soixante et soixante-dix, quand ils passaient du temps avec des ouvriers et en tiraient une fierté particulière. Ce que nous mesurons aussi, c'est que, malgré notre enfance en banlieue parisienne, malgré des amis concernés, malgré tout un vécu qui nous donne confiance lorsque nous nous promenons dans ce quartier, nous avons quand

même peur de ces jeunes, pas une peur incontrôlable mais une appréhension qui persiste malgré tout, et que nous sommes heureux d'avoir pu dépasser.

Ce ne sera jamais formulé de manière explicite, mais discuter avec des jeunes de quartiers populaires sera toujours, pour la plupart des gens avec qui nous travaillerons par la suite, ce qui aura le plus de valeur sur le marché du mérite moral et militant. Cette performance, sans avoir le statut officiel de prouesse, en aura quand même bien des aspects : ravalé sa peur, ne pas la laisser transparaître, la dépasser puis réussir à créer des échanges avec ceux qui sont devenus le symptôme de ce qui ne fonctionne pas dans notre pays. Aujourd'hui, il nous paraît intéressant, si nous voulons comprendre le fossé qui nous sépare (et que pointait sèchement ce garçon lors de la manifestation d'avril 2002), d'observer sans complaisance ces satisfactions ambiguës. Soutenir par principe les classes populaires issues de l'immigration peut en effet laisser croire à une proximité relationnelle qui, dans les faits, n'existe pas. Non, nous ne sommes pas tous des enfants d'immigrés. Notre solidarité de principe, souvent construite sur une conscience réelle des inégalités, se fait bien souvent à distance des gens et ne peut donc déclencher des sentiments de sympathie réciproques. Pour la plupart des personnes directement concernées, notre compassion ne produit rien de particulièrement bénéfique, rien de tangible. C'est pourquoi elle peut paraître futile, confortable, voire hypocrite.

Mais alors, pourquoi passer quelques heures dans la rue avec ces jeunes, puisque cela ne change pas foncièrement leur situation ? Par-delà nos intuitions, une réponse précise nous sera fournie par un Bolivien

auquel nous avons posé la question suivante : « Si tu devais choisir entre l'un des trois principes de notre devise républicaine, entre l'égalité, la liberté et la fraternité, laquelle privilégierais-tu et pourquoi ? » Issu des classes aisées, cet homme d'une cinquantaine d'années était ingénieur et avait passé une partie de sa vie à aider les paysans sans terre de son pays. Il me fit une réponse que je considère aujourd'hui comme un cadeau :

« Il y a 30 ans, je t'aurais répondu l'égalité, sans hésiter. C'était une valeur cardinale pour moi, une boussole, un moteur. Il fallait coûte que coûte rétablir la balance des inégalités ou, comme vous dites ici, passer de l'égalité de droit à l'égalité dans les faits. À cette époque, je voulais donner de mon temps, de mon argent. Je voulais concrètement donner ce que je considérais avoir en trop, en surplus et ne pas mériter. C'était une sorte de rédemption si tu veux... L'égalité donc. Et puis j'ai fini par changer de position assez nettement et je pourrais te dire aujourd'hui que ce qui compte pour moi avant tout, c'est la fraternité. On ne peut pas aider des gens si on ne passe pas du temps avec eux, si on ne les aime pas pour ce qu'ils sont et non pour ce qu'ils représentent, tu comprends ? Il faut passer du temps, du bon temps avec les gens, d'abord. Parce que les gens le sentent. Ils sentent si tu es là pour les aider sans les aimer, si tu les évites, si tu en as peur, si tu es un peu dégoûté, ou si tu passes simplement un bon moment avec eux. Ils ne sont pas fous ! Et ils adaptent leur comportement en conséquence... Du coup, quand il y a cette fraternité, il y a les bases pour s'attaquer au reste... D'ailleurs, à voir les projets de solidarité qui marchent et ceux qui ne marchent pas, on finit par avoir des résultats clairs, tu sais... et qui confirment ce que je te raconte là. Quand il n'y a que ton aide sans cette fraternité, les chances de te faire avoir se multiplient, les gens prennent ce qu'ils

ont à prendre, ne te remercient pas forcément et vont même souvent chercher à t'utiliser. Même s'ils ne se le disent pas toujours comme ça, tu restes le riche qui vient soulager sa conscience. Certains te le font payer et toi, tu ne comprends rien de ce qui t'arrive. »

Ce que nous vivions dans la rue avec les jeunes cet après-midi d'avril était marqué du sceau de cette fraternité. D'où l'invitation, formulée par l'un d'entre eux, à renouveler l'expérience : « C'est bien de venir ici et de se poser tranquille pour discuter ». Il y avait dans cette demande, outre la satisfaction de nous avoir vus venir jusqu'à eux, l'attente d'une gratuité de l'échange. Accepter de se laisser porter par la relation et le moment, oublier une partie de ce pour quoi nous étions venus, privilégier ce qui se vivait sur ce que nous avions prévu. C'est cette disponibilité qui nous a permis, ce jour-là, de découvrir l'urgence pour ces jeunes de dire l'injustice, de raconter leur version des faits, de nous prendre à témoins pour que nous puissions, une fois revenus dans notre propre monde, rendre compte de ce qui se vivait dans le leur. Dans de telles circonstances, s'il y a éducation populaire, elle ne peut exister que dans une certaine réciprocité. Ainsi, ces jeunes ont joué le jeu de notre question, nous avons pris le temps d'entendre ce qu'ils avaient besoin de dire et nous nous sommes temporairement retrouvés à l'équilibre, prêts à passer ensemble cette fin de journée.

Quand dans notre vie, ceux qui n'étaient jusqu'ici que l'objet d'un discours deviennent des individus qui nous font face, quand leurs yeux plongent dans les nôtres, quand ils utilisent des mots singuliers et que nous nous trouvons en prise avec toute la sensorialité de l'instant, nous voyageons alors dans notre propre société.

Nous ne longeons plus les décors d'un quartier populaire mais nous nous y installons temporairement, pour entrer dans une réalité dont nous n'avions jusqu'alors que de maigres représentations. À travers ces moments passés ensemble, pour eux, comme pour nous, il a été question de donner corps à des vies distantes.

Voyager sur place

Dans un café, avec un stagiaire en formation, j'écris la question que nous avons choisie pour déambuler. La dame qui se trouve à la table voisine nous lit : « *Qu'est-ce qui est appréciable ? Qu'est-ce qui est regrettable à Bordeaux ?* » Elle commence à nous répondre. Il s'agit de G., 72 ans, professeure d'allemand à la retraite. Elle tient désormais une galerie d'art sur les bords de la Garonne dans le quartier devenu bourgeois des Chartrons. Séduite par notre démarche, en plus de prendre le temps de nous répondre de manière très précise et très littéraire, elle nous invite à venir boire le café dans sa galerie pour découvrir un artiste qu'elle trouve exceptionnel. Nous nous séparons pour aller déjeuner en lui promettant de passer juste après. Une fois sortis du Kebab, en route pour la galerie, nous sommes arrêtés par N., 27 ans, une fille qui vit dans la rue avec ses chiens. Elle nous explique l'attrait et les limites de cette ville quand on y vit comme elle à la marge. Elle évoque notamment, avec une certaine nuance, la répression policière et mentionne la présence d'un centre de désintoxication qui accueille des chiens, chose très rare d'après elle. Comme nous commençons à être sérieusement en retard pour notre rendez-vous de début d'après-midi, nous lui promettons, avant de filer, de repasser dans la journée pour discuter plus tranquillement.

Chez notre galeriste, nous passons deux heures à découvrir son exposition et à discuter de ce qui l'a amenée à cette activité – en l'occurrence, ses liens particuliers avec les milieux artistiques berlinois d'avant la chute du mur. De retour sur la place où nous souhaitons retrouver notre routarde, nous constatons qu'elle n'est plus là. Nous la cherchons un peu aux alentours quand nous sommes interpellés par T., un policier de 32 ans, qui souhaite savoir ce qu'on fait avec notre question. Pour mieux lui expliquer, je décide de lui raconter nos deux premières rencontres, notamment celle avec N., ce qui lui donne envie de réagir.

« Je vois qui c'est. Elle est gentille, cette fille, et elle n'a pas tort. Mais je vais vous dire comment je vois les choses. Parce que c'est pas si simple que ça... Ceux qui sont dans la rue à Saint Projet (une place située le long de la rue commerçante Sainte-Catherine) avec leurs chiens, il y en a une vingtaine. On leur interdit juste les chiens sans laisse et la consommation d'alcool sur la voie publique, comme tout le monde. Il faut savoir qu'ils se font 120 € de manche par jour. Je le sais à force de les côtoyer. Et sur ces 120 €, il y a 100 € d'alcool et de Subutex⁹ qu'ils se mettent en intraveineuse. Moi avec eux, j'ai de bons rapports : on se connaît, on se tutoie et je ne les emmerde pas plus que ça. Mais il faut savoir aussi que parmi eux il y a quelques pointeurs¹⁰. Et puis certains, s'ils sont en manque ou trop défonçés, ils entrent vite dans l'agression. Il faut savoir qu'ici, on n'est pas soumis à des quotas comme

9. Le Subutex est la substance la plus consommée dans la rue après le cannabis et l'alcool. D'abord autorisé sur prescription médicale comme substitut à l'héroïne pour accompagner le sevrage des toxicomanes, il pose de plus en plus un problème tant sur le plan de la santé publique que par rapport au trafic dont il est devenu l'objet.

10. Voleurs, en argot.

dans pas mal d'autres villes et que les consignes c'est de faire preuve de jugement et d'évaluer les choses. Moi, ça va dépendre de ce qui se passe objectivement mais aussi de comment les gens se comportent, de comment ils s'adressent à moi. À Bordeaux, les gens n'aiment pas les flics. Ce qui n'était pas le cas au Havre quand j'y travaillais. Tout à l'heure je suis passé dans la rue Sainte-Catherine avec la voiture. Personne ne se poussait et sur 200 mètres j'ai été insulté une bonne dizaine de fois. Parfois j'en arrive à me dire et à souhaiter véritablement qu'il y ait un attentat ici à Bordeaux, pour que les gens se rendent compte de l'utilité des forces de l'ordre ! On vit avec une étiquette lourde à porter, vous savez... On nous croit tous de droite ou d'extrême droite, alors que c'est une question d'éducation. J'ai des collègues... Lorsque sur une semaine on interpelle 30 personnes avec 25 Nord-Africains, quatre Africains et un Caucasiens, forcément ils vont faire des raccourcis, ils vont faire des conclusions. Je ne dis pas qu'il n'y a pas de racisme dans la police. On est d'accord. Mais pour moi, c'est une question de culture et d'éducation. Moi, j'ai fait une licence d'anglais et de civilisation américaine, j'ai lu des choses, j'ai voyagé, j'ai fait des rencontres... Je regarde ce qui se passe, j'essaie de ne pas être naïf mais ce n'est pas le cas de tout le monde, surtout pas la vieille génération dans la police, où ils n'avaient pas besoin de faire d'études pour y entrer. J'ai fait ce métier par vocation et dans ma famille, on a trois générations dans les forces de l'ordre. Dans cette famille, c'est plutôt une vision utopiste de la justice. On est patriote mais dans le bon sens du terme. »

Une galeriste, une routarde, un policier. L'étrangeté, l'exotisme de tous ces mondes sociaux que l'on frôle parfois sans avoir l'occasion de les pénétrer, tout cela

est à notre portée. Avec cette question-prétexte, nous inventons une forme singulière de déplacement ponctué de discussions impromptues, une marche exploratoire dans laquelle nous multiplions les micro-voyages en terres inconnues. Cette démarche nous permet de mesurer que nous ne pouvons nous empêcher d'avoir des représentations, des sentiments et des croyances envers des gens dont nous ne connaissons pourtant pas grand-chose. Nous ne nous rendons, en effet, pleinement compte de la présence de cet imaginaire bancal que lorsqu'une rencontre avec les principaux concernés vient déchirer, doucement ou brutalement, une partie de nos préjugés. À leur côté désormais, parfois à leur place, il y a un visage, un prénom, un récit, des détails concrets et sensibles à propos de mondes qui nous étaient jusqu'ici étrangers. Dès lors, les patrons de café ne sont plus des patrons de café, de même que les jeunes en errance¹¹, les galeristes, les policiers ne peuvent plus constituer pour nous, de simples catégories.

11. Entre eux, ils s'appellent plutôt « routards » ou « traceurs ».

Chapitre 2. Premières règles d'interactions

Ne pas s'oublier

L'enjeu de ces rencontres n'est pas quantitatif mais qualitatif. Nous cherchons à faire des rencontres inhabituelles, à vivre des moments extraordinaires, au sens le plus littéral du terme. Nous pouvons donc avoir des objectifs, des enjeux liés au contenu des échanges ou aux types de publics que nous souhaitons toucher, mais ils ne doivent pas tuer le jeu de la rencontre. Dans la rue, comme n'importe où ailleurs, nous trouvons de tout : des coups de cœur, des dialogues de sourds, des échanges stimulants ou totalement sans intérêt. Si notre dispositif promeut la fraternité et les belles rencontres, à l'instar de certaines décrites précédemment, nous n'avons en revanche aucun intérêt à subir certaines situations pénibles, dont nous pouvons faire une typologie sommaire :

- La personne nous ennue. Cela n'accroche pas, nous n'avons aucun plaisir. Or, les émotions se communiquent et notre plaisir est une des conditions indispensables pour que l'autre s'y retrouve et vive un bon moment en retour.
- La personne tient des propos qui nous agressent, que nous n'arrivons pas à dépasser et nous sommes incapables de transformer cette agression en quelque chose de positif.
- La personne parle trop, ne tient pas compte de nos rélances, ne nous écoute plus. Elle nous

raconte sa vie. Il existe beaucoup de gens très seuls qui ont besoin de parler pour parler. D'autres, qui relèvent plutôt de la psychiatrie – nous en attirons toujours quelques-uns –, tiennent des propos incohérents. Là encore, nous pouvons choisir d'en faire quelque chose et accueillir ce qui se dit. Mais si nous ne le sentons pas, il vaut mieux passer notre chemin.

Lorsque nous subissons ces situations un peu trop longtemps, nous entrons dans ce que nous appelons une « prise d'otage », un échange dont il n'est pas facile de se libérer. Ce n'est pas simple en effet de retirer brutalement ce qu'on vient de donner (disponibilité, écoute et considération). Par ailleurs, une partie des gens qui nous prennent en otage ne sont généralement pas à l'écoute de nos réactions et seule une effraction dans l'échange peut permettre son interruption. Comme nous avons utilisé tous les signaux possibles et que nous ne pouvons pas dire les choses de manière directe, nous devons faire intervenir un élément tiers de manière artificielle. Ainsi, lorsque nous intervenons en binôme (ce qui est le cas la plupart du temps), l'équipe se crée des signes, des rituels pour clore l'échange. Par exemple, l'un des deux enquêteurs interroge son partenaire : « Je crois que c'est l'heure de faire le point avec les autres, non ? » ou encore « Désolé, mais nous devons prendre le temps de faire un petit débrief de nos premiers échanges », même si, bien évidemment, il n'en est rien. Très vite, les gens nous laissent, et nous sommes libérés.

Les pratiques défendues dans cet ouvrage impliquant une prise de risques, nous avons besoin de nous sentir sécurisés. Voici quelques autres conseils pour éviter les situations inconfortables :

- Ne pas nous jeter sur des publics ou des lieux que nous idéalisons si nous ne nous y sentons pas bien.
- S'aguerrir, dans un premier temps, dans les centres-villes, voire se rapprocher de publics familiers plutôt que se lancer à tout prix dans la découverte d'un quartier et d'y aller la peur au ventre.
- Avancer par étapes et choisir ses risques avec la bonne dose de peur : celle qui excite et donne de l'énergie (et non celle qui inhibe et engendre trop de tensions).
- Faire une pause lorsque nous sommes épuisés après un échange riche ou éprouvant, ce qui arrive fréquemment.
- Quand déambuler dans la rue commence à nous fatiguer, opter pour des discussions dans un café ou bien entrer chez des commerçants non occupés par leur clientèle : en effet, le commerce étant un métier d'attente, si nous avons le sourire et ne forçons pas la main, nous y faisons souvent de très belles rencontres.

Nous sommes ici dans des pratiques affectives qui, pour bien être vécues, supposent un plein consentement de notre part : l'écoute de l'autre passe d'abord par l'écoute de soi.

Laisser l'initiative

Pour dépasser certaines appréhensions légitimes, notamment celle d'être ridicules, qui ne manqueraient pas de se communiquer au public, nous pouvons d'abord déambuler à deux. Nous allons tenter de vaquer, comme si de rien n'était, et oublier dans un premier temps le dispositif. Nous contemplons la ville et les lieux que nous investissons, tels des badauds, regardons les commerces, les maisons, parlons d'autres choses que de notre action. Il s'agit ici de faire baisser la tension. Quand on a apprivoisé la situation et que le stress initial est retombé, nous pouvons alors commencer à observer du coin de l'œil les attitudes et le comportement des gens. Pour prendre la mesure du ballet qui se joue, celui des évitements et des sollicitations discrètes. Nous discutons tranquillement avec notre binôme en faisant quelques commentaires, mais sans trop fixer les gens qui nous regardent de façon à faire comprendre que nous ne sommes pas dans l'attente, ni pressés ni inquiets, intéressés mais pas dans le besoin. Notre attitude doit faire comprendre que pour qu'il se passe quelque chose, il faut nous interpeller. Ainsi, en jouant sur ce registre de l'indifférence, les premières discussions viendront toujours des passants. Ce sont eux qui franchiront la distance pour nous interroger sur ce que nous faisons ou pour répondre directement à notre question. Après avoir échangé avec ceux qui nous sollicitent directement, nous pouvons nous aventurer avec ceux qui manifestent plus discrètement leur intérêt, dans un ordre de difficulté croissant.

Ce dispositif qui, au départ, peut nous inquiéter parce qu'il nous expose reste, paradoxalement, un des plus étonnants et des plus gratifiants, compte tenu de

la densité des rencontres qu'il peut générer dès qu'on s'en tient à lire le comportement des passants puis à s'y ajuster. Ici, nous jouons avec un ressort psychologique simple, celui du besoin d'autonomie qui voit les individus préférer être à l'initiative de leurs comportements plutôt que de se savoir influencés ou de devoir répondre à une demande. À partir de ce principe général, nous pouvons faire l'hypothèse que tout passant qui se voit sollicité, qui sent une attente, donc une forme de pression, va montrer de la méfiance, décliner toute proposition et passer son chemin. À l'inverse, en développant une attitude qui lui « laisse la main » et l'initiative de l'interaction, nous lui permettons de faire son propre choix et de poser un acte autonome.

Perception du dispositif

Dans la rue, chacun observe de manière feutrée ce que fait l'autre. Ces observations ont pour but principal d'identifier, même furtivement, les comportements des piétons et de pouvoir les catégoriser. Cette activité se construit soit par la reconnaissance de signes identifiés (âges, vêtements) ou de comportements types associés (façons de marcher, de parler), soit, quand la situation, la personne ou le groupe semblent plus difficiles à cerner, par analogies et rapprochements.

Comment notre déambulation avec un panneau peut-elle être perçue et catégorisée par les passants ? Notre dispositif ne s'apparente en effet à rien de directement reconnaissable. Nous entrons alors dans la catégorie générale de ceux qui n'ont pas peur de s'exposer aux regards des autres. Éventuellement de ceux qui cherchent à provoquer des réactions à travers une

démarche qui pourra être jugée, selon chaque passant, sympathique, vaine, mystérieuse ou ridicule.

Certains pourront peut-être faire l'hypothèse d'un enterrement de vie de jeune fille (ou de garçon), ce qui serait tiré par les cheveux, dans la mesure où les défis habituels de ce genre de pratiques sont souvent à connotations sexuelles et caricaturales. D'autres, en voyant un panneau et une écriture artisanale, penseront à une manifestation à caractère politique. Mais la taille du groupe (deux personnes tout au plus) ainsi que la forme du dispositif (une question sur un panneau) ne semblent pas vraiment correspondre. Par défaut, nous risquons donc d'être mis dans une catégorie d'activités difficilement classables, bon nombre de passants nous identifiant en fonction de notre apparence et de notre âge : étudiants iconoclastes, militants atypiques, artistes de rue ?

Nous ne représentons donc pas un danger, un groupe à éviter à cause d'une pratique déjà connue et réprouvée¹², ce qui laisse plus ouvertes les possibilités d'échanges. Par ailleurs, la posture que nous avons choisie permet de conforter et même d'améliorer cette perception globalement positive. En outre, nous ne prenons pas les gens par surprise : ils nous voient de loin et ont toute latitude pour ajuster leurs comportements à leurs intentions. Tous ceux qui veulent nous éviter ont le temps de le faire tranquillement, changent

12. Nous parlons ici de tendances. Bien des passants peuvent juger négativement la catégorie de ceux qui s'exposent au regard ou de ceux qui cherchent à provoquer des réactions. De même, pour certains d'entre eux, la seule vue de personnes aux âges et aux apparences identifiables à des univers trop distants des leurs peut suffire à créer de l'évitement. Concernant ce dernier point, lorsque cela est possible, il vaut mieux privilégier des vêtements neutres ou créer un binôme intergénérationnel.

de trottoir ou détournent leur regard. Inversement, ceux qui sont attirés par notre démarche peuvent nous montrer des signes d'intérêt d'intensité variable : certains regardent notre question et acceptent d'être pris en flagrant délit de curiosité. Cela implique de leur part un début d'engagement, même minimaliste. Ils auraient pu éviter ce jeu des regards et donc ne prendre aucun risque d'interactions. Nous disons qu'ils entrouvrent la porte de l'échange. D'autres croisent notre regard et le soutiennent un instant. D'autres sourient ou nous répondent à la volée. Enfin certains viennent nous voir directement pour discuter. Ils ouvrent grand la porte. Ainsi, par le jeu des distances et des ajustements, ce dispositif autorise chaque passant à faire son choix et à rendre explicite son niveau de disponibilité ou d'indisponibilité. Cette grande lisibilité des comportements - depuis ceux qui ne veulent absolument aucune interaction avec nous jusqu'à ceux qui veulent absolument répondre à notre question, en passant par toutes les postures intermédiaires - fait de la déambulation une pratique d'initiation passionnante qui permet de se familiariser à la communication non verbale principalement utilisée par les piétons.

Les relations entre inconnus

Marcher en ville suppose un ajustement constant et des choix aussi nombreux qu'inconscients. Ainsi, pour éviter de heurter les autres piétons, nous balayons constamment du regard la zone qui se trouve devant nous pour que se créent des priorités : si celui qui est en face fait un pas sur la droite, nous le notons fugacement et continuons de marcher tout droit car il vient de nous céder la priorité en nous laissant emprunter notre

couloir de marche initial. Dans le cas contraire, ce sera à nous de faire un pas de côté. Dans un registre proche, si nous voulons jouer le jeu des comportements attendus dans les espaces publics, nous ne pouvons pas rester à la même hauteur que quelqu'un trop longtemps, ni rester derrière lui en marchant à son rythme : il nous faut ralentir ou presser le pas. Ces simples règles d'ajustements mutuels font partie des interactions sociales, ensemble de relations réciproques entre individus : paroles, gestes, regards appuyés ou bien silences et évitements, qui demandent une réponse adaptée. Nous nous intéresserons donc, en ce qui concerne notre terrain d'expériences, aux interactions sociales dans l'espace public et à l'ensemble des règles de base souvent peu conscientes, car très ordinaires et partagées, qui structurent les relations entre passants.

Erwing Goffman¹³, sociologue canadien, a étudié les conventions sociales les plus ordinaires pour comprendre ce qui se joue précisément entre les individus dans l'espace public. D'après lui, l'ensemble des interactions qui s'y déroulent ont pour fondement et pour but de permettre à chacun de garder la face, c'est-à-dire d'éviter toute situation dans laquelle quelqu'un pourrait se sentir offensé et gêné. Ces conventions permettent ainsi de jouer le jeu des relations sociales : une personne vous parle et vous devez faire semblant de vous intéresser à ce qu'elle dit, même si cela vous est pénible. Vous n'avez socialement pas le droit de lui dire au milieu de l'échange : « Excusez-moi, mais ce que vous me dites m'ennuie à mourir. Je préfère en rester là. » Rapporté aux relations entre inconnus, on trouve chez ce chercheur un cadre d'analyse général,

13. GOFFMAN ERVING. Perdre la face ou faire bonne figure, in *Les rites d'interaction*. Minuit, 1974. pp.7-42

parfaitement résumé par le professeur Marc Breviglieri, qui nous servira dans l'ensemble de nos pratiques :

« Goffman a habilement dessiné les formes superficielles de la coprésence dans les espaces publics. La vie n'y serait pas tenable sans une indifférence mutuelle des acteurs qui permet de présumer une absence de mauvaise intention à l'égard d'autrui (Goffman, 1973). Sur la base de cette présomption s'établit une confiance mutuelle minimale, une confiance de surface pourrait-on dire. Si celle-ci n'altère pas la vulnérabilité fondamentale de l'ordre social, car la bonne intention ne peut jamais être totalement garantie, elle conditionne cependant l'existence d'attentes normatives sur le comportement de chacun (qui devra user d'une inattention polie), ce qui rend les actions publiques plus lisibles et moins imprévisibles. »¹⁴

Cette rapide synthèse concernant la sociabilité entre inconnus nous permet de mieux comprendre ce que sera notre défi principal : alors que nous cherchons à créer des formes d'interactions prolongées avec des inconnus, comment devenir une des exceptions à cette règle d'indifférence mutuelle et d'inattention polie ?

14. BREVIGLIERI MARC. La coopération spontanée. Entraides techniques autour d'un automate public, in *Cognition, Information et Société*. EHESS, 1997. (Raisons Pratiques, 8). pp. 123-148

Chapitre 3. Porter la parole

Le dispositif Porteur de paroles s'est construit telle une extension naturelle de nos premières expériences de déambulation. Nous avons compris qu'il fallait faire quelque chose de ce qui nous était confié. L'écriture des témoignages s'est alors imposée comme une évidence à cause de sa simplicité technique et des innombrables possibilités d'affichages que l'on trouve dans les espaces publics. C'est d'ailleurs avec ce dispositif que nous avons le plus travaillé. C'est grâce à lui que nous avons pu réaliser toutes sortes d'observations sur les relations dans l'espace public – et un travail de recherche¹⁵ – qui ont permis de dégager quelques clés de lecture et quelques clés d'actions. C'est pourquoi nous avons choisi de développer en détail, dans les deux parties qui suivent, deux axes fondamentaux de la communication avec des inconnus qui pourront servir dans toutes les situations analogues décrites ultérieurement : aborder le public et mener des entretiens informels.

Les contours du dispositif

Formellement, le Porteur de paroles est donc une exposition de propos rapportés : nous affichons une question dans la rue, discutons avec celles et ceux qui souhaitent y répondre puis gardons de ces échanges une ou plusieurs phrases que nous écrivons sur des panneaux que nous affichons à leur tour, dans un processus cumulatif. Le procédé ressemble à une sorte de

15. GUILLET JÉRÔME. Animation d'un dispositif d'expression dans l'espace public – Enjeux, pratiques et compétences. Diplôme des Hautes Études en Pratiques Sociales, Collège coopératif de Paris, 2010.

forum internet de rue dans lequel on trouve une question écrite, des réponses écrites et des enquêteurs-moderateurs. De mobile, le dispositif devient donc sédentaire. Il peut alors s'articuler autour de deux espaces d'intervention : le Porteur de paroles, lieu fixe où sont affichés les témoignages recueillis et la déambulation qui permet à certains enquêteurs de se déplacer avec notre question.

L'équipe choisit d'abord une question puis collecte une première série de réponses à cette question, que nous appelons les amorces. Ce seront les premiers panneaux affichés avant que d'autres échanges viennent nourrir le dispositif. Ces amorces servent à ouvrir la discussion dans différentes directions. Elles sont d'abord récoltées au sein de l'équipe et permettent de vérifier que nous sommes capables de répondre à la question choisie avec plaisir. En effet, proposer aux autres ce que nous avons nous-même plaisir à vivre est un point important. Une fois passée cette première étape, nous confirmons la validité de notre question par des entretiens avec des personnes d'âges différents et aux trajectoires variées : notre grand-mère, un collègue, un voisin ou l'épicier du coin. Nous pouvons également chercher ces réponses complémentaires lors d'une déambulation. Enfin, si ces entretiens confirment l'intérêt de la question, et après avoir obtenu une dizaine de réponses marquantes et touchantes (cf. Ce que nous cherchons à entendre), nous en gardons quelques extraits, quelques phrases tout au plus, que nous écrivons à la main sur de grands panneaux. Une fois la question et les réponses-amorces affichées, nous sommes alors en mesure d'animer le dispositif avec les passants. Nous pouvons le faire seul ou à deux mais l'expérience nous a montré que trois ou quatre

enquêteurs ainsi qu'un ou deux scribes constituaient une équipe plus solide et nous offraient la possibilité de nous reposer ou de changer de rôle. Aborder des inconnus et rester attentif pendant plusieurs heures, debout dans la rue, est une activité plus fatigante qu'on ne pourrait le croire.

La question de la question

Le Porteur de paroles prend la forme d'une enquête au cours de laquelle nous tentons d'atteindre une certaine objectivité, comprise comme la tentative de collecter un grand nombre de témoignages à propos d'un objet de discussion commun et non comme une spéculation sur la meilleure réponse possible à une question. L'infinie possibilité de réponses due à la singularité de chaque passant compose un tableau qui fait société, réunissant des voix et des regards divers et divergents. C'est pourquoi une bonne question doit avant tout permettre aux passants de témoigner de ce qu'ils vivent et non d'argumenter. Nous allons voir en quoi ce choix procède d'un positionnement à la fois éthique et logique.

Pendant plusieurs années, alors que nous étions encore à l'heure des essais, nous nous intéressions relativement peu à ce problème : nous formions une petite équipe aguerrie aux entretiens, capables de faire parler les gens, même quand notre question n'était pas très pertinente. D'une certaine manière, nous en compensions la faiblesse par notre aptitude à trouver de « bons clients ». Nous avions alors le sentiment que beaucoup de questions pouvaient s'adapter à notre dispositif et essayions des questions tantôt provocantes, « *On entend parfois dire qu'il est plus facile d'être au chômage*

que de travailler, qu'en pensez-vous ? », ou très directes, « *Qu'est-ce qui est regrettable / qu'est-ce qui est appréciable dans votre quartier ?* » et parfois prospectives, « *Envisagez-vous d'autres manières de faire de la politique ?* »

Lorsque nous avons dû former des gens au Porteur de paroles, il nous a fallu expliquer, faire comprendre la place centrale de ce travail autour de la question et nous positionner clairement sur l'intérêt de certaines questions par rapport à d'autres.

Le Génépi (Groupement Étudiant National d'Enseignement aux Personnes Incarcérées) nous demande d'interroger les passants sur ce qu'ils pensent de la prison. D'emblée un constat s'impose : il est difficile d'avoir quelque chose de pertinent à raconter à propos de la prison si nous n'y sommes pas déjà allés nous-mêmes ou si nous ne connaissons personne dans ce cas. Ou alors, cette question concerne certains passants plus militants, particulièrement sensibles aux questions carcérales. Si nous gardons la question « *Que pensez-vous de la prison ?* », nous risquons de nous retrouver immanquablement avec des gens qui nous expliqueront que les prisonniers sont dans le confort, qu'on leur paie la télé, qu'ils sont en vacances, etc., alors que d'autres nous expliqueront qu'il faut abolir le système pénal en France. Nous décidons donc, pour éviter ces écueils, de chercher une question plus large, dont les réponses peuvent concerner un maximum de gens et qui puisse inclure la prison comme sujet de discussion. « *Qu'est-ce qu'une bonne punition ?* » sera la question choisie. Elle sera posée à des passants et, simultanément, à des prisonniers. Lorsque nous écrirons les réponses pour les afficher, certaines des réponses marquantes obtenues auprès de personnes incarcérées seront affichées dans

la rue, au milieu de celles des passants, créant ainsi un angle d'attaque qui permettra de parler de la prison. Ainsi, nous ne demanderons pas aux passants de parler de ce qu'ils ne connaissent pas mais, s'ils le souhaitent, de réagir à ce que des prisonniers peuvent dire de la punition en général et de celle qu'ils vivent en particulier. Cela permettra, le temps de l'intervention, de faire de ces prisonniers des membres de la société à part entière. Par ailleurs, cela créera une circulation dedans/dehors particulièrement intéressante, puisque l'ensemble des paroles collectées dans la rue, notamment les réactions des passants face à leur propos, pourront être restituées aux prisonniers.

La ville de Vendôme nous demande d'intervenir dans un quartier où un nombre inhabituel de plaintes a été entendu, notamment à propos du comportement de certains jeunes. Nous essayons de prendre la question de biais en interrogeant des habitants sur ce qu'ils font de leur temps libre. La question posée : « *Que faites-vous de votre temps libre ?* » leur permet de préciser s'ils disposent ou non de temps libre et si celui-ci est contraint, choisi ou subi. Nous obtenons alors un premier éclairage sur les situations familiales et sociales, les liens de sociabilités et les solitudes marquées. Cette question invite également à parler de ce que nous savons faire et/ou de ce que nous aimons faire lorsque nous avons du temps à soi. Elle permet enfin d'interroger sur la place du quartier dans l'occupation du temps libre : est-ce qu'on ne fait qu'y résider ? Est-ce qu'on y développe des relations, des activités ? Est-ce qu'on utilise les espaces publics ? Par les différentes entrées qu'elle suggère, cette question nous a permis de prendre la température de ce quartier, sans nous focaliser sur les doléances régulièrement expri-

mées au cours des consultations précédentes. Cependant, si certaines personnes souhaitent exprimer leurs difficultés concernant certaines catégories d'activités ou d'habitants, ils avaient le loisir de le faire sans que nous l'ayons induit. Leurs difficultés étaient contextualisées avec des éléments de leur vie sociale et familiale et dans leur rapport plus large avec leur lieu d'habitat.

Des professionnels en charge des questions d'économie d'énergie dans une communauté de communes nous demandent d'intervenir sur un marché. La question qui leur vient spontanément à l'esprit est la suivante : « *Faites-vous des économies d'énergie ?* » Ici, nous mesurons le premier risque de cette question qui ne concerne qu'une fraction infime de la population : ceux qui s'inquiètent et produisent effectivement des efforts en termes d'économie d'énergie. De plus, cette question est trop empreinte du désir de l'institution qui ne cherche qu'à communiquer sur les services qu'elle offre. Or, une simple modification peut faire évoluer la perception qu'en ont les passants et avoir une incidence sur les rencontres et les réponses collectées. Ainsi, la formulation « *Sur quoi faites-vous des économies ?* » va permettre de discuter des ressources dont les gens disposent et peut-être d'évoquer leur situation professionnelle, familiale ou patrimoniale. D'autres échanges vont pouvoir se prolonger, en rapport avec les priorités de chacun : la nourriture, l'éducation, la santé, la famille, les vacances, etc. La richesse de cette question est d'obtenir des récits de vie à partir d'un angle de vue spécifique. La première question s'intéresse à ce que des habitants peuvent dire d'une des missions de la collectivité, ce qui revient à parler de l'institution, qui réduit le dispositif à une forme de publicité. Avec la seconde question, l'institution s'intéresse avant tout à

ce que vivent des gens, ce qui ne l'empêchera pas, dans un second temps, de les questionner et de les relancer sur l'enjeu plus précis des économies d'énergie.

Pour transformer une question trop marquée par un aspect institutionnel ou militant, il est donc souvent nécessaire d'opérer un travail d'élargissement vers des questions racines et d'augmenter ainsi les possibilités d'échanges, dans la mesure où chacun peut apporter, au sein d'un objet de discussion vaste, son sujet spécifique, celui qui l'intéresse.

Cela demande de décomposer les enjeux que nous souhaitons aborder en une série de questions, et nous rapprocher ainsi d'un travail classique de philosophie : quelles sont les questions sous-jacentes et secondaires ? Quelles sont les questions les plus fondamentalement partagées ? Ce travail, dans lequel nous convertissons des sujets de débats étroits en objets de questionnements populaires, nous paraît central pour tenir notre posture d'accueil.

Notre effort pour aller au-devant des passants, pour nous intéresser à eux suppose donc bien plus que de se déplacer sur les lieux de passage et proposer un sujet d'échange. Cela exige un déplacement intérieur, une mise en suspens de nos enjeux immédiats ou de nos sujets de prédilection, un détour pour trouver une question, un angle d'attaque qui puisse être commun au plus grand nombre. Par ce mouvement, nous cherchons à nous situer à la confluence des connaissances parfois pointues de celui qui interroge et des expériences ordinaires de ceux que nous interrogeons.

Au-delà du bénéfice apporté à la qualité même de la discussion ou à la pertinence des réponses entendues, cet effort construit les bases d'une relation plus égalitaire à partir de laquelle pourrait naître, en y ajoutant peu de choses, un moment fraternel.

Comment aborder les passants ?

Une des difficultés de l'activité d'animateur-enquêteur consiste à aborder les gens. Si le Porteur de paroles permet, grâce à l'affichage, d'attirer les passants sans avoir à les solliciter directement, l'initiative de la discussion revient cependant à l'animateur, contrairement à ce qui se passe dans une déambulation où les responsabilités sont davantage partagées.

Lors d'une de nos premières formations, une stagiaire est venue nous voir au bout d'une demi-heure car elle avait l'impression de se faire rembarrier par la plupart des gens auxquels elle s'adressait, alors qu'une de ses amies n'éprouvait, elle, aucune difficulté. Elle nous dit alors « ne pas se sentir dans le bon tempo ». Un des premiers éléments à observer en effet concerne le moment précis où nous intervenons. Quand des passants viennent d'arriver, il faut leur laisser un moment pour s'installer, leur laisser le temps de lire quelques panneaux. Si ce n'est pas le cas, cela peut produire le même effet qu'avec le vendeur trop pressé qui ne prend pas le temps d'observer le comportement, l'attente et le niveau de disponibilité apparent d'un client. Inversement, intervenir quand les gens s'en vont, c'est arriver à contretemps et les contraindre à poursuivre une situation alors qu'ils viennent de décider de l'interrompre. Aborder les passants suppose donc de mesurer

l'intervalle au cours duquel il est pertinent d'interagir et de capter l'arrivée de cette « fenêtre de tir » dans laquelle l'échange sera le plus confortable pour chacun.

Nous rappelons, par ailleurs, l'importance de ne pas rester statique à attendre le « client ». Rester debout, un calepin à la main, en souriant aux gens qui s'approchent est une erreur qui peut faire fuir une partie importante du public. Nous privilégierons l'attitude du faux passant¹⁶, au milieu des gens, à leurs côtés ou franchement à l'écart, dans une position qui permet éventuellement d'observer sans être vu.

Le langage et l'attitude utilisés au début de la discussion vont par ailleurs avoir une influence décisive. Toutes les formules qui consistent à demander aux gens si on peut les déranger, à s'excuser de les déranger ou à leur demander s'ils souhaitent ajouter quelque chose, sont la plupart du temps rédhitoires. Plus que les formules en elles-mêmes, le fait d'arriver sur la pointe des pieds, de manifester que nous ne voulons pas déranger ou qu'il s'agit d'une toute petite demande, renvoient probablement le passant aux manières traditionnelles (et datées) de faire des enquêtes commerciales de rue : « Excusez-moi, auriez-vous une minute à m'accorder ? » C'est la question qui génèrera le plus d'évitements. Si nous voulons réduire la distance avec un passant, il est souvent plus pertinent de s'imposer par une question directe, du type : « Il y a des choses qui vous choquent ou vous amusent dans ce que vous lisez ? », plutôt que solliciter une autorisation. Cette attitude directe crée une situation de partage plus rassurante,

16. Dans la mesure où nous ne mentons pas explicitement, les gens qui nous voient passer du statut de quidam à celui d'enquêteur, ne nous ne le reprochent jamais, même s'ils ne sont pas dupes de notre tactique.

témoigne d'une simplicité relationnelle et autorise à une proximité, être direct sans être pesant. Dans un même mouvement, l'animateur qui s'autorise à aborder un inconnu doit être direct et faire sentir qu'il est à son écoute, prêt à s'adapter, y compris à renoncer.

D'une manière différente, nous pouvons nous appuyer sur une sorte d'empathie corporelle. Le rire d'un passant nous fait sourire, le scepticisme apparent d'un autre nous questionne et, partageant avec eux un bout de ce qu'ils manifestent, nous permet de s'approcher pour les interpeller : « ça a l'air de bien vous faire rire » ou « je vois que vous avez l'air dubitatif. » Cette posture est une manière de laisser l'initiative au passant en tant que source de l'interaction. L'animateur ne fait que réagir à ce qu'il exprime de manière verbale et non verbale. Cette posture n'est possible que si celui-ci ne cherche pas simplement l'hypothétique meilleur moment pour solliciter le passant mais s'il observe dans les attitudes et les réactions de ce dernier, celles qui lui serviront de pivot pour initier l'échange. Ce travail d'observation active suppose de se déplacer dans le dispositif afin de repérer des comportements et des commentaires.

Dans une approche très différente et plus passive, certains animateurs optent pour la technique dite du « vendeur occupé », celui qui range des vêtements sur des cintres et vous glisse : « Je suis là, si vous avez besoin de quelque chose... » Affairé à repositionner les panneaux, parfois de manière totalement artificielle, il propose aux passants, sans même forcément les regarder ou en cibler certains en particulier : « si vous avez besoin de quelque chose, je suis disponible... » Et, là encore, cela suggère aux passants que ce sont eux qui ont la main.

L'entretien

Lors des premiers instants d'une discussion, le passant se demande encore qui nous sommes et une appréhension peut parfois persister. S'il a accepté d'entrer en relation avec nous, cela n'est pas toujours suffisant pour le rassurer ni pour entrer dans le vif de l'échange. Parfois, la personne a d'abord besoin d'en savoir plus sur notre démarche, nos objectifs, ce que nous faisons des paroles, etc. Cependant, contrairement à ce qu'on pourrait croire, cette réaction de suspicion légitime, de contrôle et de prise d'informations reste assez mineure. En général, les gens s'engagent spontanément dans une première direction quelquefois féconde, qui peut devenir la piste principale suivie dans l'entretien. Mais le plus souvent, tels des danseurs qui se marchent sur les pieds, l'animateur-enquêteur et le passant ne se trouvent pas tout de suite. Ainsi, ce que raconte la personne peut sembler banal et donner l'impression qu'elle reste à la lisière de ce qui pourrait devenir intéressant. Il va alors falloir tâtonner avec elle pour la mettre à l'aise et trouver un sujet qui permettra à la discussion de décoller. Par ailleurs, en plus de notre bienveillante disponibilité à l'égard des premiers propos de l'enquêté, nous devons procéder à une enquête en cours d'entretien qui consiste à garder à l'esprit ce que dit une personne sans l'avoir développé, pour éventuellement lui demander d'y revenir ensuite.

De cette manière, nous explorons différentes questions, différents moments, différentes strates de son propre récit, ce qui nous permet souvent, par tâtonnements d'arriver là où elle semble avoir quelque chose à dire, c'est-à-dire quelque chose de singulier et de touchant. Ce premier effort – centré sur les personnes

enquêtées – trouve souvent son point d'équilibre à travers l'engagement personnel de l'animateur qui, sur le mode de la conversation, peut créer du dialogue en se prononçant sur ce que vit la personne, et parfois se positionner en racontant ce que lui-même vit et pense de la question.

Intéressons-nous maintenant à ce que nous pourrions retenir de ces entretiens. Nous sommes à Paris en 2007, dans le dixième arrondissement avec la question suivante : « *Être un homme, c'est... ?* » Une dame âgée me sourit en marchant et lorsque je réponds à son sourire puis la sollicite, elle me dit : « Non, je ne préfère pas répondre à votre question, j'aurais trop à en dire. » « Alors dites-m'en un peu. » « Non, je ne préfère pas. » J'insiste. « Vous savez monsieur, toute ma vie les hommes m'ont usée et fatiguée. Toute ma vie... » Elle se tait longuement, ne sourit plus et me regarde, les lèvres tremblantes. Elle n'en dira pas plus. Elle me fait de la peine et je lui propose un café. Elle accepte, semble chasser les images et les émotions qui ont paru l'envahir quelques instants plus tôt. Elle prend le café que je lui tends, reste silencieuse un moment encore, puis, se reprenant, m'interroge : « Et vous jeune homme, pour vous c'est quoi être un homme ? » Nous écrivons le témoignage de cette dame ainsi : « Vous savez monsieur, toute ma vie, les hommes m'ont usée et fatiguée. Toute ma vie... » Et elle le signera de son prénom, Simone, et de son âge, 79 ans, comme nous le faisons avec tous nos témoignages. Cette parole va déclencher beaucoup de réactions chez les passants, notamment chez les femmes : pour la violence de ce qu'elle suggère et laisse deviner. Car c'est la manière

dont ces paroles sont formulées qui leur donne du poids. Les détails ont leur importance. La phrase d'accroche « Vous savez monsieur » est une façon d'annoncer une idée importante. Concernant la répétition de « toute ma vie », et de sa phrase qu'elle ne finira pas, Simone témoigne d'une souffrance ténue, impossible à évaluer mais dont nous cherchons à restituer la consistance. Lors des entretiens, nous cherchons en effet à faire émerger des détails, une expressivité qui puissent rendre l'autre présent et touchant dans sa singularité. Voici ce qu'en dit l'écrivaine Leslie Kaplan : « *c'est dans le récit et le détail que passe le sujet, dans l'élaboration concrète, dans la narration singulière, et ce n'est pas dans ce qui se veut hors du temps, fermé, définitif, la catégorie, la case ou le cas, le dossier ou la définition* ». ¹⁷

Nous sélectionnons une petite partie de l'échange que nous avons avec une personne, une phrase, parfois un paragraphe et, à l'issue de la discussion, nous voyons avec elle ce que nous pourrions extraire et écrire sur un panneau. Parfois, les propos sont repris tels qu'ils ont été formulés. D'autres fois, nous les récrivons pour les rendre plus intelligibles ou plus percutants. Dans tous les cas, il s'agit de garder la force de l'oralité et de permettre aux gens d'entendre ce qu'ils lisent.

Plus tard, à la suite d'un échange assez long, je garde de ma discussion avec Théo, 23 ans, la phrase suivante : « *Je crois que j'ai vraiment du mal à aborder les femmes qui me plaisent. Du coup, souvent dans les soirées, je bois. Je bois et je me rabats sur des femmes que je ne respecte pas.* » Nous avons beaucoup discuté avant d'en arriver à ce qui ressemble à un aveu, qui, là encore, fera beaucoup réagir les passants. Vincent a d'abord hésité.

17. KAPLAN LESLIE. *Le psychanalyste*. Gallimard, 1999. (Folio). 613 p.

Je lui ai expliqué pourquoi je voulais garder cette phrase, pourquoi j'aimais l'idée qu'un homme puisse reconnaître ses difficultés et que cela puisse se discuter sur la place publique. Nous sommes ici dans le registre de la coproduction plus que de la retranscription exacte et c'est la fidélité au sens ainsi qu'aux détails expressifs (langage familier, tournures propres à la personne) qui priment pour offrir un témoignage captivant.

Si nous avons bien évidemment de la bienveillance et de l'empathie pour les personnes que nous interrogeons, nous n'avons en revanche aucune neutralité dans le choix de ce que nous souhaitons retranscrire et nous ne leur cachons pas. Nous tentons toujours de leur dire ce qui nous intéresse et pourquoi. Certaines fois, les témoignages sont gênants :

« Mais elles nous font chier ! Elles nous font chier ! Déjà elles auraient fait quoi sans nous les gonzesses ? Elles ont inventé quoi ? Elles ont rien inventé, c'est l'homme qui fait le progrès, c'est grâce à lui que la société avance ! Allez-y dites-moi, citez-moi ce qu'elles ont inventé les femmes ? Rien ! Que dalle ! Les femmes, elles ont même pas inventé la vaisselle... Elles la font, c'est déjà bien... De toute façon, à part chialer, hein... »

Nous n'aurons pas le temps de discuter avec ce monsieur. Mais, alors que nous sommes en train de marcher avec nos panneaux sous le bras, il aperçoit notre question. Il commence à marmonner derrière nous, puis livre sa sentence en nous doublant. On tente de l'arrêter, mais il accepte seulement de nous donner son prénom et son âge avant de poursuivre son chemin : Michel, 62 ans. Souvent, les personnes qui ont des propos limites aiment le faire à la volée, sans s'arrêter.

Le lendemain, après un temps d'hésitation, nous décidons d'afficher ce que nous a dit Michel. Il s'agit là de mettre en valeur, par-delà ce que nous aimerions entendre, une parole qui représente une vision du monde et qui ne manquera pas de provoquer des réactions. Face à un propos outrancier, nous devons nous interroger car nous sommes soumis à la loi et aux mêmes règles que tous ceux qui diffusent des propos en public : l'incitation à la haine, les propos racistes, discriminants et la diffamation sont condamnés. Quant aux propos qui se tiennent à la lisière et dont on ne sait, comme ceux de Michel, s'ils sont une forme de provocation ou s'ils sont complètement sincères, nous préférons nous en servir pour offrir des droits de répliques. Pour de nombreux passants, ces propos seront en effet l'occasion de réagir, notamment de s'interroger sur l'état de santé mentale de Michel, sur sa vie affective et sur le nombre d'hommes qui pensent comme lui.

Ainsi, nous pourrions trouver dans un Porteur de paroles, de la même manière que dans le fil d'un débat sur un forum en ligne, des réponses aux premières interventions puis des réponses à ces réponses. Il pourra même arriver qu'une réponse devienne, bien plus que la question initiale, le moteur des réactions et discussions, au point qu'il nous faut parfois remplacer la question par un témoignage spécifique suivi de « *Qu'en pensez-vous ?* » Il faut parfois envisager un discours provocant en termes de controverse et en faire un nouvel angle d'attaque pour engager les passants dans l'échange. Pour contrebalancer la dureté de certaines paroles nous pouvons en choisir des plus nuancées, des plus tendres, des plus drôles ou des plus incongrues. Il s'agit là d'effectuer un travail de pondération qui rend la lecture des panneaux plus agréable, la variation dans

les réponses se jouant sur plusieurs plans : l'émotion engagée, mais aussi les différentes positions liées à une controverse, comme dans le cas précédent, ou encore l'âge et la trajectoire sociale des participants. Ce n'est pas obligatoire mais cela permet une identification plus forte de tous les publics et une lecture souvent plus curieuse de l'ensemble des panneaux. Si ce travail de composition permet bien des options, le seul aspect sur lequel il n'est pas possible de transiger est la qualité des témoignages : si nous voulons qu'un Porteur de paroles ait un impact, ces témoignages doivent porter en eux une émotion, un sujet, une direction ; ils doivent interpeller, permettre de s'identifier ou au contraire créer du questionnement, de la dissonance ou de l'étrangeté.

Outre les « prises d'otage » évoquées dans les premières règles d'interaction, nous distinguons deux types de publics avec qui les entretiens peuvent être plus difficiles.

Le « trop bon client », qui parle beaucoup, a beaucoup d'énergie, d'émotions et de choses à dire, et qui nous emmène dans un rythme effréné d'un sujet à l'autre. L'enjeu de ces entretiens repose sur notre capacité à tenir le rythme sans nous laisser emporter. Il nous faudra amener le passant à se centrer sur un sujet, à ralentir, à prendre le temps de nous raconter ce qu'il vit, à creuser certains aspects de son discours. Si nous ne le faisons pas, il aura mené seul l'entretien et se sera servi de nous pour parler. Ce n'est ni méchant ni conscient, mais cela nous laissera le sentiment étrange d'avoir entendu plein de choses, parfois passionnantes, et d'être pourtant passé à côté de la discussion.

Ceux qui, à l'inverse, nous répondent de manière extrêmement brève et semblent incapables de développer leurs propos. Sans que cela soit systématique, il s'agit souvent de personnes qui n'ont pas confiance en elles et qui, par manque d'habitude, par timidité et par peur de mal dire, vont rester minimalistes, comme nous pouvons le voir dans l'exemple qui suit.

- « Qu'est-ce qui vous passionne, vous, monsieur ? »

L'homme, qui semble avoir entre 50 et 60 ans, me répond avec un accent portugais prononcé :

- « Moi ? Rien ! Rien du tout.

- Vraiment ? Il n'y a rien que vous aimez faire avec passion ?

- Non, je sais pas faire les choses de passions. Je suis pas artiste.

- Ah ! mais on ne s'est pas bien compris, je crois.

Les passions, pour nous, c'est un peu tout ce que les gens aiment faire quand ils ont du temps, comme amateurs : la pêche en rivière, les maquettes et même regarder certaines séries à la télé, "avec passion", c'est juste l'expression...

- Non, je suis pas amateur.

- Vous êtes sûr ? Vous avez bien des choses que vous faites le week-end par exemple ?

- Jardinage...

- Ah bon ! Voilà ! Vous avez un jardin !

- Oui.

- Et euh... Vous y faites pousser quoi dans ce jardin ?

- Légumes, patates, carottes, choux...

- C'est juste pour consommer alors, pas de fleurs, pas de...

- C'est ça.

- D'accord. Et dans ce jardin, vous avez de quoi faire un barbecue ? Vous y emmenez, je ne sais pas, de la famille, des enfants, votre compagne ?

- La famille, elle est au Portugal. Je parle plus à mes enfants. Ma femme est malade, reste à la maison.
- Vous y allez seul alors ?
- Oui. »

À ce moment de l'échange, je comprends que je suis en train de discuter avec un taiseux, un sobre, un taciturne. Ses réponses tristes et brèves, son attitude globalement inexpressive, sa tendance à me laisser me débattre tout seul me laisse penser que nous n'irons pas plus loin. Je sors mes dernières cartouches, un peu pour la forme :

- « Et euh... Il est grand ce jardin ?
- Non, petit jardin, jardin ouvrier.
- Et donc, vous y allez tous les week-ends ?
- Tous les week-ends et tous les jours.
- Tous les jours !
- Tous. Tous les soirs après le travail, je vais au jardin.
- Et il est à côté de chez vous, de votre maison, ce jardin ?
- Non, un quart d'heure de l'appartement.
- Mais, je ne comprends pas tout à fait : tous les soirs, après votre boulot, vous prenez un quart d'heure pour aller à votre jardin ? Mais, comment... Ce n'est pas nécessaire d'y aller tous les jours, enfin d'après ce que j'ai compris il y a des périodes.
- Non, le jardin a pas besoin de moi tous les jours mais moi, j'ai besoin.
- C'est-à-dire ?
- J'ai besoin d'aller au jardin après le travail. Toujours.
- Et pourquoi ?
- Je commence à travailler tous les matins à 6 heures. Et je fais une heure et quart de transport.
- Aller-retour ?
- Non, juste aller : deux heures et demie tous les jours. Je vais à l'autre bout, de l'autre côté de Paris.

- Ah oui, quand même... Et votre boulot vous plait ?
- Boulot de merde, patron de merde, salaire de merde. J'ai le dos tout cassé.
- Je vois. C'est sûr qu'avec les deux heures et demie de transport en plus...
- J'ai besoin de mon jardin le soir.
- Alors, je commence à mieux voir en fait : c'est le jardin qui vous permet de tenir. On pourrait dire ça ?
- Sans le jardin, je serai plus là.
- À ce point ?
- Oui.
- OK, je me demandais si vous accepteriez que je parle de ça sur un des panneaux ?
- Oui.
- On pourrait noter quelque chose comme : "Tous les jours, je fais deux heures et demie de transport pour un boulot de merde et le soir, comme le week-end, je vais dans mon jardin. Mon jardin, ce n'est pas une passion mais c'est ce qui me fait tenir dans cette vie."
- Voilà.
- Ça vous va comme ça ?
- Oui.
- Est-ce que je peux prendre votre prénom et votre âge, monsieur ?
- Armindo, 57 ans. »

Rétributions

Je suis heureux d'avoir pu contourner les silences d'Armindo, d'avoir pu naviguer jusqu'à son jardin. Une demi-heure plus tard, je le vois de nouveau lire les panneaux : il doit chercher sa parole. Il y a toujours, parmi les passants, certains qui viennent voir si nous avons vraiment écrit ce qu'ils nous ont dit. Les enfants et les

adolescents ne se cachent pas et nous demandent souvent très directement où nous avons mis leur panneau, à la différence des adultes, qui n'osent pas. Je me dirige vers Armindo alors qu'il vient de repérer le sien. Il se tourne vers moi, les yeux rougis et me demande : « Je peux vous l'acheter ce panneau ? Je vais l'afficher dans mon salon. » Je le détache et le lui donne en lui glissant : « nous ne prenons pas d'argent monsieur. C'est pour vous, c'est gratuit ». Il me tend un billet de vingt euros et on entre dans le petit ballet des refus et des insistances répétés. Il finit par apercevoir notre camp de base et se dirige vers la table du scribe où il pose ses vingt euros, puis s'en va.

Presque toutes les rencontres qui restent à l'esprit des animateurs sont celles dans lesquelles des personnes qu'ils ne connaissaient pas se sont mises à leur révéler des sentiments profonds, des émotions ou des histoires souvent difficiles. Qu'il s'agisse d'évoquer un chômage chronique, une séparation jamais digérée, la maladie, la mort d'un proche ou une terrible solitude, ce type d'échanges est assez fréquent et oblige l'animateur à accueillir une émotion violente sans qu'il y soit toujours préparé. La plupart des témoignages parmi les plus durs surgissent souvent sans crier gare, venant de personnes dont l'apparence ne permet pas *a priori* de croire qu'ils peuvent se confier ainsi. La situation n'en est alors que plus saisissante. Un étrange sentiment envahit parfois les enquêteurs, témoins éberlués d'une souffrance diffuse qui ne trouverait pas de contextes suffisamment adaptés pour être partagée. Beaucoup de gens semblent en effet préférer ne pas trop parler de leurs difficultés à leur entourage. Ils font d'énormes efforts pour faire bonne figure. Le fait d'être des confidents inattendus, éphémères et inconnus nous semble

donc jouer pleinement en faveur de cette aspiration à confier des situations particulièrement intimes.

Cette proximité, curieuse car elle surgit au milieu d'une rue, permet donc d'opérer sur plusieurs niveaux de considération : celui général de l'écoute patiente, de l'accueil des difficultés de vie, celui de la valorisation par l'écrit de ce qui nous est confié et enfin celui de la mise à l'honneur de catégories d'individus particulièrement peu entendues, disqualifiées par leur âge, les enfants par exemple, ou leur condition sociale.

Les conséquences les plus visibles de ces différents registres de considérations se mesurent régulièrement au nombre de remerciements qui sont exprimés aux animateurs. De nombreuses personnes, à l'instar d'Armando, semblent chercher une contrepartie à ce que nous leur offrons, ce qui se manifeste le plus souvent par un besoin de nous remercier de manière insistante. Certains sont étonnés de voir que nous pouvons passer trois quarts d'heure ou plus avec quelqu'un sans lui demander d'argent, sans chercher à ce qu'il nous approuve, sans essayer de le convaincre. Tout cela leur paraît à contre-courant de ce qu'ils connaissent.

Ces remerciements constituent donc des gratifications non négligeables pour les animateurs, qui se sentent honorés de se voir à ce point appréciés par des inconnus. À cette rétribution de nature affective semblent s'en ajouter d'autres, notamment le fait de dépasser certaines peurs (comme aborder des inconnus) ainsi que la possibilité de découvrir des univers, des mondes sociaux, des histoires de vie très éloignés des nôtres.

Faire école

C'est principalement avec les jeunes en difficultés scolaires que nous avons pu mesurer l'importance éducative du travail de rue, car elle leur rend accessibles des savoirs souvent présentés de manière abstraite. Ainsi, en tant qu'organisme de formation, nous avons encadré pendant quelques mois, au sein d'un atelier de remobilisation, un groupe de quinze jeunes suivis individuellement par des conseillers d'une mission locale. Ces jeunes font partie d'une catégorie jugée éloignée de l'emploi et le stage de remobilisation constitue pour beaucoup d'entre eux une des dernières propositions d'accompagnement structuré. Ce groupe est constitué d'une quinzaine de jeunes âgés de dix-sept à vingt-trois ans. Nous organisons ensemble un Porteur de paroles sur un marché populaire. Le commanditaire a présenté ainsi sa demande :

« Les missions locales sont régulièrement confrontées à des situations d'incompréhension entre une partie de la jeunesse en insertion professionnelle et le monde de l'entreprise. Les difficultés rencontrées semblent reposer sur des divergences culturelles : comportements, codes langagiers, culture du travail, représentations. Le souci n'est pas du côté de certains patrons ou de certains jeunes particulièrement peu ouverts. Il provient d'une situation d'incompréhension entre des patrons et des jeunes, qu'on connaît tous individuellement, qui sont volontaires, intéressants, ouverts mais entre lesquels ça se passe pourtant mal. Est-ce que vous pouvez travailler sur cette incompréhension ? »

Nous ne disposons malheureusement que d'une seule séquence de préparation à l'enquête avant de nous rendre, un mercredi matin, sur le marché. Le temps est

court pour faire comprendre la démarche aux jeunes et pour les motiver. Mais, comme nous avons déjà expérimenté cette pratique dans des conditions proches avec des élèves de CFA et de lycée professionnel et obtenu de très bons résultats, nous sommes optimistes. Les professionnels qui accompagnent ce groupe à l'année sont intéressés mais vraiment sceptiques quant à la possibilité de les mobiliser : la démarche qu'ils ne connaissent pas et la préparation réduite leur paraissent risquées. Ils pensent avant tout aux obstacles liés aux difficultés d'expression, à la timidité et à la possibilité pour les jeunes d'échapper rapidement au regard des formateurs. À leur décharge, cette intervention a été parachutée par leur direction et nous pouvons aisément comprendre leurs réserves.

Pour commencer, nous présentons un diaporama avec les photos de différents Porteurs de paroles réalisés auparavant. Le fait de voir d'autres jeunes en situation d'enquêteurs éveille en eux un sentiment de légitimité et élimine le « c'est pas pour nous ». Ils sont cependant extrêmement surpris qu'on leur propose un exercice si éloigné des usages, dans lequel ils auront beaucoup de responsabilités et de choix à faire :

« Vous allez choisir la question que nous allons poser aux gens et vous travaillerez sur le marché ou aux alentours. Ce sera à vous de voir. Vous choisirez d'enquêter seuls ou à plusieurs, et aussi avec quels habitants vous voudrez discuter. Vous n'êtes obligés à rien. Seulement à rester pas loin de nous. »

Un échange s'engage alors sur la question que nous pourrions poser aux habitants et aux commerçants. Nous partageons avec eux les interrogations du

directeur de la mission locale qui nous a passé commande. Les jeunes embrayent :

« C'est pas les patrons le pire. Le pire, c'est les gens qui n'arrêtent pas de dire qu'il y a du boulot pour ceux qui veulent et que les jeunes ils veulent pas bosser ! Parce que nous, du taf, on en cherche. On a envie d'en trouver et de travailler. Mais y'en n'a pas pour nous. » Tous sont d'accord avec cette intervention et racontent alors, à notre demande, les situations, les interlocuteurs et les moments pénibles où ils subissent ce type de remarques. Après avoir évoqué la difficulté de simplement trouver un stage et de la nécessité de garder du courage malgré l'absence de réponses aux courriers envoyés, nous décidons de conserver l'idée du premier sujet qui avait été évoqué. Nous proposons alors la question : « *Les jeunes d'aujourd'hui veulent-ils moins travailler que ceux d'avant ?* », dont le mérite est d'amener chacun à parler de son vécu, de sa jeunesse, de sa découverte du monde du travail.

Alors que nous passons à l'étape suivante et commençons à évoquer la répartition des tâches, l'un d'eux nous interpelle :

« Excusez-moi, il y a dans le groupe trois personnes qui comprennent le français mais qui le parlent presque pas. Comment ils vont faire ? »

L'information que plusieurs jeunes du groupe venaient d'arriver en France ne nous avait pas été communiquée. De plus, contrairement à certaines idées reçues, tous les Marocains ne parlent pas français. Un jeune propose alors :

« Ils n'ont qu'à parler avec les anciens, les blédards qui viendront faire leurs courses. Et nous, on essaie de traduire en français. »

Nous décidons d'expérimenter cette proposition. À la fin de la matinée, le résultat général dépasse clairement nos attentes. La motivation est étonnante par son intensité. Quatorze jeunes jouent le jeu toute la matinée (un seul est resté en retrait, le nez sur son portable), différents groupes se structurant en fonction des affinités et des défis à relever.

Trois groupes arabophones se forment, dont un francophone qui assure les traductions et les écrits. Lors de cette intervention, ils se mettent à comparer leur niveau d'arabe entre français d'origine maghrébine, Marocains et Bosniaques. Meilleur est le niveau en arabe, meilleure est la communication avec ceux qu'ils appellent les blédards qui parlent un arabe dialectal spécifique à une région parfois reculée du Maghreb. Cette association inattendue leur permet d'oublier leurs craintes initiales et de se trouver une dynamique solide. En témoigne leur volonté d'aller jusqu'au bout de manière autonome. En effet, à notre proposition de les aider sur le passage à l'écrit, ils nous signifient leur étonnement et nous font comprendre que c'est hors de question, qu'ils doivent aller au bout de la démarche, par eux-mêmes. Nous pensions leur éviter une épreuve pénible, mais c'est nous qui l'étions avec cette attention dévalorisante.

À cause de sa timidité, une jeune fille se croit incapable de mener le moindre entretien. Elle n'est pas seule. Avec deux autres filles, elles créent le groupe de celles qui n'y arriveront pas. Elles passent ainsi le début de la matinée à aider les scribes et à offrir des cafés aux passants. Puis, stimulées par les autres, elles acceptent

d'assister à des entretiens avec eux et à prendre des notes. Deux d'entre elles finissent par former une équipe autonome. Par ailleurs, un garçon et une fille décident de mener des entretiens seuls tout au long de la matinée. Lui reste au même endroit, passant d'un entretien à un autre, un peu à l'extérieur du marché. Il demande à poursuivre le travail d'enquête l'après-midi alors que le groupe est censé participer à un salon des métiers.

Enfin, un binôme de filles profite des circonstances pour mener leur enquête dans des boutiques de vêtements proches du marché. L'une d'entre elles obtient même un rendez-vous pour un stage.

Nos échanges avec les jeunes et avec l'équipe d'accompagnants permettent de faire un bilan et de formuler différentes hypothèses sur les raisons de cette mobilisation particulièrement satisfaisante :

- Pour les jeunes, prendre le risque de s'exposer dans l'espace public est une aventure qui contraste avec la passivité, l'ennui, la répétition et l'enfermement qu'ils vivent dans les salles de formation.
- Il y a ici un renversement de posture : ce sont eux qui interrogent et écoutent les adultes, alors qu'habituellement ils doivent répondre à leurs questions.
- Formateurs, enseignants et jeunes coopérants de manière égalitaire, il arrive que ces derniers fassent preuve de compétences sociales plus efficaces que leurs aînés.

- Le contexte de la discussion proposant un enjeu limité, ils peuvent rater un entretien sans en payer les conséquences.
- Ce travail d'enquête leur permet de se rapprocher des métiers de l'écoute, de l'investigation et de l'interprétation (journaliste, détective, psychologue), ce qui est extrêmement valorisant.
- Approcher des inconnus leur donne également l'opportunité de travailler sur la timidité, l'expression personnelle (orale et écrite) et la langue.
- Le fait de rendre public et collectif cet ensemble de témoignages et de positions en fait des acteurs politiques (au sens étymologique du terme), dans la mesure où ils exposent au regard de tous, représentations sociales et vécus, et les mettent en discussion.
- Ce faisant, ils récusent la dimension individuelle et culpabilisante que l'opinion publique et un certain nombre de médias posent sur la question du travail des jeunes.

Cette expérience fut donc décisive pour comprendre ce qui peut se jouer entre des adolescents et ce dispositif d'enquêtes. La préparation et la pratique d'un Porteur de paroles permet de travailler l'expression écrite comme orale et induit un travail en sciences humaines. Il faut en effet d'abord trouver quelle question poser aux passants. Puis, quand ces adolescents soutiennent un échange ou aident une personne à approfondir sa réflexion, nous pouvons (en référence à Socrate) parler de maïeutique. Quand ils s'interrogent sur la manière

de positionner leur corps dans l'espace public ou de s'effacer pour laisser l'initiative au passant, ils abordent des notions de psychologie. Enfin, une bonne partie des témoignages qu'ils écoutent, en évoquant des périodes passées, relèvent de l'histoire sociale. Cette pratique d'enquête, par sa forme vivante et particulièrement impliquante¹⁸, est donc tout à fait adaptée à un public hermétique aux approches conceptuelles. L'exercice du Porteur de paroles peut constituer ainsi une manière de démocratiser les sciences humaines, une initiation brute mais relativement complète.

18. Notre démarche se rapproche ici de la pédagogie sociale que prônent les pédagogues Hélène Radlinska et Janusz Korczak (Pologne) et Célestin Freinet et Paulo Freire (Brésil). Le travail éducatif se fait à partir du réel et certaines frontières sont abolies, notamment celles entre éduqués et éducateurs : tout le monde apprend. Sont également abolies les frontières entre la salle et le monde extérieur – qu'il s'agit d'investir et de transformer pour mieux apprendre.

Chapitre 4. Prendre la parole

Passer à l'oral

Lors d'un Porteur de paroles consacré aux addictions : « *À quoi êtes-vous accro ?* », j'ai essayé de prendre la parole pour mesurer l'impact d'un petit moment de déclamation en pleine rue.

Nous sommes un samedi après-midi, un samedi sur une place attenante à la rue piétonne Sainte-Catherine à Bordeaux. Les panneaux de témoignages sont disposés en cercle, avec la question au centre. Il y a une quinzaine de personnes qui lisent. Je me mets dans le cercle, prend le panneau sur lequel la question est écrite, le brandit puis commence à expliquer à haute voix en quoi ce sujet me tient à cœur, pourquoi il nous concerne tous et mérite que nous en parlions. J'avais ensuite prévu de lire quelques panneaux parmi ceux qui m'avaient le plus marqué, mais je n'en aurais pas le temps. Alors que j'ai réussi à attirer spontanément de nouveaux passants pendant les trente premières secondes de mon intervention, doublant ainsi le nombre de participants, quelques-uns commencent à doucement s'en aller puis le mouvement de départ s'accélère brutalement, dans une sorte de fuite contagieuse. En moins d'une minute, il n'y a plus personne ; seules deux personnes restent, qui semblent ne pas oser partir, comme prises de pitié.

En termes d'échec, il me semble qu'on ne peut guère faire mieux.

Je mesure alors que je viens d'annihiler tout l'intérêt du porteur de paroles, qui repose sur la complémentarité entre des propos qui attirent (directs, parfois crus) et un environnement qui rassure, puisqu'on peut lire tranquillement sans sollicitation manifeste. En quelques secondes, mon intervention installe un tout autre décor, en convoquant la figure du militant qui explique l'importance des causes qu'il défend. De voir quelqu'un prendre la parole ainsi, le public attendait éventuellement un spectacle, un petit plaisir. Or je leur donne tout l'inverse, en m'installant dans le registre des justifications morales et des démonstrations pesantes. C'est mon hypothèse pour expliquer ce fiasco et c'est en essayant de produire une tout autre ambiance que je me réessaie un peu plus tard.

Sans introduction formelle, sans donner aucune explication, je vais dans le centre du cercle, prends trois panneaux puis me mets à les lire à haute voix en regardant les passants :

« Ce matin, Tao m'a confié : "Je suis serveur et je prends de la coke tous les jours, c'est mon patron qui fournit le matos au personnel. Du coup, on bosse plus, on met l'ambiance et on reste même après le service à boire des coups. Notre boss, il est gagnant sur toute la ligne." Puis j'ai croisé Walid qui m'a dit : "Moi, c'est le bédou ! Je fume depuis que j'ai 13 ans mais là, je suis passé de dix joints par jour à un seul le soir... C'est chaud mais il faut bien, parce que si je veux faire quelque chose de ma vie, avoir un taf et une petite femme, une vie tranquille, y'a pas moyen..." J'ai ensuite croisé Annick et Gérard, qui ont réagi aux propos de Walid : "Nous c'est pas le cannabis qui nous inquiète, c'est les médicaments, parce que ça, on en parle moins. Quand on arrive dans nos âges, ça devient une vraie

bataille d'essayer de ne pas trop en prendre, une bataille contre soi et contre les médecins...". »

Je conclus alors très brièvement :

« Voilà, ceci est un Porteur de paroles, fait à partir de témoignages de passants que nous avons croisés depuis hier, qui racontent simplement ce qu'ils vivent. Vous pouvez réagir, donner votre propre témoignage ou simplement lire et faire ce qui vous convient. »

Trois minutes chrono, pas d'emphase, pas de morale, mais du sourire et de l'énergie. Et je m'éclipse. Cette intervention, faite à trois reprises, a permis de toucher chaque fois une quarantaine de personnes, sans perte, bien au contraire. La manière de prendre la parole soudainement sans donner d'explication, le fait de se centrer sur quelques paroles, l'entrée en scène comme la manière de clore l'intervention, tout cela entre dans les conventions du spectacle de rue, ce qui permet aux passants d'identifier un contexte rassurant, dont ils connaissent bien les règles.

Combat contre la langue de bois

Chaque hiver, se déroule à Montréal le festival Voix d'Amérique, dédié à la poésie et à la performance oratoire. Nous sommes en 2005 et des amis m'invitent à découvrir dans ce festival un curieux événement qui s'intitule le Combat contre la langue de bois et est présenté comme tel :

« Chaque performeur a six minutes pour nous dire ce qu'il a à dire sur un sujet qui lui tient à cœur.

Langage clair et direct de mise. Pas de droit de réplique. Pas de deuxième chance.

Afin d'éviter de mettre le public KO, nos arbitres musicaux, Fred Fortin, Dan Thouin et Robbie Kuster feront taire ceux qui s'étireront un peu trop au-delà du temps alloué !

Et l'animateur Jacques Bertrand ? Toujours aussi flegmatique et sarcastique. »

Faute de réserver suffisamment tôt, il n'y a plus de places. La dame au téléphone est formelle : il faudra revenir l'année prochaine ou tenter de trouver des gens qui revendent leur ticket avant le début de la soirée, sur place. Racheter une place. Cette technique de désespéré ne m'a jamais vraiment tentée jusqu'ici, pour aucun événement, et l'idée de m'y essayer à Montréal en février par -16 °C ne me motive pas davantage. Je n'en saurai donc pas plus et reviens en France frustré, car le principe proposé me plaisait beaucoup : une seule intervention de six minutes et puis, se taire. Inviter des personnes extrêmement qualifiées dans leurs domaines, pour ne leur proposer que six minutes de temps de paroles est un vrai pari ! Ces six minutes doivent devenir extraordinaires, tant elles « valent cher », notamment pour des invités habitués à une heure, une soirée, ou le temps qu'ils souhaitent pour leur spectacle, leur intervention magistrale.

C'est à partir de ces réflexions et dans le contexte du premier festival Débattons dans les rues en 2005, que je tente une expérience similaire. Le principe est le même : mener un Combat contre la langue de bois, mais cette fois, dans la rue, sans les artistes invités. Ce sera alors au public de passants d'intervenir lui-même selon ces règles un peu spéciales.

Le rendez-vous a lieu le dimanche 3 avril à 19h30, place du Grand Marché à Tours. Nous y retrouvons des amis, des membres de l'organisation et des personnes informées par le programme diffusé assez largement dans la ville. Le groupe initial se compose de quinze à vingt personnes tout au plus. Je demande à tout le monde de faire un cercle, de le resserrer, puis je démarre :

« Alors voilà, je voulais vous faire une proposition inspirée d'une expérience québécoise dont j'ai eu connaissance il y a peu. On demande à des gens de s'exprimer au centre d'un cercle, simplement pour dire ce qu'ils ont sur le cœur, ce qui les touche, en positif ou en négatif. L'idée, c'est de dire quelque chose qu'on ne dit pas ou peu en public et encore moins dans la rue. Ce n'est pas l'endroit des prises de paroles militantes mais d'autres choses. Il s'agit de se dire des choses inhabituelles. C'est un peu ça l'enjeu. C'est contre notre langue de bois à nous qu'il s'agit de lutter. Mais avec une consigne simple et fondamentale : chacun aura cinq minutes d'intervention, montre en main, et pas une seconde de plus. Et, tout aussi important, il n'y aura pas de seconde prise de parole possible, pas de seconde chance, pas de droit de réponse. En gros, vous venez, vous parlez et vous devez vous taire pendant le reste du temps. Est-ce que ça vous va, est-ce que c'est clair ? Je précise aussi, puisque quelqu'un le demande, que c'est cinq minutes tout au plus mais qu'il est possible de venir dire quelque chose de beaucoup plus bref pendant 20 secondes. Voilà. Je vais être honnête avec vous, c'est la première fois que je propose ça et je n'ai aucune idée de ce que ça peut donner. Si ça se trouve, on va être un peu comme des cons entre nous, à brailler fort dans la rue. Mais bon. Essayons d'abord,

on verra bien... Mais d'abord, il nous faut un premier volontaire, un courageux pour se lancer. »

Après quelques secondes de flottement, un étudiant, la vingtaine, barbichette, lunette, keffieh et chapeau mou vient parler d'agriculture paysanne, thème assez convenu dans la base militante présente. Mais il ne respecte pas pleinement les consignes, même s'il parle un peu de ses sentiments. Ce premier volontaire, bien que familier de la prise de parole en public, n'en mène pas large. Les interventions de la première demi-heure sont finalement assez prévisibles : quelques-unes sont amusantes mais personne ne s'aventure réellement sur un sujet original ou dans une émotion particulièrement nouvelle. Ça biaise, ça tournicote autour des indignations. Je dois même cadrer une militante venue faire l'article pour soutenir un camarade en garde-à-vue et précise bien à la foule que c'est la dernière intervention du genre, que celles-ci sont, sous cette forme, strictement interdites ici, que le combat est précisément de ne pas redire ce qu'on entend déjà dans les tribunes habituelles. Malgré ce démarrage poussif, l'écoute est étonnante, les gens semblent apprécier l'enchaînement et la rotation rapide des interventions. J'invite chaque orateur à dire son prénom avant sa prise de parole, le principe étant d'applaudir, de remercier du courage qu'ont eu ceux qui se sont risqués à parler à des inconnus. Notre cercle se densifie et, du point de vue de la fréquentation, les choses sont plutôt encourageantes. Nous sommes désormais presque soixante, répartis sur deux cercles qui se superposent. Nous apercevons des personnes dont les âges et les aspects vestimentaires ne permettent pas de douter : ce sont bien des gens qui passaient par là et qui sont extérieurs à nos milieux.

Rassuré, je prends des risques dans les transitions et, à regarder ce cercle, je commence à m'enhardir en m'adressant à certains :

« Il est naturel et normal que les extravertis, les téméraires viennent s'exprimer. C'est bien la moindre des choses. Puisqu'ils ont une tribune, alors autant en profiter ! Mais..., car il y a un "mais", que peuvent-ils nous dire que nous n'ayons déjà entendu ? On les connaît bien, ceux qui parlent. Comment peuvent-ils encore nous toucher ? Comment allez-vous nous toucher ? Il va bien falloir faire tomber les masques et arrêter de ronronner ses arguments. C'est bien pour ça que nous sommes ici. »

Un silence se fait, personne ne se décide. Je continue et, pour la première fois, je meuble en regardant les gens :

« Et puis, évidemment, il y a nos amis qui ont peur. Ceux qui pensent que ce n'est pas pour eux, ce cercle. Ceux qui dans un petit moment de frisson y ont quand même songé, comme une pensée folle qui les a traversés. Alors, à vous, j'ai envie de dire : n'hésitez pas à hésiter mais lancez-vous. Alors, est-ce qu'il y en a ? Qui se décide ? » Silence de nouveau. Toujours personne. J'enchaîne : « Il y a aussi ceux qui pensent que leurs amis devraient parler. Ce qui a l'air d'être votre cas, jeune fille ! Vos amies ont vraiment l'air de croire que vous avez quelque chose à nous dire. Depuis tout à l'heure, elles vous asticotent et vous encouragent, j'ai bien vu... Êtes-vous tentée ? Non, pas pour l'instant. Bien. Il ne faut pas se forcer. Je reviendrai vers vous plus tard. » Alors je rappelle pour les nouveaux arrivés : « nous sommes là pour nous dire ce que nous avons sur le cœur, mais la règle est qu'on ne dispose que de cinq minutes et qu'on ne pourra pas reparler par la suite.

Nous tentons de nous dire quelque chose de fort, de vrai, de sincère, de simple ou d'alambiqué, mais surtout de ne pas rabâcher des choses déjà entendues. »

Je vois et je sens alors que beaucoup ne sont pas loin d'y aller. Mais ce temps d'arrêt dans la succession des interventions semble créer davantage de peur et si je commence à être à l'aise dans mon rôle de bonimenteur, je me demande si ça ne crispe pas encore plus les gens.

C'est à ce moment-là que P. intervient. Je lui avais demandé de faire le baron, terme utilisé pour désigner les complices de celui qui anime un jeu de bonneteau¹⁹. L'idée est d'avoir trois complices dans la foule, des personnes en mesure de commencer à intervenir si personne ne se décide, voire de relancer si les choses mollissent. Nous y étions. P. m'avait demandé si je voulais qu'il se lance sur un thème en particulier, si j'avais une idée. Je lui ai répondu qu'il fallait avant tout que ça vienne de lui, que ça soit vraiment quelque chose qui le porte et qu'il ait envie de dire. P. est un garçon formidable, aimé pour sa justesse de vue et sa générosité, sa capacité à faire des petits cadeaux bien sentis, son attention aux autres. Mais ça, c'est quand on le connaît. Ce qu'on voit d'abord, et surtout quand on ne le connaît pas, c'est son handicap : une paralysie de la moitié du visage qui occasionne un préjudice esthétique réel et une difficulté d'élocution qui, parfois,

19. Le bonneteau est un jeu d'argent, un jeu de dupes de l'ordre de l'escroquerie, proposé à la sauvette sur les marchés et dans les lieux publics. Il est pratiqué au moins depuis le XIV^e siècle en France et encore dans de nombreux pays. Le maître du jeu manipule trois cartes et demande au joueur de miser et de découvrir la carte rouge. Si ce dernier y parvient, il reçoit le double de sa mise. Dans le cas contraire, il l'abandonne.

complique la compréhension de ce qu'il dit. Ce soir-là, nous sommes quelques-uns à bien le connaître.

« Bonjour à tous, je voulais vous parler d'une chose qui compte pas mal pour moi. Vous voyez tous ma gueule... » Il pivote pour être vu de tous. « Et vous imaginez bien que ça ne me rend pas les choses simples tous les jours. » Il laisse un silence. « Voilà, je voulais juste vous dire que je suis heureux de ma vie, que j'ai une copine depuis peu et que la suite, je la sens bien. » Il fait à nouveau une pause. « Depuis tout petit je suis confronté aux regards des autres, ces regards qui me mettent mal à l'aise. Et puis, un jour j'ai compris un truc tout simple : le regard des autres, c'est moi qui le construis. Ce que je porte en moi et que je donne à l'autre en le regardant, et bien c'est ça qu'il me renvoie, ni plus, ni moins. Je sais qu'il y en a parmi vous qui se lèvent le matin et qui se sentent mal face leur miroir et à la journée qui s'annonce. Il doit bien y en avoir quelques-uns parmi vous. » Il refait une pause, pivote en regardant les gens avec un sourire interrogateur. « Si demain, après-demain ou la prochaine fois que vous vous retrouvez face à votre miroir, vous vous sentez mal, j'espère simplement que vous repenserez un peu à moi. »

Sa prise de parole aura pris moins d'une minute mais P. a pris son temps, et le temps s'est arrêté. Pendant ces quelques secondes, il vient d'évoquer devant des proches et une foule d'inconnus des choses dont il parle peu ou pas. Il y a beaucoup d'émotion dans l'assistance. En fait, partant de sa singularité, il a parlé de quelque chose de beaucoup plus vaste et de plus commun, qui tient à ce que chacun vit intérieurement. Sans pathos, sans créer de gêne, en laissant chacun

interpréter, il vient de mettre une grande claque à tout le monde et a fait basculer cette soirée. C'est le premier moment où chacun a retenu son souffle, où le silence s'est épaissi, où il y a eu une sorte de frisson collectif. À partir de cette intervention, les personnes qui interviendront par la suite essaieront toutes de prolonger cette sincérité brute. Une fillette de huit ans viendra demander si quelqu'un sait qui a volé son vélo et nous dira sa tristesse. Puis un punk à chien, sac sur le dos, la quarantaine, abîmé, une 1664 à la main, légèrement saoul nous lancera :

« Salut à tous ceux qui me connaissent pas. Il y en a beaucoup qui voient ma gueule tous les matins parce que je suis pas loin et tout... "Lolo, viens voir !" Je vais vous présenter quelqu'un. "Allez Lolo, viens !" Bon, j'ai un pote là, il veut pas venir. Bref, je voulais vous dire pour tout ce que vous m'avez apporté dans cette ville depuis trois ans. C'est grâce à vous si je suis encore en vie ! Même si vous me connaissez pas, même s'il y'en a plein ce soir qui me connaissent pas, il y a tout ce monde qui m'a donné un petit brin de monnaie ou une cigarette. Eh bien ! Moi je voulais vous dire merci, je vous dis merci, merci pour tout ça ! »

Ce merci a trouvé ses destinataires et nul besoin de parler pour savoir que, dans l'assistance, beaucoup de gens sont touchés et heureux d'être là pour entendre cet homme. Nous sommes désormais près d'une centaine et un troisième cercle s'est formé. Dans un silence étonnant et une écoute profonde vont désormais alterner des paroles fortes, formulées à la première personne, révélant les combats intérieurs et des moments plus légers. Au fur et à mesure de la soirée, je tente de mobiliser les timides, encouragé par l'émotion ambiante et la bienveillance du cercle.

« Bien. L'heure avance, les téméraires ont commencé, les pas trop timides se sont lancés. Il reste donc le meilleur, ceux qui n'osent pas, qui n'osent pas encore. Je vous ai repérés, et j'en vois qui hésitent, qui se dandinent et qui tergiversent... Ce qui serait vraiment dommage : c'est que vous repartiez avec des regrets. Imaginez ce que vous ressentirez de libérateur si vous veniez ici, au centre de ce cercle, pour dire ce que vous avez à dire ! Imaginez le bienfait, surtout si vous êtes quelqu'un de timide. Il n'y a pas, vous le savez bien, trente-six façons de travailler sa timidité, il faut prendre son risque, l'affronter, dépasser ses peurs, découvrir qu'on l'a fait, être fier. Et là, ce soir, vous avez une opportunité qui ne se représentera peut-être pas ! Et ce serait tellement dommage que vous repartiez en vous disant : pourquoi j'y suis pas allé ? Pourquoi ? »

Et ça fonctionne. Une personne vient dire qu'elle n'a rien à dire mais qu'elle doit venir dans ce cercle, pour combattre sa peur ; une autre ne réussira pas à parler du tout mais sera vivement applaudie ; une jeune femme parle de son viol, s'adressant aux filles et aux femmes qui se trouvent dans l'assistance ; un homme, bien que de gauche, se demandera à voix haute s'il ne faudrait pas supprimer les aides sociales (stupeur dans l'assistance). Il y a donc des moments graves, drôles ou légers, ou un peu absurdes. On parle d'amour, de solitude, de petits moments incertains et de grandes révélations. Il y a aura également un moment de slam. Maintenant il est 22h30, un quatrième cercle s'est formé. Nous sommes environ cent cinquante. Il commence à faire froid et il faut clore pendant que l'intensité est encore là. J'annonce les trois dernières interventions (les trois dernières opportunités de ne

rien regretter). La dernière intervention sera celle d'un monsieur en chemise vichy, pull col en V, pantalon à pinces et veste Barbour²⁰. Je l'avais aperçu au premier rang depuis un moment. Il est là depuis près de deux heures. Il fait partie de ceux qui ont probablement du mal avec la parole, du moins avec la parole en public. Je sens qu'il l'a longuement préparée, probablement même répétée dans sa tête. Il nous lance d'une voix mal assurée :

« Je voudrais vous remercier de cette initiative que je trouve assez exceptionnelle et surtout je trouvais dommage de partir sans rien dire. D'autant plus que... je trouve qu'il est beaucoup plus difficile d'aller à la conquête de soi qu'à la conquête du monde. Et je pense même que le plus important pour moi ce soir n'est pas de le penser, mais de vous le dire. »

Applaudissements redoublés. L'émotion est diffuse. Puis le cercle se dissout. Des groupes se forment où certains viennent réagir aux propos des uns ou des autres et souvent tout simplement remercier. De mon côté, je vais voir P. pour lui dire à quel point les choses n'auraient pu se passer ainsi sans son intervention.

Il règne une atmosphère étrange. Beaucoup restent sur place, fait d'autant plus inhabituel qu'à 23 heures un dimanche soir, à cette période de l'année, il n'y a absolument personne sur cette place, ni même dans les rues de Tours.

20. Pour ceux qui l'ignorent, il s'agit d'une veste de chasse anglaise très prisée dans un certain univers bourgeois.

Se battre contre quoi ?

Le Combat contre la langue de bois est une des formes les plus gratifiantes et les plus émouvantes d'intervention dans l'espace public, qui tient à cet étrange sentiment de devenir un corps collectif, un cercle unifié, solide qui enserme et protège par sa bienveillance et son écoute ceux qui parlent en son centre. Les participants, sentant une foule étonnamment sécurisante, prennent leurs risques, osent parler, lâchent des bombes émotionnelles : silences, colères ou confidences. Or, une des règles élémentaires de psychologie est que personne ne prend de risques sans se sentir un minimum en sécurité. Dans un combat contre la langue de bois, nous découvrons la réversibilité du processus : ceux qui prennent des risques donnent envie aux autres d'assurer leur sécurité.

À la suite de notre première expérience en 2005, nous avons envie de réutiliser rapidement ce dispositif dans d'autres contextes. Quelques semaines plus tard, à la fin d'une manifestation, puis en salle, avec un public exclusivement militant, il nous a été particulièrement difficile de faire accepter les règles du jeu. Car, si la langue de bois qui est de mise dans les médias de masse est l'objet d'une critique radicale, celle qui est en vigueur dans nos propres assemblées semble plus difficile à remettre en question. C'est pourtant dans ce type de groupes que se diffusera cet outil puissant et simple qui prendra le nom de Paroles boxées. Certains y trouveront une manière de modérer et de fluidifier des échanges en limitant les prises de paroles de manière drastique et vivifiante ; d'autres chercheront davantage à susciter une parole plus simple, plus

directe et plus intime. Quant à l'expérimentation de ce dispositif dans la rue, nous ne connaissons aucun collectif qui en ait repris telle quelle l'initiative. Lors des trois premières éditions de Débattons dans les rues, nous l'avons utilisé comme un rituel de fin de festival, avec, chaque fois, des prises de paroles et des rencontres improbables, une sorte d'éclipse partielle des règles du jeu social.

Ne disposant que de ces quelques expériences, voici cependant les facteurs qui nous paraissent les plus importants pour animer ce type de rassemblement. Tout d'abord, il est nécessaire de choisir un endroit agréable, suffisamment fréquenté et étendu pour permettre la constitution de cercles successifs par agglutinations. D'autre part, les pollutions sonores doivent être suffisamment faibles pour que ceux qui n'ont pas des voix fortes puissent être entendus. Le lieu doit permettre au combat de se trouver sur le passage de gens d'âges et de milieux différents. Le choix du moment de l'année, de la semaine et de la journée n'est pas anodin non plus : un soir de week-end lors des premiers beaux-jours a ainsi de grandes chances de trouver son public. Nous avons également besoin d'un premier cercle de quinze à vingt personnes et de quelques barons pour lancer ou relancer la dynamique, si nécessaire. Ce cercle de complices constitue la base de sécurité de l'animateur, celle qui lance le cercle vertueux des prises de risques et c'est pourquoi elle nous semble fondamentale lorsque nous utilisons ce dispositif dans la rue.

Il faut également un animateur garant de l'esprit de ce dispositif qui consiste à mettre en scène un combat contre nous-mêmes, une bataille intérieure contre la

timidité, contre les discours et les mots trop prononcés ou trop entendus, une bataille contre l'entre-soi. Il s'agit donc de lutter contre la constitution d'une tribune d'opinion militante comme il s'en crée parfois dans l'espace public et tenter de lui substituer un espace où tout est fait pour s'étonner, à commencer par l'orateur lui-même, qui ne s'imaginait pas capable de s'exposer ainsi et de dire ce qu'il vient d'exprimer.

Notre expérience nous a appris qu'il n'est pas très facile de s'occuper simultanément de tous les aspects de ce dispositif. Ainsi, l'animateur doit pousser les premiers participants, les plus aguerris, à venir d'emblée s'exprimer sur le mode de l'anecdote, de la situation vécue, avec de l'émotion plutôt que sur le mode du plaidoyer argumenté. Il lui faut parallèlement stimuler et encourager les plus timides, tout comme les plus éloignés culturellement de ce genre d'expérience. Il doit aussi être en mesure de réguler, et parfois de couper court, tout en gardant une certaine légèreté, l'humour n'étant pas ici une option. Si l'effort initial peut sembler considérable pour l'animateur à qui on demande de chauffer le groupe comme on chauffe une salle, une fois à bonne température, le cadre est tenu par l'ensemble des participants : le public des cercles extérieurs murmure aux derniers arrivés de quoi il retourne et les interventions s'enchaînent au milieu d'un silence intense, ponctué d'applaudissements.

Conclusion. Une conversion

Toutes ces paroles, toutes ces émotions, toutes ces rencontres généralement sans suite, laissent à l'anima-

teur de rue une foule de souvenirs qui s'accumulent, s'entassent, s'oublie et parfois resurgissent. Ils ressemblent à ces collections de cailloux qu'on ramène de la plage, magnifiques, innombrables et sans aucune valeur marchande. Rencontrer des inconnus et parmi eux certains qui sont étrangers à nos mondes, être en capacité d'écouter, de se parler, de se comprendre, voilà l'enjeu. Ce qui a de la valeur devient donc très subjectif, difficilement quantifiable, inestimable au sens propre du terme. Notre quête d'altérité entraîne donc un changement de priorités : les gains habituels attendus d'une présence dans l'espace public (convaincre, faire adhérer) ne sont plus au centre de la démarche. Ils deviennent périphériques. Dans un Porteur de paroles, on ne défend pas ses propres réponses à un problème, on défend le questionnement collectif. Dans un Combat contre la langue de bois, on ne cherche rien de plus que la rareté d'un silence ou d'une parole. Il s'agit là d'une sorte de conversion, qui demande de passer du besoin de participation, dans lequel on tente de faire des efforts pour toucher davantage de monde, à un véritable désir de rencontres dans lequel on se met à la place des passants, notamment ceux dont nous sommes le moins proches.

Sommes-nous dans une forme d'enquête sociologique, un travail de journalisme, un peu des deux ? Que prenons-nous à la philosophie ou aux performances artistiques ?

Si les dispositifs dont nous faisons ici la promotion nous emmènent sur ces différents terrains, empruntant à chacun certaines caractéristiques, nous le faisons en bricolant des formes singulières de médiations dans l'espace public, centrées sur l'écoute. Nous avons pu

mesurer à quel point l'appel à témoignage peut ici constituer une proposition particulièrement opportune pour entrer en relation avec des inconnus. Or, pour transformer l'opportunité en ressource, il nous faut travailler trois aspects particuliers de la relation, que nous allons approfondir tout au long de notre seconde partie : le respect des règles de sociabilité propres aux espaces publics, une exigence sélective, bien qu'éminemment subjective, de ce qui est rendu public et, toujours, une écoute attentive.

Seconde partie.

Partager ses convictions

« On sait d'expérience que les démonstrations produites par les sciences de l'homme et de la société ont très peu d'impact sur les gens. On peut mobiliser toutes les études pour démontrer la "stupidité" du racisme, on ne parviendra pas pour autant à convaincre quiconque d'abandonner ses préjugés. Pour être efficace, il faut que la raison rencontre l'émotion. Ce qui est prouvé dans la recherche doit être éprouvé par le public. »²¹

Gérard, 69 ans

Lorsque j'étais étudiant, j'ai souvent eu ce sentiment que nous attendions, génération après génération, le retour de mai 68 qui ne revenait donc jamais. Lors des mouvements sociaux de 1995, outre les cortèges massifs, la convergence entre fonctionnaires et étudiants, les grèves longues et suivies, nous observons quelques nouveautés : l'apparition de collectifs de chômeurs ainsi que la montée au créneau – espérée et attendue – d'intellectuels reconnus. Sur un plan concret comme symbolique, l'espoir est donc là. Paradoxalement, nous sommes nombreux à être affligés en découvrant la manière dont les syndicats étudiants accompagnent un mouvement si enthousiasmant. La mobilisation est telle qu'on a l'impression qu'ils se comportent comme

21. NOIRIEL GÉRARD. *Histoire, théâtre et politique*. Agone, 2009. (Contre-feux). 192 p.

des avars face à leur magot, cherchant le plus possible à tout contrôler : les assemblées, les foules, la communication, dans un mélange terne de consignes, de petits calculs et de manipulations grossières. Et surtout, sans aucune inventivité, sans jamais chercher à profiter de cette effervescence pour tenter d'innover. Nous nous sentons même « encouragés » à ne pas poser de questions, à ne surtout prendre aucune initiative.

À la faveur d'un « appel à la créativité » diffusé par voie d'affichage, un premier collectif naît alors, qui se donnera pour but d'animer la fin du mouvement à travers des conférences et des projections. Nous faisons également des recherches sur le fonctionnement de notre université, sur l'histoire des contestations étudiantes locales et diffusons les résultats par voie d'affichage ou à l'aide de photocopies. L'idée consiste à créer par nous-mêmes les événements et les médias qui semblent faire défaut – et qui devraient relever naturellement de l'action syndicale. Considérant l'arrêt des cours comme une opportunité pour transformer l'université en espace d'initiatives et d'éducation populaire, nous cherchons à rendre le campus vivant, investi et créatif. L'année suivante, nous mettons en place L'Univers-cité du devenir (qui se déroulera pendant deux années), en imaginant une semaine d'utopie universitaire : la fac telle que nous la rêvons. Nous décidons de faire de la connaissance le cœur de notre manifestation, en sollicitant d'abord le concours de certains de nos enseignants, ceux que nous considérons comme les meilleurs, les plus passionnants et les plus engagés. Nous leur demandons de faire un cours extraordinaire, potentiellement accessible au profane, dans un lieu inhabituel : café, jardin, place publique, en itinérance, avec éventuellement un ou plusieurs autres enseignants

d'une autre discipline. Il leur revient de choisir le thème et la durée. Nous proposons aux étudiants de partager également leurs savoirs, à travers des ateliers ou des débats, en gardant pour contrainte de le faire dans des lieux inhabituels. Nous ajoutons des événements plus classiques : concerts, conférences, expositions, tentant ainsi de mêler des contenus académiques à d'autres très simples, des intervenants légitimes et illégitimes, des lieux attendus et inattendus, des publics acquis et des publics fortuits. De ce fait, nous découvrons le plaisir de provoquer des rencontres inhabituelles.

Quelques années plus tard, une partie de ce groupe se retrouve, puis s'étoffe, pour finalement faire de cet enjeu – provoquer des rencontres improbables – son projet principal. Le collectif Lézards politiques se compose alors d'animateurs, d'étudiants, de chômeurs et de nouveaux participants glanés dans la rue, au fil des actions. Bercés par la naissance de l'altermondialisme, la montée en puissance de formes de luttes moins massives, moins grand soir, plus joyeuses et plus protéiformes, nous nous sentons portés par une période.

« Militants de l'éducation populaire, investis dans le milieu associatif, nous avons envie de rencontrer des gens de droite, envie de rencontrer des personnes âgées ou des lycéens, des gens peu ou pas concernés par les débats publics que nous menons dans nos microcosmes militants respectifs. Plus simplement, nous souhaitons expérimenter un travail d'éducation populaire dans la rue. Notre travail consiste à construire des expositions, des dispositifs, sur des lieux de passage. Il s'agit d'une démarche d'apprentissage d'un langage de rue : elle ne vient pas d'artistes mettant en scène des œuvres à caractère politique, mais plutôt de militants cherchant à expérimenter d'autres formes de rencontres que

le tract, le débat en salle ou la manifestation. Le lézard politique travaille dans l'espace public. Il trouve que dans la rue, on se croise toujours ; on ne se rencontre jamais. Il trouve que dans la rue, seules les vitrines des magasins parlent. Il ne fait rien de spectaculaire. Il fait de l'animation de rue. Pour tenter des rencontres inhabituelles, accidentelles. »

Si, comme le précise notre manifeste, nous souhaitons sortir de l'entre-soi militant, nous voulons également sensibiliser et tenter de convaincre. Mais comment, alors que les démarches prosélytes font généralement fuir, concilier ces deux logiques ? C'est à cette question que nous chercherons à répondre dans cette partie, en suivant le parcours et les tâtonnements collectifs qui nous ont menés des expositions aux jeux de rue, des spectacles aux *happenings*.

Chapitre 1. Les expositions de rue

Dans le collectif des Lézards politiques, nous sommes quelques-uns à créer et à diffuser des fanzines, ces journaux amateurs réalisés de manière totalement autonome. Ce type d'initiative s'inscrit dans la veine des affichages sauvages, prises de positions politiques et artistiques diverses qui parsèment les murs de la fac. Il y a dans ces activités toutes les joies du *Do It Yourself* et nous cherchons à transposer en volume et dans la rue une partie de cette culture. Nous voulons en garder la légèreté et le goût pour la provocation. Nous mettons alors en scène, sur des supports intrigants, de courts récits, entre bande dessinée et textes illustrés.

Notre première exposition est affichée sur une cabine de douche posée sur une palette recouverte d'une moquette rouge. On peut y lire l'histoire en trois temps d'un jeune homme et de son rapport avec la politique à l'aide d'une série d'anecdotes. Sur une première face, celle de l'enfance, il évoque la découverte de la politique lors des repas familiaux où des adultes un peu trop alcoolisés commencent à se faire des remarques désobligeantes, jusqu'à ce que tout dégénère en franche engueulade. Sur la seconde, il parle de sa compréhension, à l'adolescence, de ce que signifie être de gauche, dans une vision manichéenne et simplifiée où tout ce qui est jeune, rebelle et généreux est de gauche et tout ce qui est vieux, bigot et égoïste est de droite. Puis, sur une dernière face, c'est la prise de conscience par le jeune adulte, à travers certaines lectures, des circuits ordinaires du pouvoir : de grands industriels deviennent patrons de grands médias et recrutent le personnel politique qui

leur convient, le vote étant là pour décorer l'ensemble d'une touche démocratique. Chaque période est présentée sous forme de témoignage, l'esthétique et le niveau d'écriture correspond à l'âge : simple et naïf pour l'enfance, emporté et négligé pour l'adolescence, grinçant et désespéré pour le jeune adulte, qui conclut en s'adressant aux passants : « *Je suis jeune et pourtant je ne vote déjà plus. Mais ça me rend triste. Je ne sais pas si j'ai tort ou raison, je ne sais pas trop quoi en penser... Et vous, vous en êtes où ?* ». Au niveau du rideau de douche, des tracts sur lesquels nous expliquons notre démarche sont à la disposition des passants.

Nous sommes un samedi dans une rue piétonne, il est dix heures lorsque nous nous installons. Une fois le montage fini, on se recule et on observe. Des gens très différents s'arrêtent, timidement d'abord. Puis vers onze heures, la fréquentation augmente et vers midi, elle devient constante, jusqu'à ce que de petits attroupements, de dix à quinze personnes, se constituent. Nous sommes satisfaits et même soulagés car cette première tentative semble réussie. Dans le groupe, nous ne savons d'abord pas trop où nous mettre, nous avons peur de nous approcher des spectateurs car les gens comprennent vite qui nous sommes, même si nous ne les abordons pas. Et cela crée une gêne, un évitement. On se met alors franchement en retrait, jusqu'au moment où il y a beaucoup plus de monde, et que nous sentons possible de nous mêler aux gens incognito, histoire d'entendre ce qu'ils se disent. Je me rapproche d'un homme en pardessus, tout vouté. Il semble très âgé. Il doit avoir dans les quatre-vingt-dix ans. Il vient de lire l'ensemble de l'exposition et j'ai donc envie d'avoir un échange avec lui. Puisque l'histoire traite de l'abstention électorale,

je me permets de l'arrêter avant qu'il ne parte pour lui demander s'il veut bien me parler de la première fois où il a voté. Il est vieux mais vif et se prête au jeu de la remémoration. Un passant s'approche pour l'écouter. À la fin de la discussion, il me remercie de l'avoir écouté, de manière si insistante que j'en suis gêné, au point de lui dire : « De rien, c'est bien normal, c'est moi qui vous remercie de m'avoir raconté votre histoire ». Alors, il s'approche de moi, pose lentement sa main sur mon bras, me regarde fixement en souriant puis me dit à voix basse : « Ce que vous faites n'a rien de normal, jeune homme. Ce qui est normal, c'est de ne pas se parler... » « Vous trouvez ? » « Oui. Dans les villes, mais on ne se parle pas ! » Il marque une pause, me regarde fixement puis continue : « Je suis un vieux, je fais partie des vieux depuis un moment déjà. Et, vous savez, dans la rue, les vieux, on ne les regarde pas. On ne regarde que les gens jeunes et beaux. Nous, on est abîmés et on ne nous regarde plus. Nous devenons invisibles. Nous sommes laids. » Il me sourit. Il ajoute : « Continuez ce que vous faites, c'est très bien. » Il me tapote le bras, se tourne et reprend tout doucement son chemin. Je n'ai pas eu le temps de lui demander ce qu'il pensait de notre exposition.

Incapable à l'époque de comprendre de manière précise les différents éléments qui pouvaient expliquer le succès relatif de notre installation, je trouve intéressant de distinguer rétrospectivement ce qu'étaient nos premières hypothèses et reprendre, pas à pas, celles que nous avons progressivement élaborées. Voulant avant tout être visibles, nous nous sommes d'abord interrogés sur l'espace extrêmement passant que nous avions investi : en quoi celui-ci influence-t-il la fréquentation de notre exposition ? Au milieu de cette

rue piétonne, n'importe quel autre support un peu inattendu ne provoquerait-il pas, lui aussi, de la curiosité ?

Être visible

À certains moments de la semaine, à certaines heures et dans certains lieux de la ville, le trafic piéton s'intensifie et une foule de passants se concentre aux mêmes endroits pour différentes raisons qui peuvent se combiner : accéder aux transports en commun, traverser les lieux, faire des achats ou retrouver des connaissances. Avec la cabine de douche, nous nous installons donc dans un de ces endroits, sur une place, dans le prolongement d'une rue piétonne, là où le flux de passants s'écarte brutalement comme un fleuve libéré dans la mer. Le flux passe alors juste à côté de nous mais nous avons le sentiment d'être presque invisibles : les gens passent devant nous et très peu d'entre eux s'arrêtent. La tendance naturelle que nous avons à ne pas vouloir gêner la déambulation, à vouloir être à la fois présents mais discrets s'avère donc souvent un mauvais calcul. Nous décidons alors de nous déplacer de dix mètres et de nous installer dans l'embouchure, au cœur du trafic. La différence en termes de fréquentation est stupéfiante.

Ce qui prédomine ici en matière d'impacts sur le public, et que nous découvrons, est ce qui est appelé le taux de contacts visuels : plus nous sommes sur la ligne d'horizon des passants, plus ils s'arrêtent. Comme ils se décident en une fraction de seconde, le fait de n'être vu que de manière latérale, lorsqu'ils sont à notre hauteur ou nous dépassent, fait considérablement baisser

la fréquentation. Ils nous voient, certes, mais pas assez, et il est tout de suite trop tard pour qu'ils s'arrêtent.

Un jour, dans une braderie, alors que je demande naïvement à un brocanteur professionnel s'il peut me faire une petite place à ses côtés, de manière à être un peu plus visible, il me répond sèchement : « Non ! » et ajoute, ironique : « Vous connaissez quand même les trois premières règles du commerce ? » Il m'explique : « Les trois premières règles sont : 1. L'emplacement 2. L'emplacement 3. L'emplacement. Le reste, c'est de la poésie. » Il a raison. Mais ces règles ne sont pas uniquement celles du commerce : elles sont celles, plus générales, de la communication visuelle à laquelle chacun est soumis dès qu'il cherche à capter l'attention.

Comment trouver ce bon emplacement ? Il est important de comprendre comment le trafic fonctionne dans un lieu fréquenté (marché, foire, centre-ville...) : à tel endroit, les gens passent pour se rendre à la boulangerie et au distributeur d'argent ; là, ils traversent parce que c'est un raccourci ; là encore, ils évitent des gens qui mendient. Ainsi, par recoupements, nous comprenons l'organisation du trafic piéton et ce qui motive les déplacements et les différents circuits. Cela nous permet de matérialiser des carrefours entre les différents flux qui constitueront des zones d'implantations possibles. De manière générale, trouver le bon emplacement est donc une affaire d'observation et de logique, mais également de tâtonnements : l'expérience nous a fait comprendre que si nous sommes en mesure de définir en amont les bons emplacements, de trop nombreux facteurs peuvent survenir, qui remettent en cause le choix initial. Certains endroits

ne vont pas convenir parce qu'ils sont déjà occupés, parce qu'une source sonore vient polluer les discussions, parce que le flux est trop important et que nous occasionnons un bouchon, etc.

Parfois, nous hésitons entre plusieurs lieux *a priori* tous intéressants. Là encore, les essais restent souvent les meilleurs juges par rapport à un débat contradictoire basé sur de simples suppositions. C'est là une manière de s'aguerrir et de s'appropriier la rue et ses phénomènes. Les prises de recul sont ici importantes. Il ne faut pas avoir peur de s'installer puis de se mettre très en retrait, de manière à observer la situation avec une vue d'ensemble : qu'est-ce qui se passe au niveau de l'installation ? Comment les gens arrivent-ils à sa hauteur ? Est-ce qu'ils la voient, est-ce qu'ils l'évitent ? Ici nous pouvons prendre le temps de déambuler pour nous mettre à la place d'un passant qui découvre notre dispositif. Ces essais doivent durer un minimum de temps car il est souvent impossible – bien que tentant – de tirer des conclusions judicieuses à partir de cinq minutes d'observation. Non seulement il existe une part aléatoire dans le trafic piéton lorsque celui-ci est observé pendant un laps de temps trop bref, mais nous pouvons également remarquer que ce qui se passe un matin à 10h30 peut changer considérablement une demi-heure plus tard. Cela nous amène à comprendre que nous ne devons jamais seulement rechercher un lieu mais à la fois un lieu et un moment opportuns.

Si disposer d'un bon emplacement est fondamental, ce n'est pourtant pas suffisant pour créer des échanges. En effet, dans ces contextes à forte densité piétonne, la concurrence est vive entre une pléthore d'acteurs dont l'objectif est d'attirer les passants, souvent pour qu'ils

dépensent leur argent, offrent des informations monnayables ou adhèrent à une cause. Pour illustrer cet environnement, prenons l'image un peu simpliste de points d'eau au milieu de la savane. Là, vient s'abreuver un grand nombre d'espèces qui constituent un gibier foisonnant. En ville, les prédateurs les plus dominants sont ceux dont la puissance financière permet de s'installer de manière permanente autour du point d'eau : les commerçants et les annonceurs publicitaires, par exemple, les autres intervenants de la rue étant représentés par les commerçants ambulants, les jeunes en k-way représentant des ONG, les artistes de rue, les pétitionnaires, les gens qui mendient et les enquêteurs divers. Le sentiment d'être une proie potentielle est donc très largement répandu dans l'esprit des passants. Les pièges sont connus et attendus, ce qui explique leur comportement, vigilance, affût, évitement.

Cette multitude de propositions concurrentes et ces trop nombreuses sollicitations alimentent donc la méfiance légitime des piétons, méfiance qu'il nous faut déjouer. C'est là qu'intervient un aspect tactique de notre travail, que j'ai découvert quand j'étais animateur d'enfants.

Provoquer des interactions spontanées

Comment faire pour donner à un groupe d'enfants peu motivés envie de participer ? Comment éviter de trop leur faire sentir notre besoin qu'ils participent (qui renforce parfois leur envie de ne rien faire) ? Face à l'animation programmée – celle que tout le monde connaît –, il existe pourtant une alternative

passionnante et souvent mal connue, l'animation spontanée, dont nous présentons ici un des aspects le plus utile à nos actions dans l'espace public. Ainsi, lorsque l'animateur musique installe dans les arbres des bouteilles vides qui émettent des sons selon l'orientation du vent, quelques enfants s'approchent et jouent avec l'installation. L'activité est lancée de manière informelle à l'initiative des enfants. Dans le même contexte, voici un second exemple : en aménageant la bibliothèque différemment, en créant de nouveaux coins, en photocopiant puis en exposant des pages de livres ou de bandes dessinées sur la table du petit déjeuner, l'animateur incite à la lecture sans en faire la proposition. Enfin, quand, avec les tous petits, il déverse un mètre cube de sable et quelques jouets, il n'a pas besoin de demander pour déclencher des actions autonomes. Charge à lui de prolonger le mouvement et de structurer ces premières actions spontanées.

D'un point de vue aussi bien théorique que pratique, nous nous intéressons aux interactions incessantes et spontanées qu'entretiennent les individus avec les milieux dans lesquels ils évoluent. En effet, si tout être vivant explore naturellement son environnement de manière à s'y adapter et à survivre, l'enfant a un besoin fondamental d'explorer son milieu pour assurer son développement psychique et intellectuel²². Il exerce toutes sortes de formes d'interactions avec les différents éléments (humains et matériels) qu'il croise. Il observe, touche, sent, manipule, parle, etc. Les conséquences de ces interactions deviennent ensuite

22. Jean Piaget introduira la notion d'interactions personnes/milieu dans le monde de l'éducation et de la pédagogie. Biologiste avant de devenir psychologue et théoricien de la connaissance, il s'applique à créer des liens entre les théories de l'évolution et le développement de l'intelligence humaine.

l'objet d'une seconde phase exploratoire. Or, ce mouvement général d'exploration persiste bien au-delà de l'enfance. Ainsi, face à l'évolution du milieu qu'il fréquente, tout individu aura tendance à se positionner et à explorer ce que celui-ci lui apporte. Une possibilité d'interaction nouvelle ? Plaisante ou, au contraire, désagréable ?

Rapporté à l'animation de rue, nous considérons que ce processus naturel constitue une des ressources à partir de laquelle il est possible de travailler. C'est ce que nous avons tenté avec notre cabine de douche. En ajoutant un nouvel élément au milieu urbain, nous avons créé des interactions spontanées entraînant un renversement de positions. Ce sont maintenant les passants qui amorcent le contact et s'engagent dans un acte autodéterminé, modifiant ainsi le jeu des relations entre inconnus. Nous ne sommes plus demandeurs : nous ne faisons que prolonger, par des échanges plus engageants, l'initiative des passants.

Mais pour que naissent des discussions, il faut que l'interaction initiale soit suffisamment plaisante pour motiver une poursuite : en l'occurrence la lecture de notre exposition dont le contenu et la forme doivent captiver les gens.

Fond et forme

Lors d'un rassemblement initié à Paris par le groupe d'action politique poétique, les Périphériques vous parlent, nous découvrons une exposition particulièrement marquante : un artiste a décidé de reproduire en très grand format le programme télévisé de

TF1 pendant une journée seulement accompagné des horaires et du type d'émission (divertissement, série, etc.). L'ensemble est en noir et blanc, chaque programme séparé d'un tiret. Le format (qui doit faire trois mètres de haut sur deux de large) et l'absence totale de commentaires créent un effet de contraste impressionnant. Et même si nous connaissons bien ces programmes, nous avons l'impression de les découvrir brutalement. Ce type de propositions nous encourage à soigner les formats et les supports. L., qui aspire à devenir scénographe, est une aide précieuse : très attentive aux liens entre le fond et la forme, elle a un grand impact sur la cohérence de nos dispositifs. Pour notre seconde exposition, qui aborde les stéréotypes masculins, nous choisissons, après discussion, d'imprimer notre récit sur des tee-shirts que nous accrochons, tel du linge qui sèche, entre deux arbres ou deux poteaux. Nous nommons cette exposition *Rayon homme*.

De la cabine aux tee-shirts, nous décidons de garder quelques éléments qui contribuent au plaisir des spectateurs : le récit à la première personne, qui évite les positions de surplomb, et une certaine forme d'humour potache et provocateur. Sur le premier tee-shirt, on peut voir l'image en noir et blanc du mannequin musclé de Calvin Klein vêtu de son seul caleçon. Parodié par les Canadiens d'*Adbusters*²³, l'icône, au lieu de sourire

23. Créés en 1989, les *Adbusters* se présentent comme « un réseau global d'artistes, d'activistes, d'écrivains, de farceurs, d'étudiants, d'enseignants et d'entrepreneurs qui veulent entraîner le nouveau mouvement de l'activisme social à l'ère de l'information ». Leur principale activité est la publication d'un magazine bimestriel anglophone, (...) un magazine très visuel, avec des couvertures aux esthétiques variées et des *spoof ads* (fausses pubs) qui sont leur marque de fabrique. Source : <http://www.formes-vives.org/histoire/?post/adbusters>

fièrement ou de faire la moue boudeuse du beau gosse, glisse un regard inquiet sur le contenu de son caleçon. Au-dessus de l'image, un titre : « *Obsession, for men* ». En dessous de celle-ci, en sous-titre : « *Être un homme, un vrai, ce n'est pas gagné et pas donné à tout le monde.* » Sept autres tee-shirts illustrés par L. se succèdent, pour emmener le lecteur vers un questionnement sur l'identité masculine et la place de la pornographie comme forme particulière d'éducation virile.

Ce dispositif accroche encore plus les passants que la cabine. Facilement installé et facilement déplacé, il trouve partout son public. Les gens qui s'arrêtent lisent le plus souvent l'ensemble du texte. Nous émettons alors quelques hypothèses sur la raison de ce succès : le sujet est plus consensuel que le précédent et le ton plus provocant ; le support est très visible de loin et nettement plus intrigant. Situé en hauteur, il permet à plusieurs personnes de lire simultanément. En outre, les dessins de L. sont simples mais vivants et semblent faciliter d'autant plus la lecture.

Après ces deux premières expositions scénarisées par L., nous concevons, avec un autre camarade, une exposition sur le néocolonialisme : *La recette du gâteau au chocolat noir* présentée sur chevalets. Voici le texte en grand format du premier tableau : « *Prenez quelques noirs formés par l'armée française au doux temps des colonies. (Image du nègre Banania.) Mettez-les au pouvoir, quel qu'en soit le prix, et observez les résultats.* ». En pleine rue, cette phrase extrêmement provocante ne manque pas d'arrêter les passants et provoque de nombreuses discussions.

Nous sommes donc tout d'abord très satisfaits de déclencher autant de réactions. Pourtant, la fréquentation, sans être ridicule, semble nettement moins importante que lors de nos deux premières tentatives. Hypothèses du moment : les supports sont moins intrigants et il est plus difficile de s'identifier au sujet. Par ailleurs, nous avons quitté l'univers du témoignage pour glisser vers celui de la dénonciation, de l'humour cynique et de la volonté démonstrative. Tout au long de notre exposition, nous expliquons la Françafrique²⁴ et, si on s'en tient aux faits, il y a un décalage étonnant entre les gens qui s'arrêtent à la première phrase et ceux qui lisent la totalité de notre texte. D'une certaine manière, notre provocation de départ semble rattraper ce qui s'avère être un choix probablement discutable en termes de ton ou de contenu. Nous sommes donc partagés entre le plaisir de médiatiser des scandales d'État qu'une partie de la presse omet d'évoquer, le plaisir d'échanger avec des personnes directement concernées et un désintérêt diffus que nous percevons mais que, sur le moment, nous n'avons pas vraiment envie de voir. Nous sommes alors sur un petit nuage et, comme toutes nos expositions semblent fonctionner, nous ne tentons pas particulièrement d'en saisir les raisons.

Autopsie d'un échec

Lorsqu'une association de solidarité internationale nous commande, contre rémunération, une exposition

24. L'expression Françafrique est utilisée, en général de façon péjorative, pour désigner la relation spéciale, qualifiée de néocoloniale par ses détracteurs, établie entre la France et ses anciennes colonies en Afrique subsaharienne.

de rue traitant d'agriculture et d'échanges alimentaires mondiaux, nous ne pensons pas rencontrer de grandes difficultés. Or c'est l'occasion d'un véritable échec : d'autant plus dur à vivre et à assumer que nous sommes payés.

Avec mon collègue et camarade illustrateur G., nous avons carte blanche. L'important est de réussir à sensibiliser les passants au thème qui nous est donné. Premier problème : comme le dispositif ne touche pas les gens de manière directe, à l'instar du vote ou de la virilité, il est plus difficile de raconter une histoire à travers laquelle ils vont pouvoir s'identifier. Par ailleurs, il n'est plus question d'utiliser les provocations faciles : nous représentons ici une institution qui ne peut admettre de trop grandes entorses à la bienséance.

Nous tentons de raconter les aventures d'une super tomate, reprenant en partie l'ironie et le ton du célèbre court-métrage *L'Île aux fleurs*²⁵. Finalement nous abandonnons : c'est trop long, déjà fait et bien fait. Il nous faut trouver autre chose. Nous décidons alors d'illustrer certains des propos tenus par le sociologue suisse Jean Ziegler dans le film *We feed the world*²⁶. Ce dernier réussit, à l'aide d'une histoire simple, à décrire les dégâts actuels causés par le système des échanges agricoles mondiaux, leur absurdité écologique, économique et humaine. Nous redécoupons son propos, que

25. *L'Île aux fleurs* est un court métrage brésilien de Jorge Furtado qui décrit le chemin d'une tomate depuis la plantation jusqu'à une décharge, sa destination finale. En 13 minutes pleine d'ironie, ce film réussit la performance d'expliquer, de dénoncer la misère et l'absurdité des inégalités en suivant le parcours d'un aliment, sans jamais verser dans la culpabilisation ou le misérabilisme. À ce titre, il fait figure de modèle.

26. Jean Ziegler est un homme politique, altermondialiste et sociologue suisse. Il a été rapporteur spécial auprès de l'ONU sur la question du droit à l'alimentation dans le monde.

G. illustre à l'aide d'aquarelles qui collent à chaque étape du récit de Ziegler. L'ensemble nous paraît sobre, direct, explicite et beau.

L'exposition est ensuite imprimée pour être testée dans la rue, dans plusieurs endroits de Paris. Lors de ces premiers essais, notre travail semble comme invisible : il ne suscite pas plus d'attention qu'un poteau électrique. Nous étions persuadés que la qualité des aquarelles, leur beauté illustrative, associée à la pertinence sèche des propos de Ziegler percuterait le passant. Nous devons vite nous rendre à l'évidence : la forme, et peut-être même le propos d'ensemble ne déclenchent absolument rien. De fait, dans la rue, l'échec d'un dispositif se mesure assez vite : si ça n'attire pas les passants, on se retrouve tout seul au milieu de la foule avec son matériel et ses bonnes intentions. Les gens n'ont aucune pitié. Un sentiment douloureux s'installe alors car chaque piéton qui ignore notre travail et passe son chemin nous rappelle l'échec : raté, raté, raté...

Mais qu'avons-nous à ce point raté ? D'emblée, nous faisons une première hypothèse : les gens sont déjà envahis d'iconographies et d'affiches, particulièrement à Paris. Nous avons probablement surévalué notre attractivité, fondée avant tout sur la qualité esthétique de l'exposition. Peut-être que le format utilisé pour le test est trop discret ? Pour en avoir le cœur net, nous imprimons alors chaque aquarelle et chaque texte sur de très grands formats et procédons à de nouveaux essais dans des lieux extrêmement fréquentés. L'impact est nul. Nous sommes d'abord interloqués. Puis nous revenons alors à l'esprit les innombrables expositions photographiques en très grands formats qu'ins-

tallent souvent les collectivités aux grilles des jardins publics. Là aussi, dans l'indifférence quasi générale. C'est un premier point dont nous prenons acte : faire du propre, du beau, l'imprimer puis l'afficher, c'est probablement entrer dans la normalité, dans la guerre visuelle que se livrent les milliers de graphistes et d'agences de communication.

Nous décidons alors de présenter le même contenu sur un support plus intrigant et déjà expérimenté avec succès : des tee-shirts suspendus à un fil. Aussitôt la fréquentation bondit, l'attraction est palpable, et nous retrouvons en bonne partie ce que nous avons vécu avec *Rayon homme*. D'où cette évidence : pour créer de la curiosité, il faut une forme qui sorte de l'ordinaire. On peut même aller un peu plus loin dans nos conclusions, si l'on songe à nos précédentes expérimentations : tout ce qui est bricolé, fait maison renvoie à une sincérité, à une rareté à laquelle les passants sont sensibles (tel un courrier manuscrit qui leur serait adressé), alors que les beaux documents qui nous inondent, sous forme d'affiches ou sur écran, ne sont même plus remarqués.

Pourtant, même si les passants s'approchent de nos tee-shirts, peu d'entre eux vont au bout de leur lecture. Ils lisent un peu puis semblent se dire : « Ah bon, c'est ça ? » et s'en vont. Des discussions avec certains d'entre eux nous le confirment : « Dès que j'ai compris de quoi il s'agissait, j'ai arrêté de lire parce que ça ne m'intéressait pas. Enfin bon, c'est pour de l'humanitaire... Et j'imagine que vous allez probablement me demander de vous soutenir ? » explique une femme. Un homme précise qu'il ne s'attarde pas plus longtemps parce qu'il connaît déjà le problème. Une autre

personne nous dit qu'elle voit bien où nous voulons en venir et que, par conséquent, elle n'a pas envie de tout lire. S'ils sont intrigués par les tee-shirts, ils ont également peur qu'on vienne leur en demander plus (argent, signatures...) et semblent déçus en découvrant notre histoire, le fond du propos, trop entendu, ne semblant pas à la hauteur d'une forme pourtant attractive. Nous nous demandons alors si dénoncer la misère ou les injustices n'est pas le problème central, ou si c'est la volonté d'expliquer qui est ici plus particulièrement sanctionnée. Un ami commentera sobrement notre tentative en indiquant que le cumul des deux raisons lui semble probable : « Le récit que vous faites est chiant parce que vous faites les profs. Et en plus, il renvoie à l'impuissance... ».

Accueillir

O. est un ami qui soutient un groupe de Roms installés depuis peu dans un campement sur les bords du Cher. Il me demande s'il est possible de faire une exposition de rue sur leur situation afin de sensibiliser un large public à leurs conditions de vie actuelle et aux raisons de leur migration. Il a noué des liens étroits avec nombre d'entre eux et dispose donc de témoignages directs. Un ami photographe a par ailleurs réalisé et imprimé en grand format une photo panoramique du lieu.

L'exposition est composée de quatre tableaux. Le premier a pour titre : *Bienvenue au Pont-aux-Oies*²⁷ ! et introduit l'ensemble. Il met en avant la photo panoramique suivie de quatre lignes qui présentent le lieu.

27. Le campement se situant rue du Pont-aux-Oies, il en a pris le nom.

Le second : *Pourquoi on a fui le Kosovo ?*, décrit en dix lignes les raisons principales du départ. Le troisième, *Comment on vit ici ?*, évoque en cinq lignes et trois photos les conditions de vie actuelle. Le dernier : *Quelles solutions pour demain ?*, reprend une citation du préfet d'Indre-et-Loire issue de la presse locale, qui ne laisse guère d'espoir. Pour clore, une question est adressée au public, au bas de ce dernier tableau : *Et vous, qu'est-ce que tout cela vous inspire ?* C'est simple, court et sans fioritures, deux minutes de lecture et une photo puissante en guise d'introduction visuelle. L'ensemble est réalisé sur de grands formats disposés sur des chevalets et positionnés en arc de cercle. L'écriture manuscrite est soignée.

Nous sommes un samedi matin sur une place, entre le marché des Halles et le quartier piéton Plumereau à Tours et nous nous tenons au milieu du public de lecteur, tels de faux passants, prêts à glisser dans le rôle d'animateurs en fonction des réactions du public. La fréquentation est limitée (dix personnes tout au plus) mais ininterrompue. Depuis notre installation à dix heures, de petits groupes se forment et lisent, avant de repartir ou de rester discuter. Légèrement en retrait, Atija, une jeune femme rom qui parle français, a préparé du thé noir et se tient disponible pour discuter avec les passants.

À l'issue de notre journée, nous sommes tous extrêmement satisfaits, aussi bien de la fréquentation que des discussions que nous avons pu avoir. Ce travail sur des populations aussi mal aimées que les Roms nous amène à accueillir les réactions hostiles de certaines personnes mais surtout leur méconnaissance de cette communauté. Tziganes, Roms, Manouches, Gitans,

la plupart des gens ne comprennent pas vraiment ce qui les différencie. Qu'est-ce que le Kosovo ? Que s'y passe-t-il ? C'est encore moins clair. Un travail d'information est vraiment nécessaire. À certains passants, étonnés ou soupçonneux de ce que nous avançons, nous proposons d'en parler à Atija. Ainsi, ils pourront être confrontés à ce que vivent les habitants du Pont-aux-Oies. Mais ne nous méprenons, si le passant sent que nous cherchons à le coincer, il déclinera l'offre. Ce genre de proposition, pour qu'elle puisse aboutir, doit se faire en effet, avec bienveillance.

Pour que de tels échanges soient possibles, notre exposition, tant sur le fond que sur la forme, doit indiquer aux gens particulièrement éloignés de ce public – et de la sphère militante qui le soutient – qu'ils seront accueillis et autorisés à dire ce qu'ils pensent. C'est pourquoi, malgré la dureté des propos, cette exposition reste simple, accueillant et accessible :

- La situation locale est présentée sous forme de récit autobiographique, de manière brève et factuelle. Le ton est direct sans être agressif.
- Concernant cette situation, la question posée aux passants ouvre à des réactions (y compris les moins sympathiques) et nous oblige à ne pas nous cantonner à la seule posture de soutien.
- Des interlocuteurs discrets sont disponibles pour aller plus loin : soit pour échanger à partir des réactions à notre question, soit pour donner des précisions s'ils le peuvent.

- Parmi eux, se trouve une personne directement concernée, ce qui permet d'offrir des informations factuelles ou sensibles de première main.

L'objet hybride que nous évoquons dans ce chapitre, nommé de manière assez impropre « exposition », tient à la fois du tract militant sans sa charge vindicative, d'une installation à visée esthétique et d'une forme de journalisme amateur. Avec *Lézards politiques*, nous avons appelé ces expériences des Modules d'informations. De fait, nous cherchions à informer, à créer un média qui puisse concurrencer, l'espace de quelques heures, les médias de masse. L'usage de la rue pour diffuser régulièrement une contre-information locale, accessible au tout venant, rappelle certaines traditions anciennes, comme les *Dazibaos*²⁸ en Chine ou le *Speakers Corner*²⁹ au Royaume-Uni. Nos tentatives de récits sensibles s'inscrivent ainsi dans l'histoire de ces formes autonomes d'expression où l'on voit des citoyens écrire ou parler sur la voie publique pour partager leurs convictions, leurs colères, leurs regards sur leur société. Les expositions de rue ne constituent donc qu'une voie parmi bien d'autres, une voie dont nous pouvons désormais, par recoupements, entrevoir certaines exigences.

28. Le *Dazibao*, littéralement « journal à grands caractères », en Chine est une affiche rédigée par un simple citoyen, traitant d'un sujet politique ou moral, et placardée pour être lue par le public. Pratique interdite à partir de 1979.

29. Le *Speakers Corner* (le coin des orateurs) désigne un endroit au nord-est de Hyde Park à Londres où chacun peut prendre la parole librement et assumer un rôle temporaire d'orateur devant l'assistance du moment. Il fallut attendre 1872 pour que le gouvernement reconnaisse le besoin ressenti par la population de se réunir en public pour donner libre cours à des discussions.

Sur la forme

- Créer un objet unique, authentique. Privilégier des supports intrigants comme des affiches et des écrits faits à la main. Trouver le bon équilibre car fait main ne signifie pas fait n'importe comment. L'ensemble devant apparaître soigné, la coopération avec une personne à l'aise sur la mise en forme est donc indispensable.
- Être accessible. Nous créons un format de lecture propre à la rue. Le texte doit être court, visible et lisible dans un contexte de circulation urbaine : on peut le lire à une certaine distance sans avoir à s'en approcher.
- Accrocher. Utiliser un visuel ou un texte accrocheurs pour augmenter la fréquentation et amorcer la discussion.
- Illustrer. Utiliser également des visuels pour accompagner les textes et rendre l'ensemble plus vivant.

Contenu et ton

- Témoigner. Privilégier les témoignages bruts ou les récits qui cherchent à exprimer une réalité subjective, qui raconte une histoire, qui ne prétend pas affirmer des vérités mais décrire une situation vécue.
- Ne pas faire de cours ni de leçon de morale. Donc, éviter une narration qui propose une position de surplomb : vérités universelles, démonstrations, injonctions, culpabilisation...

- Rappporter des faits.
- Montrer la vulnérabilité sans être plaintif ni misérabiliste. Assumer une certaine fragilité dans le contenu et dans le ton employé, à travers l'autodérision, le doute, la tristesse ou l'inquiétude.
- Questionner le public. Une question en partage peut ponctuer ou conclure le texte.

Posture

- Être discrètement présent pour alimenter les échanges, accueillir les réactions, articuler l'essentiel de ce qui est dit par écrit dans l'exposition avec les compléments réservés aux échanges directs avec les passants.
- Animer avec les personnes concernées. Dans le cas où l'exposition n'engage pas l'expérience commune mais décrit des situations et des groupes spécifiques, pouvoir échanger avec les personnes concernées.

Manipuler ?

Il nous est souvent demandé : « c'est sympa ce que vous faites mais ce n'est pas un peu une façon de manipuler les gens, c'est du marketing en fait ? » Oui et non, pourrions-nous répondre. Oui, car il s'agit d'un travail de communication qui utilise des éléments dont se sert couramment le monde de l'entreprise, du management et du marketing. Le moindre blog dédié à ces univers nous explique, par exemple, que

la persuasion se nourrit de trois dimensions : la raison, l'émotion et la manière dont les autres nous perçoivent. Ce sont précisément les trois points que nous essayons de prendre en compte, en termes d'approche globale, quand nous intervenons dans la rue. Non, car ces savoirs ne sont la propriété exclusive de personne mais relèvent des sciences humaines et en particulier de la psychologie sociale. Partant de ce constat, nous avons alors deux alternatives : estimer que ce savoir est un mal en soi auquel nous ne devons jamais recourir, ou considérer que ce savoir est une ressource surexploitée par certains, et qu'il convient de l'utiliser nous aussi, au service de nos convictions.

Un autre type d'objection revient régulièrement, lorsque des gens nous demandent s'il n'est pas un peu illusoire ou démagogique de vouloir éviter l'affrontement, le conflit. À travers une exposition, nous ne cherchons effectivement pas à créer une confrontation directe ou un débat frontal avec le passant. En revanche, nous nous intéressons à lui, à la manière dont il se fabrique son opinion en entendant un discours majoritaire dans les médias ou autour de lui : à propos des Roms par exemple. Nous fabriquons de la contre-information à l'aide d'un média de rue original et artisanal, espérant faire évoluer les perceptions. Mais pour que ce média soit reçu, nous travaillons une position d'accueil radicale, qui se formalise dans le choix d'une forme, d'un fond et d'une posture. Par ailleurs, la présence d'une question finale en ouverture vient rappeler que nous n'avons pas toutes les réponses. Cette manière de solliciter les passants rejoint évidemment la démarche du Porteur de paroles. Vues sous cet angle, nous pouvons même considérer les expositions comme une autre façon d'interroger les passants et de

démarrer un Porteur de paroles à l'aide d'un récit qui pose question.

Quelles que soient les formes investies, il s'agit de laisser de la place au public pour qu'il puisse s'identifier et se projeter à travers des histoires, pour qu'il puisse se questionner, donner son avis ou témoigner s'il en a envie, pour qu'il ne se sente pas écrasé par des leçons. Nous n'espérons pas beaucoup plus que laisser partir des gens songeurs et, s'ils ont des convictions opposées aux nôtres, un peu désarmés par rapport à notre disponibilité à leur égard.

Chapitre 2. De l'art de jouer des distances

Si le travail de synthèse méthodologique à propos des expositions nous fait comprendre l'importance de la discrétion (être dans une présence discrète) et de la distance (pouvoir lire de loin), il souligne que notre posture doit tenir compte de la méfiance d'une grande partie du public. Habités à des sollicitations répétées, les passants sont dans une position de vigilance défensive qui leur fait contourner la plupart des situations où ils pourraient se faire aborder. Dans la rue, ils ne cessent donc de repérer et d'identifier les comportements afin d'éviter certaines situations ou au contraire, de s'en rapprocher. La distance, l'orientation du corps et les regards constituent alors le premier langage entre inconnus. Il s'agit d'un langage que l'universitaire suisse Mondada nomme le régime de disponibilité : « *la personne qui ne veut pas être abordée (...) organisera la descriptibilité de sa conduite comme étant absorbée par l'examen d'un objet dans une vitrine (...)* » ou « *n'étant pas disponible* » ou « *ne remarquant personne autour d'elle* »³⁰.

L'ensemble de ces signes participe des conventions dont nous devons absolument tenir compte pour penser nos échanges dans la rue. La qualité de nos dispositifs, ce qu'ils offrent en matière d'accueil et d'accessibilité sera en effet toujours subordonné à ces règles implicites que nous allons résumer maintenant pour ensuite nous intéresser à leurs conséquences pratiques.

30. MONDADA LORENA. La ville n'est pas peuplée d'être anonymes : processus de catégorisation et espace urbain. Revue *Marges linguistiques*, n°3, Mai 2002. p. 77

Proxémies

La possibilité d'entrer en relation avec des passants se joue donc sur la perception globale et lointaine qu'ils vont avoir de notre installation et du contexte qui l'environne. En ce sens, un dispositif n'est jamais perçu comme un objet isolé, réduit à son support mais inclut toujours ceux qui en sont manifestement les responsables. C'est ce dernier aspect, crucial, que nous allons découvrir un peu par hasard.

Nous nous trouvons avec R., à proximité d'un quartier piéton, sur une place toute en longueur bordée de deux rangées d'arbres à partir desquels nous avons installé notre Porteur de paroles en début d'après-midi. Ce sont les premiers beaux jours et comme il fait chaud, je propose à mon camarade d'aller boire une bière à la terrasse du café qui se situe au bout de la place et d'où nous pouvons apercevoir notre installation. Nous constatons alors que le nombre de gens qui fréquentent notre dispositif semble avoir pratiquement doublé, passant d'une moyenne de sept personnes à presque une vingtaine. C'est vraiment surprenant de voir autant de monde s'arrêter alors que nous sommes en pause ! Il va falloir y retourner plus vite que prévu. Ce serait dommage de les rater. Nous finissons rapidement nos bières puis nous élançons pour de nouveaux échanges. Un quart d'heure plus tard, nous constatons à nouveau qu'il n'y a que sept à huit personnes, comme au début de notre installation vers 15h30.

Un doute plane alors. Jusqu'ici nous pensions que les flux piétons obéissaient à certaines règles et que les pics systématiques de fréquentation se trouvaient entre 11h et 13h, puis entre 17h et 19h. Or il est 17h30.

Nous ne comprenons absolument pas pourquoi, brutalement, les vingt personnes qui fréquentaient notre dispositif viennent de se disperser. Ce n'est pas un groupe d'amis ou de touristes... Alors, qu'est-ce qui a changé en un quart d'heure ? Nous décidons de nouveau de nous mettre en retrait. Et le phénomène se reproduit : plus d'une vingtaine de personnes lisent nos panneaux et, seulement après quelques minutes, nous devinons des discussions entre plusieurs passants. Il ne nous reste plus qu'à retourner sur la place pour valider cette hypothèse : le public se dissémine et s'éclaircit lorsque nous sommes présents. Par contre, la fréquentation et les échanges spontanés augmentent en notre absence. C'est bizarre, voire perturbant, de découvrir qu'il vaut mieux être absent du dispositif si nous voulons qu'il garde sa pleine puissance.

Qu'avions-nous découvert ? Nous venions, ce jour, de faire l'expérience de ce que l'anthropologue Edward T. Hall nomme proxémie, c'est-à-dire l'étude des distances nécessaires entre les individus en fonction de leur contexte social et culturel. En s'intéressant à notre part d'animalité, ce dernier a compris que les relations dans les espaces publics supposent toujours de maintenir une distance de fuite, plus ou moins grande selon les cultures. Si le travail de rue repose avant tout sur la communication visuelle et non verbale, nous y trouvons effectivement cette notion de proxémie qui nous invite à considérer la juste distance comme un facteur essentiel à prendre en compte. C'est pourquoi la visibilité des animateurs, à l'instar de la scène décrite précédemment, joue un rôle considérable et tient une place importante dans notre travail pour réduire les coûts psychologiques de la participation.

Ainsi, lorsque l'animateur est invisible, dissimulé au milieu des passants ou affairé, les risques pour le passant deviennent faibles ou nuls. Il est donc préférable de rester à la bonne distance et de laisser venir les gens sans les interpeller, toute démarche directe risquant d'être perçue comme menaçante.

Produire des masses critiques

Dotés de cette clé de lecture, nous commençons à regarder sous un jour nouveau les phénomènes de fréquentation. Rappelons tout d'abord que l'attroupe-ment constitue un des principaux facteurs qui génère et maintient l'attention des publics. Si, dans un premier temps, une partie des piétons ne remarque pas notre installation, il suffit de quelques individus arrêtés pour déclencher la curiosité des suivants en créant une masse critique, c'est-à-dire un seuil de fréquentation à partir duquel les passants s'agrègent facilement. D'une part, l'attroupe-ment aiguise la curiosité – les gens veulent au moins comprendre la cause du rassemblement –, de l'autre, la barrière physique que constitue cette première ligne de curieux protège celui qui souhaite s'approcher. Les animateurs peuvent ainsi jouer sur la fréquentation en constituant eux-mêmes une première ligne de faux passants, fabriquant artificiellement cette masse critique qui attire et rassure le piéton par sa seule présence. Si cette tactique ne peut compenser la faiblesse du contenu ou le fait d'être sur un mauvais emplacement, elle peut, en revanche, amorcer et maintenir une certaine fréquentation.

Scénario pour une implantation réussie

En nous intéressant aux coûts des interactions sociales dans l'espace public, nous pouvons repenser la configuration d'ensemble de nos installations et les postures qui doivent l'accompagner. Il s'agit avant tout de savoir jouer des distances pour toucher un large public, règle que nous pouvons formuler ainsi pour la rendre opérationnelle. L'animateur n'attend jamais. Il est soit invisible, soit occupé. S'il est en position d'attente ou de demandeur, il devient immédiatement une menace pour le passant.

Ceci amène à distinguer au sein de nos installations les espaces correspondants à différents niveaux de distances avec le public :

- L'espace communautaire, composé d'une table et de quelques thermos, est celui qui permet d'accueillir les gens que nous connaissons déjà ainsi que les inconnus familiers qui ont des affinités avec notre démarche et qui viennent spontanément nous voir. Puisqu'un public trop important et trop homogène au milieu du dispositif risque de modifier la perception d'ensemble qu'en ont les passants, créant ainsi un effet repoussoir, nous disposons d'un espace qui leur est dédié. Cet espace communautaire, également lieu de repli, d'échanges et de repos pour les animateurs/enquêteurs, permet d'offrir une boisson à certains passants avec lesquels nous voulons aller plus loin.

- L'espace moineau est celui qui permet à la partie la plus volatile du public, c'est-à-dire la partie la plus inquiète et la plus vigilante, de s'approcher et de s'envoler à la moindre menace. Il constitue l'espace principal de nos installations. Il s'agit de le disposer à une bonne distance de l'espace communautaire, de façon à ce que les passants puissent s'en aller quand ils nous voient approcher ou fassent semblant d'avoir soudain quelque chose à faire, sans avoir à se sentir gênés, sans que notre proximité physique les contraigne à s'excuser de partir. C'est la fameuse distance de fuite, variable selon les configurations de l'espace investi, qui se situe généralement entre cinq et dix mètres. C'est également le lieu privilégié des masses critiques.
- L'espace pêcheur propose également un niveau d'interaction faiblement coûteux. Il est destiné à cette partie du public qui veut s'approcher sans prendre le risque d'un échange direct. Qu'il soit en train de bricoler, de dessiner ou d'écrire des réponses de passants (dans le cas d'un Porteur de paroles), l'animateur affairé rassure. Concentré, tel un pêcheur, sur ce qu'il fait, ne s'occupant pas du passant, il le sécurise en lui permettant de garder le contrôle et l'initiative de l'échange.
- En matière d'affichage, on peut disposer des panneaux à différents endroits (*a minima* dans l'espace moineau) pour expliquer très brièvement notre dispositif. Car si certains passants comprennent immédiatement la démarche, d'autres pensent parfois que les premières choses qu'ils lisent sont les propos des organisateurs, ce qui est parfois

juste mais la plupart du temps inexact (notamment dans le cas d'un Porteur de paroles).

Ces espaces composent donc un système cohérent qui tient compte des différents régimes de disponibilité des passants et des variations observées en matière de curiosité, de familiarité ou de méfiance. Ils constituent des repères pour nos installations et peuvent s'interpréter et s'articuler avec l'ensemble des dispositifs dont nous parlons dans ce manuel.

Place du tract

Notre démarche demande donc que nous accordions une attention particulière à un ensemble de comportements ordinaires, peu conscients, discrets mais essentiels pour notre travail, que la sociologie des gestes quotidiens popularisée par Goffman nous aide à rendre lisible. Pour clore ce chapitre, nous aimerions rendre compte de la logique expérimentale que ces perspectives impliquent concrètement, en décrivant la manière dont nous avons modifié la place accordée aux tracts dans nos installations.

Il nous est parfois arrivé de rédiger un tract sur lequel nous expliquions notre démarche d'ensemble. Or, lorsque celui-ci était posé sur une de nos tables, il nous en restait souvent beaucoup en fin de journée. Pourquoi ? Prendre un tract sur une table, malgré les apparences, n'a en effet rien d'anodin : une partie de ceux qui le font nous demande souvent la permission, ce qui signifie déjà qu'ils se sentent obligés de demander une autorisation. Ce geste implique, par ailleurs, de s'approcher de nous et présente donc pour le pas-

sant le risque de se faire alpaguer. Nous décidons donc, lors d'une de nos expériences, de distribuer notre tract à la volée à tous ceux qui gravitent autour de notre installation. En peu de temps, ils sont tous écoulés. Le problème est qu'en rangeant notre matériel puis en nous rendant à nos véhicules, nous en retrouvons la moitié par terre et dans les poubelles. Le constat principal que nous faisons est donc le suivant : les gens préfèrent accepter un tract plutôt que le refuser, même s'ils sont sûrs de ne pas en vouloir. En conséquence, le fait de prendre un tract n'indique rien et en donner un sans discerner le niveau d'adhésion du public n'a pas beaucoup d'intérêt. Nous essayons alors une autre configuration.

Sur le haut d'une plaque de carton découpée proprement, nous écrivons avec un gros marqueur : « *Si vous voulez comprendre ce qu'on fait...* » puis, en bas de cette même plaque : « *...Servez-vous !* ». Entre les deux, nos tracts sont glissés dans une fente horizontale. Nous installons deux de ces supports sur les lampadaires situés aux abords de notre installation. En deux heures, il n'y en a plus. Après vérification, pratiquement aucun n'a été jeté aux alentours. Il ne s'agit pas ici de croire naïvement que tous les passants qui ont pris volontairement notre tract l'auront tous lu. Et encore moins qu'ils le garderont ou qu'ils souscriront à notre démarche. Essayons cependant de comprendre ce qui peut créer des résultats aussi différents. L'alternative proposée a beau sembler élémentaire, quel est le type de calcul souvent peu conscient auquel se livre le piéton ? Il se promène, évaluant les situations selon une échelle gains/risques/coûts : est-ce que ça m'intéresse ? Quels sont les risques ? Qu'est-ce qu'il m'en coûte de prendre ces risques ? Parmi ces derniers, il

y a évidemment la peur d'être ridicule, de devoir dire non, de ne pas maîtriser la situation, de se faire envahir par l'autre ou de ne pas pouvoir faire bonne figure. Toutes ces peurs représentent un coût pour le passant, avec lequel nous devons apprendre à jouer. Sinon, notre public ne sera composé que de ceux qui n'ont pas peur de prendre ces risques, c'est-à-dire les téméraires de la relation, que nous retrouvons en petite quantité dans chaque milieu social, et ceux qui sont déjà d'accord avec nous, qui s'identifient à nous, même si ce sont des inconnus. C'est pourquoi, lorsque des collectifs essaient de communiquer dans les espaces publics sans aucune stratégie, c'est souvent, dans le meilleur des cas, ces deux types de publics qu'ils réussissent à toucher. Malheureusement, ces deux catégories ne représentent qu'un très faible pourcentage des gens que nous croisons dans la rue.

Reprenons maintenant l'exemple de nos tracts et analysons brièvement comment nous avons procédé pour élargir notre audience. Avec notre nouvelle installation, nous reformulons à l'écrit une question qu'une partie des passants se pose déjà lorsqu'ils aperçoivent notre activité et le petit rassemblement qu'elle provoque : qu'est-ce qu'ils font ? Nous leur permettons de satisfaire leur curiosité avec un seul geste, sans aucun risque d'engagement relationnel. En effet, les tracts sont mis à distance suffisante, à un point de passage inévitable pour tous les piétons mais suffisamment loin de nous. Quel est le gain pour le passant ? Satisfaire sa curiosité. Quel est le coût ? Faible. Il doit juste dévier de sa trajectoire d'un mètre, tendre le bras, prendre le tract et poursuivre son chemin. Quel est le risque ? Nul ou très faible. Aucune sollicitation ne semble possible tant par la position des tracts que par le rythme de la

marche et la posture des animateurs. Autrement dit, les passants peuvent prendre ce bout de papier tout en ayant la possibilité de fuir la scène et ses protagonistes. Seule reste la probabilité de lire un texte ennuyeux dont ils pourront se débarrasser simplement.

Cet aspect particulier du travail, qui consiste à penser la disposition et l'implantation de son dispositif en fonction des états intérieurs des différents publics se révèle non seulement passionnant mais fondamental pour travailler dans l'espace public. Qu'il s'agisse des outils présentés dans ce manuel, de l'invention de nouveaux dispositifs ou de la reconfiguration de dispositifs plus classiques, la capacité de jouer avec ces phénomènes de distances représente la clé qui permet à de nombreux organisateurs de gagner de nouveaux publics.

Chapitre 3. Le jeu, une alternative

Dans le cadre d'une commande d'exposition sur le thème des échanges alimentaires mondiaux, je suis confronté à des échecs répétés (*cf.* Autopsie d'un échec). Est-ce dû au thème peu évident à traiter ou à un simple manque de lucidité ? Certainement un peu des deux. Nous décidons, avec mon comparse, d'abandonner l'exposition au profit d'un jeu de sensibilisation. La solution trouvée apparaît comme une manière de contourner et de transformer le problème. Si l'exposition offre de vraies latitudes, sur le fond et sur la forme, elle reste en effet un support d'affichage dans lequel l'écrit prédomine, où la volonté de partager des convictions, malgré un travail sur l'accessibilité des contenus, reste manifeste. Le jeu semble par contraste offrir une situation dans laquelle les registres d'échanges semblent diamétralement opposés : s'amuser, tenter de gagner, s'exclamer, interagir dans la légèreté.

Principes d'animation

Les passants ont devant eux trois pommes de type Golden, chacune dans une assiette en carton. Il faut deviner d'où elles viennent : du supermarché, du marché, d'un lieu de production ou de cueillette biologiques ? Chacun peut observer les fruits, les goûter, avant de mettre devant chaque assiette un petit carton sur lequel est écrite l'origine supposée de la pomme. Les bonnes réponses et les prix respectifs sont inscrits au dos des assiettes. En les retournant, nous voyons donc les bonnes et les mauvaises réponses. Il s'agit de

la première manche. Si les joueurs ont identifié correctement les trois pommes, nous leur en proposons une seconde. Cette fois, deux autres pommes sont présentées. Il s'agit maintenant de deviner si elles appartiennent à une variété très ancienne ou plus récente. Ceux qui trouvent toutes les bonnes réponses gagnent des pommes de leur choix.

Cette proposition est un vrai jeu car elle propose une difficulté, une incertitude et un gain, sans lesquels il n'y aurait pas de plaisir. Il existe un équilibre entre des résultats contre-intuitifs – notamment dans la première manche – et les espoirs de réussite. Bien évidemment, en tant qu'outil de sensibilisation, ce dispositif a également pour fonction de diffuser des informations.

À l'issue des résultats de la première manche, nous demandons aux joueurs ce qu'ils pensent des prix, de la provenance des pommes et de leur goût. Partant de ces premiers commentaires, nous interrogeons chacun d'entre eux sur leurs habitudes alimentaires. Et la discussion s'enclenche. Nous allons ensuite orienter l'échange là où nous emmène spontanément chacun des participants : le coût de la vie pour certains, le coût des fruits, leur goût, la personne qui fait les courses au domicile, ce que chacun préfère manger en dessert, etc. Cette enquête brève et sans prétention nous donne en peu de temps toutes sortes de renseignements sur les différents types de consommation et de consommateurs ainsi que sur les différentes conditions de vie des joueurs.

Après la première manche, on relance le public à partir de questions quiz : « C'est perdu madame, quel dommage ! Mais allez, je vous laisse une chance

de poursuivre. Je vous pose une question³¹ et je vous donne trois réponses possibles : savez-vous quelle est la marge que se fait le supermarché sur chaque kilo de pommes vendues ? Douze centimes, vingt-cinq centimes ou cinquante-six centimes ? » Nous alimentons ensuite la discussion en tenant compte des réactions : « Cinquante-six centimes, c'est beaucoup ou c'est pas beaucoup... ? » demande la dame. « Je peux vous donner deux indications. D'abord la pomme est le fruit le plus vendu en France, pratiquement vingt kilos par an et par personne. Sachant qu'on est soixante millions environ, ça vous donne une idée de ce que cette marge peut rapporter. Sinon, je peux aussi vous indiquer quelle est la marge de l'agriculteur sur ce kilo de pommes : j'ai là encore trois réponses à vous proposer... »

L'animation repose ainsi sur plusieurs types d'interactions qui se répondent : le jeu en lui-même, les commentaires faits à propos des résultats, ce que disent les gens de leur propre consommation ainsi que le quiz qui permet connaître des faits et des chiffres concernant la filière de la pomme. Tous les joueurs, qu'ils aient gagnés ou perdus, repartent avec une pomme de leur choix et un tract qui rassemble les informations distillées tout au long du jeu.

L'esprit du jeu

Avant tout, il ne faut pas que les gens se méprennent, nous ne cherchons pas à récolter de l'argent ou des signatures. En utilisant le canal trop emprunté de la compassion et de la culpabilité, les dangers d'une

31. Ou bien : « C'est gagné madame, quel talent ! Petit challenge, je vous pose une question... ».

consommation non responsable par exemple, nous risquons de provoquer un sentiment de saturation.

C'est pourquoi, de même que pour un Porteur de paroles où une question générale permet d'intégrer un thème politisé sans se cantonner à celui-ci, dans le jeu, nous cherchons un terrain de discussion qui permette de partir de la vie des passants pour éventuellement les diriger vers des thèmes plus spécifiques. Ainsi, à partir du jeu de la pomme, le passant va d'abord se poser des questions sur les pommes qu'il achète : sur leur goût, leur prix et sur les différents traitements qu'il ingère. À certains, nous donnons des informations complémentaires sur les conditions de production, sur la situation des producteurs. Avec d'autres, les plus ouverts à ces problématiques, nous échangeons sur les conditions spécifiques de travail des ouvriers agricoles en Espagne, en Italie et dans le Vaucluse, sur le brevetage du vivant ou sur la consommation alternative. Par contre, lorsque nous sentons les gens exclusivement intéressés par le jeu, nous tâchons de rester brefs dans nos commentaires.

Ce qui compte avant tout, c'est bien de respecter ce qui se passe chez le passant. Ici, c'est lui qui « mène la danse », oriente la nature des sujets, la densité de l'échange et la richesse du dialogue. Comme dans les jeux de rôles, le maître du jeu est au service des joueurs, garant du *background*, des règles et du dynamisme général. Il ne faut donc jamais insister mais toujours s'ajuster et accepter le caractère imprévisible du déroulement de l'animation. En se tenant à ces principes, tout en gardant le simple plaisir du jeu, il devient possible de sensibiliser à une cause sans perdre les gens en otage dans une discussion qui ne les intéressent pas.

Diversification des publics

Avec le jeu, nous sommes entrés en relation avec un public plus jeune, plus familial, plus populaire, davantage qu'avec une exposition ou un Porteur de paroles. De nombreux essais faits dans différents contextes ont confirmé cette évolution. Après avoir expérimenté, sur les mêmes principes que celui de la pomme, un autre jeu gustatif à base de chocolat et participé à différentes expériences en tant que joueur, concernant la sensibilisation aux handicaps (parcours fauteuil, parcours aveugle), aux conditions de travail (parcours simulé de la récolte du thé puis des cadences en usine), et après avoir contribué à l'élaboration d'un quiz sexualités, avec pour support une roue de fortune, la convergence des résultats ne semble pas faire de doute : quoi de mieux, en apparence, que le jeu pour déjouer les *a priori* ?

Dans un espace public, le jeu est toujours un spectacle. Qu'il s'agisse d'une partie de pétanque, de babyfoot ou d'échec, il donne envie d'observer la partie en cours et de connaître son issue. Ainsi, aux bords des terrains de jeu, nous trouvons de purs spectateurs, peu intéressés par le fait de jouer, inquiets même à l'idée que nous puissions les solliciter. Pour ces raisons, ils se tiennent souvent légèrement en retrait. Il y a ceux qui aiment faire des commentaires mais ne souhaitent pas s'engager pour autant : spectateurs impliqués mais sans plus. Leur confort se situe dans cette position entre-deux. Enfin, nous rencontrons les joueurs assumés, déjà en train de se projeter, qui jaugent les difficultés. Par nature, le jeu agrège des spectateurs aux positions et aux intentions variées. L'attroupement étant un facteur déterminant de la fréquentation, nous pouvons comprendre facilement en quoi la dimension

spectaculaire du jeu se prête particulièrement à nos actions de rue.

Par ailleurs, le jeu propose de garder quelque chose de l'enfance et des plaisirs simples. Vu sous cet angle, il s'oppose formellement aux discours, même les plus abordables et au monde sérieux des idées. Quand nous jouons, nous ne nous prenons pas la tête. C'est aussi par le jeu que différentes générations peuvent se retrouver dans une pratique commune, un moment où la part d'enfance des adultes s'invite à la table des plus jeunes. Il permet enfin de se sortir du quotidien, comme le rappelle Hinguiza : « *Le jeu se déploie dans un espace autre (la planche ou le terrain de jeu, la scène, la foire aux manèges, etc.), un espace séparé de l'espace de la vie courante. Le jeu possède (...) sa propre temporalité qui se maintient pour une certaine durée (on sait quand ça commence, on sait que ça va finir, mais on ne sait pas combien de temps ça va durer). Finalement, le jeu procure du plaisir à qui y prend part et permet ainsi un rapport à soi libéré des préoccupations de la vie pratique.* »³²

Le jeu possède donc de nombreuses vertus : aussi bien pour les joueurs que pour les spectateurs. Les outils ludiques développés avec des publics captifs, généralement en salle, ne font que renforcer ces constats. Il représente en effet une entrée en matière idéale, une forme de médiation particulièrement adaptée à des publics distants, non avertis et non convaincus.

32. HUIZINGA JOHAN. *Homo ludens, Essai sur la fonction sociale du jeu.* Gallimard, 1951. pp. 57-58

Magie de l'outil ?

Très régulièrement, on voit un outil participatif qui émerge, se développe et se répand. Il devient à la mode puis se démode. Il ne disparaît pas mais perd simplement l'attraction de la nouveauté. Même si tout le monde reconnaît que ce n'est pas l'outil qui crée la compétence, dans de nombreuses institutions il existe une pression récurrente qui pousse à trouver de nouveaux moyens pour toucher certains publics difficiles d'accès. La recherche de solutions par les équipes, combinée à l'obligation qu'ont les responsables hiérarchiques de communiquer sur leurs efforts, pousse alors des professionnels – et parfois des bénévoles – à s'emparer de dispositifs dont ils n'ont pas toujours envie et pour lesquels ils ne sont pas vraiment compétents.

Dans un article consacré à l'*empowerment*, le sociologue Pascal Nicolas-Le Strat essaie de comprendre ce qui permet une montée collective en capacité : *« Qu'est-ce qui fait pouvoir ? Qu'est-ce qui fait capacité ? Dans notre perspective d'un travail du commun, il est évident que "ce qui fait pouvoir" ce sont avant tout les dispositifs/agencements collectifs dont nous nous dotons en commun pour agir. L'attribution/l'affectation du pouvoir à agir n'est faite ni à l'individu pris isolément, ni à un collectif souvent idéalisé, mais à des dispositions qui ont été prises, à des dispositifs qui ont été conçus et expérimentés et à une disponibilité (de temps, de lieu, d'imaginaire, de pensée) qui a été (re)conquise. La capacitation joue, pour moi, dans l'enchaînement politique de ces trois notions : dispositifs, dispositions, disponibilité. »*³³

33. NICOLAS-LE STRAT PASCAL. *Le travail du commun*. Éditions du commun, 2016. p. 135

À l'instar des icebergs, sous les dispositifs dont tout le monde vante les vertus, se trouve donc la partie qui fait tenir et avancer l'édifice, la part centrale du travail collectif, à savoir les dispositions prises ensemble et les disponibilités propres à chacun. Il convient alors de se demander, avant de s'emparer d'un nouvel outil, si celui-ci n'exige pas des postures que nous ne pouvons tenir ou des choix que notre institution ne peut assumer. Ou bien comprendre que nous n'avons pas, dans notre équipe, suffisamment de personnes possédant les disponibilités nécessaires. Ce sera déjà un grand pas de conclure avec modestie que certains éléments ne sont pas réunis, plutôt qu'affirmer que l'outil n'est pas bon ou pas adapté au public.

Tâtonner

La démarche expérimentale défendue dans ce manuel est visible à travers le compte rendu détaillé de certains de ces cheminements. Ces détours, impasses, erreurs et découvertes ont permis d'élaborer des hypothèses sur lesquelles se fondent des choix raisonnés.

Le tâtonnement est un processus élémentaire à travers lequel un individu essaie quelque chose, observe des résultats et, s'ils lui semblent plaisants ou concluants, poursuit, prolonge l'expérience en gardant pour acquis ce qui a fonctionné. Si ce n'est pas le cas, il expérimente autre chose. Ce processus est vital dans l'enfance et c'est pourquoi la plupart des enfants n'ont pas peur de dessiner, de chanter, de raconter des histoires, de remuer du sable, d'observer des insectes, etc. Leur insouciance les sécurise suffisamment pour qu'ils puissent essayer sans crainte. Ils sont donc en

mesure d'apprendre par eux-mêmes et de créer. Si le tâtonnement est un mouvement par nature incertain, hésitant, qui prend du temps, il s'avère cependant très efficace. Faire des expériences, en tirer des hypothèses, les éprouver puis en tirer des conclusions (au moins partielles) représente une des meilleures façons de découvrir, d'apprendre et d'inventer.

Ce mouvement peut se poursuivre après l'enfance, sous la forme de tâtonnements autodidactes, mais toujours avec cette même condition : ne pas trop s'inquiéter du résultat et pouvoir se tromper sans craindre le regard des autres³⁴. Or, comment ne pas craindre ce regard dans un système éducatif et un monde du travail qui valorisent si peu le côté singulier de l'expérimentateur ? Être un élève compétent ou un bon professionnel, c'est avoir de bonnes réponses et non de bonnes questions ; c'est réussir, non tenter quelque chose. La peur de ce que l'on risque à s'essayer l'emporte assez souvent sur les bénéfices possibles et la plupart des gens se contentent de reproduire des méthodes apprises et bien connues. Ainsi, au lieu de s'adresser à la part vivante qui se trouve en chacun de nous (à détecter, encourager et développer), la création devient une activité réservée à certains, externalisée dans de nombreuses institutions et limitée à quelques domaines d'activités.

C'est à cet arrière-plan que renvoie la quête de méthodes et d'outils « clés en main ». Il n'existe pas d'outil pertinent s'il n'est pas ajusté ou modifié au

34. Google a ainsi publié le résultat de ses études sur les équipes les plus efficaces et, en l'occurrence, les plus créatives. Le résultat est sans appel, le premier critère en termes d'impact étant la sécurité psychologique : « Les membres d'une équipe se sentent en sécurité pour prendre des risques et être vulnérables face aux autres ». <https://rework.withgoogle.com/blog/five-keys-to-a-successful-google-team/>

regard du contexte, ou réinventé pour ce contexte. Pour ne pas plaquer ou reproduire bêtement, pour comprendre les dispositions et les disponibilités propres à un dispositif dans son contexte, il nous faut devenir auteurs ou interprètes des dispositifs que nous engageons. Cela implique de pouvoir expérimenter sans pression, sans obligation de résultat ni peur de se tromper : il n'y a pas de créativité sans déchets, sans essais, sans brouillons.

Si l'incapacité à créer est un symptôme, l'usage maladroit des mêmes outils par les organisations d'un même champ d'activité en est souvent le revers et la manifestation la plus visible. Cet écrit se veut un soutien et une stimulation pour les professionnels ainsi que les bénévoles de ces institutions. S'ils souhaitent faire évoluer leurs pratiques, ils doivent comprendre à quel point les dynamiques de l'expérimentation ne sont pas négociables. Pour changer de postures, obtenir de nouveaux résultats, utiliser une autre approche, devenir plus efficace, il faut devenir auteur de son travail et pas simplement agent. Cela implique de pouvoir observer, tâtonner, essayer, d'avoir le temps de se tromper, de transformer ses erreurs en informations et ces informations en connaissances.

Si ce livre est un plaidoyer en faveur du tâtonnement expérimental, c'est parce que l'espace public nous semble offrir des ressources et un terrain particulièrement favorable pour s'y essayer :

- Le flux piétonnier étant constant, il offre un renouvellement permanent du public. On peut donc, dans une même journée, faire de nombreux essais et réajustements.

- Le public n'étant jamais le même, les erreurs que nous faisons à 11 h n'existent plus pour les passants que nous croisons un quart d'heure plus tard. Le poids d'un passif est donc limité.

En choisissant d'investir l'espace public, nous disposons donc d'un contexte favorable pour explorer les frontières entre méthodes éprouvées et logiques expérimentales mais également celles qui séparent univers professionnels et militants, espaces fermés et ouverts, publics captifs et non captifs, publics restreints et tout public. Ce champ de possibles ne vise pas à disqualifier les lieux fermés au profit du dehors, mais invite à se poser alors une série de questions : que pouvons-nous faire dehors que nous ne pouvons pas tenter chez nous ? Pouvons-nous trouver notre public dans la rue ? Pouvons-nous y amener nos publics pour y rencontrer des inconnus ? Pouvons-nous faire de la rue un lieu de rendez-vous rituel et pas simplement événementiel ?

Chapitre 4. *Happenings* et spectacles

Un spectacle imprévu

Un jour, alors que je faisais mes courses au supermarché, j'attrape la boîte de pâtée habituelle pour mon chat et remarque que le félin représenté sur l'étiquette sourit. Bien qu'ayant acheté ce produit un nombre incalculable de fois, je ne l'avais jamais remarqué. Je me demande alors : « Mais à quoi ça sert de produire un visuel si imperceptible ? Des gens sont-ils payés pour que nous ne remarquions pas vraiment ce qu'ils veulent nous montrer ? » Cela me donne envie d'observer d'autres étiquettes de boîtes pour chiens et chats. Les produits les plus chers m'amuse : sur l'un d'eux, les chiens et leurs maîtres sont représentés en noir et blanc, telles des stars de cinéma, façon studio Harcourt. Sur un coffret « gourmand » imprimé sur un support cartonné luxueux, nous pouvons voir un chat qui se frotte aux longues jambes nues d'un mannequin entouré de divers vernis à ongles. Sur un autre coffret concernant la même gamme de produits, je découvre ce même chat entre les jambes de sa maîtresse, dans la position du missionnaire. Là encore, tout est fait pour que nous ne le remarquions pas vraiment. Mais si nous observons bien, nous finissons par ne remarquer plus que ça. C'est incroyable qu'une agence de publicité et des graphistes aient travaillé pour mettre ce coït en image ! Je n'en reviens pas.

Impulsivement, je décide d'acheter toutes les boîtes qui m'ont fait tiquer. Je ne sais pas encore pourquoi mais je sens qu'il y a un truc à faire. Le soir même à

l'apéro, je raconte ma petite aventure à des amis en leur faisant défiler les boîtes. On se marre bien, ça nous lance la soirée. Puis je recommence à une autre occasion, toujours en soirée mais de manière plus scénarisée. Je redécouvre alors un processus simple, déjà bien exploité par Coluche avec la lessive : les arguments publicitaires sont tellement ridicules, qu'il suffit la plupart du temps de les sortir de leur contexte pour leur donner une véritable puissance comique. Je me mets à lire des documents sur les mécanismes de la publicité. Un mois plus tard, *Chat alors !* devient un spectacle sur le packaging, que je présente dans la rue avec la dynamique et le ton du camelot de marché. Quelque temps après, ayant lu davantage sur le marketing et acheté différents produits pour enrichir la démonstration : gels douche et dentifrices notamment, naît *Ce qu'on me vend !*, spectacle décryptant l'efficacité publicitaire, sorte de conférence théâtrale à base de produits ordinaires.

Comme pour beaucoup de nos actions, nous retrouvons un socle commun, des références en partage, ici la grande distribution, qui nous permettent de créer un cheminement et d'emmener doucement le public vers des conclusions plus tranchées, plus ouvertement critiques et politiques. Mais, comme nous l'avons pointé pour les expositions ou les jeux, si ce mouvement est trop direct, trop brutal, trop vite marqué politiquement, nous perdons l'audience acquise.

En matière d'interactions générales, le spectacle de rue laisse les passants dans une position de confort et de familiarité : ils sont le public face à l'artiste. Avec

ce dernier, tout occupé à sa prestation, ils ne risquent donc pas grand-chose, sinon d'être sollicités s'il fait tourner le chapeau. Là aussi, tout est simple : s'ils ne veulent rien donner, ils peuvent s'en aller juste avant la fin. C'est ce qui nous a donné envie d'expérimenter quelque chose d'un peu plus engageant.

Les élections de supermarché

Nous proposons d'abord des visites de supermarché au cours desquelles nous commentons, tels des guides touristiques, les différentes manières de manipuler les clients afin qu'ils augmentent leurs volumes d'achats. Mais nous sommes vite évacués par les vigiles, sans moyens de résistance. Ce rassemblement non autorisé pour dénigrer le magasin sans rien acheter ne nous permet aucune temporisation, aucune négociation, aucune marge de manœuvre. Nous tentons alors un autre dispositif qui tienne compte de ces difficultés : les Élections de supermarché. Il s'agit de s'organiser collectivement pour dénicher dans un supermarché des produits inutiles, très chers ou aux allégations mensongères, qui deviennent nos trois catégories de produits nominés, puis de procéder sur place à leur élection.

Le déroulé est le suivant : sur le parking, le groupe se divise en binômes qui vont discrètement prospecter pendant une vingtaine de minutes dans le magasin pour faire chacun leur sélection de produits. Tous se retrouvent ensuite au rayon fruits et légumes, celui dans lequel les étals ne sont pas en hauteur et qui permet de se voir, de s'entendre et d'être entendus. Invités par l'animateur, chaque binôme présente rapidement le produit qu'il souhaite choisir et argumente rapidement

sur son choix. Une fois les produits nominés présentés, le public vote à main levée, en incluant évidemment le vote de clients de passage. Les trois produits les plus plébiscités sont élus meilleures arnaques du magasin, comme une réponse aux petits macarons sur lesquels nous trouvons parfois la précision « élu produit de l'année », et sont alors achetés. Le procédé nous permet de nous situer cette fois-ci à la lisière tactique, un endroit où il est trop compliqué pour les dirigeants du magasin de nous arrêter :

- Préparation furtive : chaque binôme est un couple qui fait ses courses parmi d'autres.
- Aspect dérisoire de la démarche : « C'est pour rigoler... ».
- Processus rapide de l'élection : tout se joue en une dizaine de minutes.
- Un argument de poids : même si notre démarche est singulière, nous sommes là pour acheter des produits, après avoir remis à leur place tous les produits non élus.
- Participation – même passive – des clients présents : effet de curiosité, de connivence, de sympathie envers la démarche (même les vigiles ont du mal à se retenir de sourire).
- Groupe formé soudainement, trop important pour se faire sortir vite, et rassemblé dans l'endroit le plus visible du supermarché, en présence de clients : son évacuation ferait de la mauvaise publicité au magasin.

Dans ce type de *happening*³⁵, en plus du rapport de force favorable dont nous venons de décrire les caractéristiques, nous restons très accessibles. Tout en étant les principaux protagonistes d'une transgression comique, un public de témoins pourra toujours s'impliquer, y compris de manière passive, dans la dernière étape du processus.

La question de la gratuité du spectacle, de son surgissement et de son imprévisibilité dans la vie des gens au milieu des affaires courantes, nous a dès le départ paru un élément important de notre démarche. Ni vraiment artistes, ni *performers*, ni manifestants, nous prenions soin de ne pas avertir nos amis et tentions simplement de trouver une brèche pour intervenir dans la rue sans nous faire chasser par les forces de l'ordre³⁶. Mais dès que le succès est arrivé, dès que nous avons été programmés dans des festivals et que le nombre des personnes acquises à nos préoccupations a été plus important que celui de celles qui se trouvaient là par hasard, les choses ont semblé basculer. Nous passons de rassemblements hétéroclites à d'autres formes de rassemblements dans lesquels nous retrouvons les nôtres.

Pour bien saisir l'importance de ce changement, nous pouvons revenir sur un autre *happening* expérimenté

35. Le *happening* se distingue de la performance par son caractère spontané et le fait qu'il exige la participation active du public, public qui n'est plus considéré tel quel, mais considéré comme intervenant.

36. Lézards politiques et Matières prises jouaient sur la marge de tolérance et quelquefois sur des déclarations ; le festival Débattons dans les rues jouait le jeu de la confrontation directe et de la désobéissance assumée.

avec Lézards politiques : la Soirée mystère. Quelques-uns parmi nous conçoivent une soirée pour le reste du groupe. Il s'agit de les faire déambuler dans la ville sans connaître les différentes étapes qu'ils vont rencontrer sur leur chemin, en l'occurrence un grand jeu dans les transports en commun, une dégustation, un *happening* dans un restaurant, une intervention rap *a cappella*. Ce projet ne s'adresse qu'à un nombre restreint de participants volontaires car l'enjeu est d'intégrer à ce petit groupe, au fur à mesure de la soirée, des passants croisés en chemin. Avec cette première tentative, nous emmenons avec nous des personnes de différentes générations, des gens qui rentrent de leur travail, des étudiants, un sans-abri, des intérimaires qui sortent d'un bar, etc. D'une dizaine de personnes, nous passons à une trentaine. Trois ans plus tard, une Soirée mystère annoncée à la radio lors du festival Débattons dans les rues attire une foule considérable : plus de cinq cents personnes vont s'offrir le plaisir d'accaparer momentanément les rues. Nous n'avions absolument pas prévu ce succès. Les événements n'étant absolument pas adaptés pour une telle foule, l'enjeu de reprendre la ville devenait l'objectif principal, au détriment de la rencontre.

Ainsi, outre le choix du lieu et du moment qui conditionnent en bonne partie la nature du public rencontré, l'absence de publicité participe à l'équilibre (fragile) entre les publics acquis et les publics non acquis. Cette question se pose plus spécifiquement pour tous les dispositifs qui rassemblent des foules, le spectacle ou le *happening* en faisant évidemment partie.

Ouvrir le répertoire d'action

Si le spectacle n'autorise que de brèves interactions, les Élections de supermarché permettent au public de s'impliquer totalement, et de vivre – comme c'est le cas dans ce type de *happening* – une revanche symbolique jubilatoire. Si nous associons, le spectacle qui attire et offre une prise de risque relationnelle faible, le *happening* qui exige un engagement nettement plus fort et un Porteur de paroles dédié à la consommation, nous produisons alors un dispositif composite avec lequel nous pouvons multiplier, sur un même thème, les actions, les lieux, les moments et les publics.

C'est ce type de combinaison que nous souhaitons promouvoir dans l'association Matières prises. Les premiers stages que nous proposons avaient pour intitulé « Initiation aux interactions dans l'espace public » et se servaient du Porteur de paroles comme pratique centrale. L'idée était que les stagiaires comprennent les règles principales de communication et d'interactions dans les espaces publics et puissent éventuellement les réutiliser pour leurs propres créations. L'expérience nous a montré que, malgré nos encouragements, la plupart des stagiaires tentaient rarement d'inventer leurs propres outils et se contentaient d'investir le Porteurs de paroles. En 2010, un collectif de jardiniers urbains va nous étonner en réalisant une combinaison de dispositifs particulièrement réussie.

À l'occasion d'une fête de la nature qui se tient sur les bords de la Loire, voici ce qu'ils proposent : à hauteur de regards, un lombricomposteur en plexiglas dans lequel on peut observer des milliers de vers grouillants en train de fabriquer du compost (une pancarte

en explique le principe), ce qui permet de créer un attroupement ; à quelques mètres, un stand où on peut déguster des recettes originales à base de fleurs ; enfin un dernier espace consacré à un Porteur de paroles qui interroge chacun sur son rapport à la nature.

La question du contenu précis des animations reste secondaire pour ce qui nous intéresse. Ici, la chose la plus importante – qui a permis aux jardiniers de rencontrer un succès remarquable – est de pouvoir offrir différents types d'interactions :

- Proposer plusieurs types d'animation correspondant à une palette de sensibilités.
- Offrir différents niveaux de prises de risques relationnels : de l'absence totale d'interactions avec les organisateurs (le lombricomposteur) jusqu'à la discussion intime (le Porteur de paroles).
- Permettre des registres d'implication divers : spectateur, dégustateur, lecteur, personne interviewée, etc.
- Rendre possible la circulation entre ces différents espaces.

En multipliant les centres d'intérêt et les différents niveaux d'engagement dans la relation, les jardiniers ont pu accueillir des individus, des générations et des milieux sociaux profondément différents. Si tout le monde ne veut pas lire, jouer, discuter, témoigner, déguster ou regarder un spectacle (ici le lombricomposteur), chacun a des chances de se retrouver dans une de ces offres.

Ce que nous pouvons affirmer par ailleurs, c'est que la variété des dispositifs permet de mieux mobiliser en interne, dans la mesure où les organisateurs ont eux aussi besoin d'alternatives : ainsi, une partie d'entre eux aura de l'appétit et se sentira à sa place dans un Porteur de paroles ; certains préféreront animer un jeu ; d'autres, tenir un stand, en position moins exposée. En fait, ce que nous offrons au public, nous nous l'offrons d'abord à nous-mêmes en tant qu'animateurs aux profils différents. À une écologie des dispositifs qui permet de toucher une multitude de passants correspond donc une écologie interne, une manière de ne pas enfermer les membres d'une association ou d'une institution dans une pratique uniforme.

Circuler dans tous les espaces

Les pratiques décrites dans ce manuel permettent de se confronter dans la rue à des publics non captifs, c'est-à-dire des individus libres de leurs choix. Or, même dans des situations contraintes, il existe des moments de liberté où le public reste maître de ses décisions, qu'il évolue dans une assemblée générale, un hall de théâtre, une cour d'école ou les couloirs d'une université. Après nos premières expériences de conférences théâtrales de rue, la création du spectacle *Rayon homme* nous permettra d'investir ces nouveaux lieux, d'expérimenter de nouvelles combinaisons et de nouvelles surfaces de contacts. Il y a quelques années, nous sommes invités par des étudiantes en DUT métiers du livre à collaborer autour d'un projet sur les relations femmes-hommes. Alors que leur idée initiale était simplement de programmer le spectacle suivi d'un

débat, voici le dispositif global que nous avons finalement travaillé ensemble.

Dans les couloirs de leur université, une semaine avant leur journée d'action sont exposées des gravures de nus réalisées par une artiste ainsi qu'un Porteur de paroles « *Être une femme, c'est.../Être un homme, c'est...* », composé de réponses collectées auprès des étudiants. Ces deux expositions permettent de faire un *teaser* pour le jour J, tout au long duquel une multitude d'activités en libre adhésion sont alors proposées :

- Une saynète de *Rayon homme* est jouée dans le patio central pendant la pause du matin et celle de l'après-midi.
- Dans la bibliothèque, des livres et des revues sont mis en avant sur le présentoir principal et certains articles photocopiés sont déposés sur les tables.
- Les ordinateurs du centre de documentation affichent une page d'accueil originale sur laquelle nous trouvons une sélection de courts-métrages et de sites internet.³⁷
- Un jeu rapide de dessins³⁸ est proposé à deux reprises aux étudiants présents dans le centre de documentation. Ces dessins sont exposés au fur et à mesure.

37. Selon quatre thèmes : Plaisirs et pratiques sexuelles / Questionnement et orientation / Jeux de séductions / Violences et difficultés rencontrées.

38. Dont la consigne est la suivante : « Pouvez-vous, en moins de 7 minutes, dessiner sur un carton le corps d'une femme puis, sur un autre, celui d'un homme ? Et ensuite écrire sur chacun de ces deux dessins cinq adjectifs qui caractérisent ce que c'est pour vous être un homme et être une femme ».

- Le spectacle *Rayon homme* est joué dans un amphithéâtre au cours de la soirée.
- Un tract posé en différents points du bâtiment explique la démarche et les différentes activités proposées.

Nous avons ainsi pu entrer en relation avec ce public d'une multitude de manières. Si certains ont seulement lu des paroles, un article ou une quatrième de couverture, regardé une scène, un court-métrage, assisté au spectacle, joué ou pris un tract, d'autres ont pu combiner toutes ces possibilités. Et même si certains étudiants n'ont pas participé, les chances de toucher une bonne partie d'entre eux ont été considérablement augmentées. Il ne s'agit pas de conclure que la diffusion de spectacles, de films documentaires, d'interventions d'experts n'a aucun intérêt. Un film remarquable, un intervenant de qualité offriront toujours des expériences et des résultats incomparables, ces formes possédant malgré leurs limites, des qualités uniques qu'il faut exploiter. Par contre, ce qui est discutable, c'est la « monoculture » des dispositifs. Il est en effet indispensable d'associer à ces dispositifs classiques des formes plus légères, plus libres, plus accessibles, de façon à créer un environnement, un écosystème de propositions complémentaires bien plus respectueux de la diversité des individus. Ainsi, en créant un environnement plutôt qu'un événement, nous allons augmenter la participation de publics différents, chaque participant pouvant construire son propre circuit parmi plusieurs options. Pour illustrer cette perspective, prenons un dernier exemple dans lequel nous nous intéressons à l'association entre espaces physiques et espaces numériques.

Dans le cadre de la programmation de *Rayon homme* en salle, nous avons souhaité élargir l'audience en décomposant ainsi notre projet :

- Dans la rue, quinze jours avant le spectacle, nous proposons un Porteur de paroles et récoltons les témoignages de passants. Certains de ces témoignages vont nourrir et changer le texte qui introduit le spectacle, ce que nous précisons aux gens avec qui nous discutons.
- Au cours de ce Porteur de paroles, nous collectons les adresses e-mail de ceux qui le souhaitent, pour leur envoyer la galerie photo du jour (les panneaux de témoignages).
- La semaine précédant le spectacle, tous les jours, à heure fixe, nous leur postons, ainsi qu'à une liste d'adhérents fournie par l'organisateur de la soirée, une pastille vidéo en lien avec le thème, une sorte de calendrier numérique de l'avant-spectacle.
- Le soir du spectacle, les paroles récoltées les semaines précédentes sont affichées sur les grilles à l'extérieur de la salle et certaines lues sur scène.
- À l'issue du spectacle, un rendez-vous est proposé le lendemain en fin de journée, pour permettre aux spectateurs de vivre une expérience de déambulation avec question. Cette proposition est également diffusée par e-mail via la liste de diffusion préalablement constituée.
- Un e-mail de remerciement et de clôture comprenant des souvenirs de la rue et de la salle ainsi que

des ressources complémentaires (vidéos, sitographie...), est également envoyé.

Outre la proposition d'une multitude d'interactions, comme dans les précédentes situations, ce dernier exemple montre que nous pouvons intervenir sur trois terrains et à trois moments distincts : les lieux culturels en soirée pour toucher un public averti, l'espace public physique en journée pour toucher tous les publics et l'espace public numérique pour toucher un public à distance au moment qui lui convient. Si chaque terrain offre une proposition indépendante, il est également possible de circuler entre les différentes propositions. Ces variations et ces combinaisons, en offrant au public le plaisir de laisser une trace et d'influer sur le dispositif, permettent de développer ce qu'on appelle la communication transmédia, qui consiste à diffuser un contenu à travers différents supports. Le public peut ainsi interagir et coproduire une partie de ce contenu, chaque média faisant émerger un fragment de l'ensemble.

Avant l'apogée d'internet, il était encore concevable d'offrir des contenus sans songer aux interactions possibles avec le public. Aujourd'hui, face aux générations qui ont grandi avec un outil qui propose sans cesse de faire des choix ou des contributions, même de manière minimaliste, il paraît risqué de faire l'impasse sur cette culture de l'interactivité. Là encore, plutôt que d'établir des concurrences et des lignes de front entre générations, entre interactivité forcenée et réception passive, entre espaces culturels codés et espaces physiques ouverts à tous, entre sphère intime et publique, entre vie numérique et vie physique, il nous paraît nettement plus judicieux, notamment pour emmener certains à

circuler d'un terrain à un autre, d'apprendre l'art de combiner les formes, les espaces et les registres d'intervention.

Conclusion. Vers une écologie des pratiques

Les gens croisés dans la rue nous apportent une exigence salutaire. Ils ressemblent aux enfants indociles, à ceux qui nous font réfléchir et inventer des solutions que nous n'avions pas prévues. Parce que nous ne les connaissons pas et qu'ils ne nous doivent rien, la majorité des passants représentent en effet un public non-acquis. Ils nous échappent. Pour les toucher, nous devons donc provoquer leur libre adhésion et envisager la communication du point de vue du récepteur, ce qui nous pousse à travailler sur tous les signes que nous émettons pour les rendre accueillants : le choix du sujet, des mots, la position des corps, le ton de la voix ou du texte, la forme (orale, écrite, ludique, spectaculaire ou plus austère), les supports employés, la manière dont les organisateurs se présentent, les distances de fuite. Par ailleurs, comme il n'y a pas un seul récepteur mais une multitude, nous sommes amenés à imaginer différents scénarios selon plusieurs profils, incluant des combinaisons d'interactions, de dispositifs, d'espaces et de moments.

Cette pédagogie de la libre adhésion s'avère d'autant plus nécessaire, si on cherche à partager des convictions. Quel que soit notre objet, nous devons en effet affronter le scepticisme, des décennies d'impuissance politique et syndicale ayant largement entamé le crédit

des formes politiques institutionnalisées, y compris celui des plus modestes. Ici, comme sur de nombreux domaines actuellement, une transition semble nécessaire. Elle pourrait en partie passer par l'abandon de certaines formes traditionnelles (le stand, la table de pétition, le tract, la manifestation) qui ne savent que toucher les pairs, ou plutôt leur réagencement dans un répertoire d'actions plus vaste. Il s'agit donc avant tout d'en finir avec une approche « monoculturelle », au profit d'une stratégie plus élaborée permettant d'articuler des dispositifs accessibles au plus grand nombre avec d'autres, qui cibleraient davantage la communauté militante.

Pour observer d'un coup d'œil les nombreuses variables évoquées jusqu'ici, nous vous proposons pour conclure une série synthétique de questions :

1. Le thème de votre dispositif permet-il de partager un vécu commun avec les passants ? Entret-il dans le champ de l'expérience ordinaire ? À défaut, comment créer un terrain accueillant en travaillant sur le fond (*cf. La question de la question*) et/ou sur la forme du dispositif (*cf. seconde partie de l'ouvrage*) ?
2. Votre dispositif exige-t-il d'être en groupe ou permet-il d'être seul ? Qu'est-ce qui fait spectacle ou attroupement ? Qu'est-ce qui apporte de l'intimité ?
3. Votre dispositif permet-il d'être récepteur (écouter, lire, observer) mais également émetteur et contributeur (parler/clamer, écrire/être lu, agir) ?

4. Avez-vous travaillé sur les différents régimes de disponibilités des passants ? (cf. *De l'art de jouer des distances*)
5. Votre dispositif est-il construit sur une proposition unique d'interaction ? Si oui, quels types d'interactions complémentaires sont envisageables ? (cf. *Ouvrir le répertoire d'actions*)

Épilogue

Monsieur et Madame Colignon avaient cent soixante ans à eux deux, une dizaine de chats, un jeu de petits chevaux, un poêle à bois. Monsieur et Madame Colignon avaient un fils célibataire sans enfant de cinquante ans, Roland, qui vivait chez eux. Roland collectionnait les timbres, jouait aux courses et possédait une bicyclette avec laquelle, tous les matins, il se rendait au boulot à Stains. Ils vivaient dans une petite maison pleine de rosiers au bout de la rue du Pressoir, une maison en bordure d'un centre-ville cerné par les grands ensembles, en banlieue nord de Paris, dans une ville sans attrait : Villiers-le-Bel. C'était une petite maison soigneusement décorée, acquise par une vie de travail, faisant face aux cités.

C'est l'histoire ordinaire d'un petit monde rangé, secoué par la misère qui guette à ses portes. Des gens ulcérés par l'arrivée des « socialos » : « On n'est pas sortis de l'auberge ! » pestait Monsieur Colignon.

J'étais leur voisin et j'avais sept ans.

Il suffisait que je passe dans la journée, entre quatre et sept heures. Je regardais à travers la grille du petit portail marron et, comme ils étaient là, je sonnais. Madame Colignon, mise en plis gris-cendre, voûtée, souvent en tablier, souriante comme une Mamie Nova, me faisait signe d'entrer. Avec eux, je jouais aux petits chevaux en buvant du Schweppes. Je regardais Roland classer ses timbres. Je caressais les chats. Et puis je les écoutais parler : Roland le vieux gars un peu aigri, Gérard le second fils et Nanou la bru, couple

quadragénaire, eux aussi sans enfants. J'entendais, sans bien comprendre, qu'ils n'aimaient pas les bicots, les familles qui profitent de l'aide sociale, les jeunes qui – forcément – ne respectent plus rien. J'étais le petit garçon surprise, le troisième joueur, le petit voisin à qui on va montrer les timbres, les chats, celui à qui monsieur Colignon aimait dire : « Ah ! Toi t'as de la jactance ! ». J'étais comme le petit-fils qu'ils n'avaient pas et qui venait plusieurs fois par semaine sans qu'on ait à le lui demander, sans poser trop de questions, simplement pour participer aux rituels. C'était pour moi un monde fascinant, accueillant, exotique mais ce n'était pas le seul.

Une fois sorti de chez les Colignon, je pouvais retrouver Agostino, Ngan ou Thierry, qui vivaient dans mon quartier. Agostino et sa famille en mode combo portugais, accordéon – sardines grillées – Ford Tonus customisée – napperons – poules vivantes, Thierry, la mère piccolo avec des bleus pleins la tronche et Ngan, chez qui on ne rentrait jamais car son père se reposait toujours de son travail de nuit. En général, on trainait au cercle laïc pour faire du ping-pong ou on restait dehors à faire du vélo.

Ce que je préférais plus que tout, c'était me rendre un peu plus loin, chez Kader à la Zac. Chez lui, je pouvais rester des heures, le plus souvent devant la télé, à manger des arachides. On regardait *Temps X*, *l'homme qui tombe à pic*, je me gavais d'écran, pour compenser le fait que, chez moi, la télévision était rangée dans une armoire fermée à clés. Pour regarder la télé, il n'y avait alors qu'une seule voie, une montagne à gravir par la face nord : prendre *Télérama*, aller voir les parents et tenter l'impossible, c'est-à-dire convaincre du profit

éducatif qu'il y aurait à regarder *Albator* ou *Starsky et Hutch*... Peine perdue. Chez Kader, c'était l'orgie télévisuelle et surtout une sorte de famille *bis*, un lieu où j'étais le bienvenu tout le temps, sans exception, un de ces endroits où un enfant de plus est toujours possible. J'ai même eu la chance de vivre un mois d'été chez eux en Algérie, à Sidi Bel Abbès. Là-bas, j'étais dehors toute la journée avec une bande de mômes, on cavallait, on jouait au foot. Nous parcourions la ville, apparemment sans avoir de limite. Mais les adultes, où que nous soyons, connaissaient les enfants ; parfois nous nous faisons engueuler, parfois on nous donnait des bonbons, des Caprices (je me souviens de ce nom). Le matin je buvais du café noir en mangeant le pain chaud que faisait le voisin et le soir nous étions sur la terrasse. La grand-mère aveugle nous racontait des histoires en arabe. Je n'y comprenais rien mais ce n'était pas un problème ; une langue inconnue peut vous envelopper et vous porter quand les circonstances s'y prêtent.

En contrepoint de cette banlieue parisienne et de ses prolongements inattendus, il y avait les vacances passées chez les grands-parents artisans volaillers au fin fond du Berry : les clapiers, les odeurs de boyaux fumants, la petite industrie de la mort – lapins démaillotés, poulets ébouillantés, chevrettes hurlantes – et puis les haricots ramassés à la main, les confitures de groseille, la soupe du chien... Une fois la retraite arrivée, une fois le grand-père décédé, il y eut aussi la mamie qui me trimbalait de messes en presbytères, voir de vieilles tantes grabataires, les scrabbles, les tombes à fleurir.

À dix ans, j'avais vécu une somme de rencontres éclectiques, d'une grande densité pour une période de vie assez brève. C'était beau, peut-être un peu trop

car se sont ajoutés, pour bien compléter la galerie de personnages, la collègue juive tunisienne de mon père et sa famille – les Bocarra, Jean-Paul, un handicapé moteur qui m'a appris à jouer aux échecs en beuglant, un couple de lesbiennes amies de ma mère, d'anciens taulards, un vieux militant LCR semi-SDF fumeur de Boyards, de jeunes toxicos en manque... Des univers sans rapports les uns avec les autres, des étrangetés en pagaille. Comme souvent quand on est enfant, la vie normale est ce qu'on vit, quelle qu'en soit la dureté ou l'extravagance ; il faut prendre ce qui est offert et on m'offrait une ronde folle de visages, d'odeurs, de corps, de langues, de manières de faire.

Si j'ai pu circuler entre tous ces mondes, c'était évidemment dû à l'attrance de mes parents pour les étrangers, de notre maison où étaient régulièrement accueillis des gens, une sorte de prolongement, d'annexe du centre social que dirigeait mon père. Cette situation, m'a vu confronté, relié et parfois confié à un nombre élevé d'adultes aux profils étonnamment dissemblables, au demeurant tous bienveillants. Je fais donc partie de ces enfants qui ont été gavés du goût des autres, plongé dans l'altérité de manière assez radicale.

Aujourd'hui je sens cette morsure et ses effets. Je mesure évidemment les liens qui existent entre ce bain étrange dans lequel j'ai été plongé et ce que j'ai cherché à faire plus tard, qui est devenu aujourd'hui une activité plutôt singulière : provoquer des rencontres entre des mondes différents.

Après avoir passé la fin des années 2000 à initier des groupes aux interactions avec les passants, j'accompagne désormais des équipes de professionnels de

l'action sociale à réduire la distance avec les habitants. Je les encourage à faire de certains espaces publics des pièces supplémentaires, de façon à entrer en relation avec les très nombreuses personnes qui ne fréquentent pas leurs structures. Qu'il s'agisse d'intervenir dans des jardins publics, dans des supermarchés ou en porte-à-porte, leur présence régulière là où sont les gens, leur fait gagner en finesse d'observation et en densité relationnelle. Lorsque les équipes arrêtent de faire la stricte promotion de leurs activités, que les habitants sentent le plaisir de ces professionnels à être là, il est alors possible d'envisager de nouvelles perspectives, d'abord en matière de relations humaines, puis sur le plan des mobilisations.

De ces deux pratiques voisines, nous pouvons tirer des constats similaires. L'attention à l'autre suppose de renoncer au gain immédiat, à la projection trop directe et trop maladroite de ses propres objectifs. Qu'est-ce qui va permettre de nous retrouver ? Nous cherchons avant tout des lieux physiques et des sujets d'échanges qui puissent nous être communs, malgré nos distances culturelles, sociales ou politiques. Si nous abordons la question de l'amour, de l'amitié, de la famille, du travail ou des addictions, c'est parce que la plupart des passants vont s'y retrouver. Devant un père absent, une déception ou une joie amoureuse, l'impuissance face au choix de certains de nos proches, il n'y a pas de classe ni d'âge.

Lorsque le sujet ne peut nous rassembler, c'est le dispositif en lui-même qui doit y contribuer. Pouvons-nous raconter les choses de manière intrigante et simple lors d'une exposition ? Faut-il jouer, ou faire jouer ? Ne serait-il pas plus simple de proposer une

question très large et rester à proximité, avec un thermos de café ? Devons-nous associer plusieurs formes d'interactions ?

Cet effort de réflexion, puis de création, exige souvent un investissement considérable qui ne débouche souvent que sur de simples moments fraternels la plupart du temps sans suite. Seul l'ancrage, la ritualisation permettront d'engager les gens dans des relations plus abouties. Une telle démarche nécessite donc de la part de ceux qui s'y engagent un véritable plaisir de l'échange, dans une perspective d'abord non-utilitaire, puis demande une régularité dans la présence. Ces deux exigences ne sont pas si simples à tenir dans les faits, tant l'attente de résultats quantifiables et rapides semble enracinée dans les organisations, aussi bien dans des contextes professionnels que militants. Au-delà des discours d'affichage, quels sont en effet les collectifs et les institutions prêts à sortir de leurs murs puis à donner du temps d'écoute, en étant centrés sur ce qui est important pour les gens ? Qui peut y consacrer le temps qu'il faut ? Devons-nous laisser ce rôle aux seuls éducateurs de rue ou aux religieux, pour qui la présence à l'autre peut s'avérer un acte de foi ? Faut-il se résoudre à ce que l'écoute devienne, comme c'est le cas désormais pour les facteurs, un service payant ?³⁹ À notre modeste mesure, nous pensons qu'intervenir sur ce terrain est crucial car, de même que bien

39. « Fin mai, La Poste a lancé un nouveau service baptisé "Veiller sur mes parents". L'idée ? "Des visites régulières pour aider les personnes âgées à conserver un lien social et les rassurer", avance La Poste. Seul petit bémol, pour s'affranchir de ce service, il faut déboursier 19,90 euros par mois pour une visite par semaine à... 139 euros par mois pour six visites par semaine. Ce service, désormais payant, se faisait gratuitement par les facteurs. » <https://www.ouest-france.fr/economie/entreprises/la-poste/la-poste-quand-discuter-cinq-minutes-avec-un-facteur-devient-payant-5110356> [consulté le 24/04/19]

d'autres ressources, l'écoute, l'attention et la considération semblent très inégalement distribuées. C'est ce que nous renvoie implicitement ou explicitement la plupart de ceux avec lesquels nous parlons dans la rue et qui semblent trouver en nous les interlocuteurs qui leur font défaut.

Parmi les animateurs réguliers de Matières prises, certains ont vu évoluer la fréquence de leurs discussions au quotidien. Insensiblement, ils se sont mis à échanger davantage avec des passants, des commerçants ou des voisins. Le plaisir d'offrir des échanges impromptus, de se permettre de dépasser les convenances polies pour interroger ce que chacun vit et ressent, même brièvement, semblait une conséquence aussi agréable qu'inattendue, de notre pratique du Porteur de paroles. Une forme singulière de don s'invitait dans nos vies. L'habitude d'écouter et de faire parler des gens avec qui nous étions parfois en désaccord a également amené certains d'entre nous à considérer différemment des membres de leur famille, à réengager des discussions jusqu'ici impossibles, avec une qualité d'écoute et un intérêt nouveau. Ces démarches ne sont donc pas qu'une affaire de goût ou de personnalité mais bien aussi une question d'entraînement, de pratique et d'apprentissage.

Nous considérons aujourd'hui que ce travail de rue constitue une pratique éducative dont la première fonction est de nous sortir de nos entre-soi, de nous plonger dans notre société et d'apprendre à nous y dévoiler mutuellement. Il s'agit d'une pratique politique de l'ordinaire qui permet de s'entraîner à la communication non violente, aux approches interculturelles dans son propre pays mais également à prendre

soin de l'autre en développant une éthique de l'attention⁴⁰. Nous estimons par ailleurs que le fait de travailler à ces différentes compétences sociales peut nous aider à faire naître de plus fortes solidarités entre des parties de la société qui se parlent peu ou mal. Les convergences espérées, par exemple entre les quartiers populaires, la jeunesse étudiante, les gilets jaunes et les fonctionnaires ne nous semblent pas pouvoir se faire sans apprentissages. Évoquer ces alliances ne suffit pas ; les provoquer artificiellement non plus. Comment faire pour dépasser les simples (et nécessaires) moments insurrectionnels qui rassemblent les plus en colère de chacun de ces mondes ? Lorsqu'une délégation courageuse se rend sur le terrain de l'autre, elle manque évidemment de repères, de langue commune, de légitimité. Ceux qui vivent à cheval sur plusieurs milieux peuvent éventuellement faire figure d'interprètes, de passeurs ou de guides mais ils n'arriveront pas à compenser le fait que tous ces gens ne se parlent jamais au quotidien, ne se connaissent pas. Que nous agissions à l'échelle d'un quartier d'habitation, d'une commune ou d'un territoire plus vaste, il nous faudra d'abord faire naître des relations puis des complicités entre des individus pour qui cela ne va pas de soi. Investir les espaces publics pour y développer des pratiques et des postures profondément accueillantes pourraient peut-être nous y aider.

40. Dans une approche plus politique, nous nous rapprochons ici de la définition du *care* (que nous traduisons par « attention ») telle qu'elle est élaborée par Joan Tronto : « Une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre "monde", de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement, tous éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe, en soutien à la vie. » TRONTO JOAN. *Un monde vulnérable. Pour une politique du « care »*. La Découverte, 2009. (Textes à l'appui). 238 p.

Remerciements

Ma reconnaissance va d'abord à tous ceux qui ont contribué à l'émergence de ces pratiques, l'association STAJ Touraine et Charles, qui initia chez beaucoup d'entre nous une autre vision de l'animation, l'Univers-Cité du Devenir, Débattons dans les rues et Pépé, qui porta une idée radicale de ce que pouvait être un festival, la colonie des Lézards politiques et Tonio pour notre tentative, après la ville, d'animer la campagne. Merci à tous les animateurs de Matières prises, qui ont parcouru la France en camion pour faire des Porteurs de paroles, à ceux de Sensibiliz'action pour tous ces moments passés à animer les rues de la capitale, à Guys pour les milliers d'heures passées à dessiner et à « scrire », à Lise d'avoir été de toutes les aventures, de toutes les époques et sur tous les fronts. Je tiens naturellement à remercier l'équipe qui est derrière ce livre, mes relectrices en premier lieu, Anne, Lise, Marianne, Marie-Line, qui ont su me faire des retours, même lorsque ce que je leur faisais lire était consternant. Merci à Benjamin d'avoir cru dans ce projet. Merci enfin à ma compagne Gwen et à ma fille Héloïse de m'avoir supporté – dans les deux sens du terme – pendant cette période d'intense indisponibilité.

Merci enfin aux milliers de passants qui m'ont fait l'honneur de m'accorder un peu de leur temps.

Table des matières

| | |
|---|-----------|
| Introduction | 9 |
| Première partie. S'écouter | 17 |
| Chapitre 1. Déambuler avec une question | 19 |
| La morsure | 19 |
| Fraterniser | 26 |
| Voyager sur place | 33 |
| Chapitre 2. Premières règles d'interactions | 37 |
| Ne pas s'oublier | 37 |
| Laisser l'initiative | 40 |
| Perception du dispositif | 41 |
| Les relations entre inconnus | 43 |
| Chapitre 3. Porter la parole | 46 |
| Les contours du dispositif | 46 |
| La question de la question | 48 |
| Comment aborder les passants ? | 53 |
| L'entretien | 56 |
| Rétributions | 64 |
| Faire école | 67 |
| Chapitre 4. Prendre la parole | 74 |
| Passer à l'oral | 74 |
| Combat contre la langue de bois | 76 |
| Se battre contre quoi ? | 86 |
| Conclusion. Une conversion | 88 |

| | |
|---|------------|
| Seconde partie. Partager ses convictions | 91 |
| Chapitre 1. Les expositions de rue | 95 |
| Être visible | 98 |
| Provoquer des interactions spontanées | 101 |
| Fond et forme | 103 |
| Autopsie d'un échec | 106 |
| Accueillir | 110 |
| Manipuler ? | 115 |
| Chapitre 2. De l'art de jouer des distances | 118 |
| Proxémies | 119 |
| Produire des masses critiques | 121 |
| Scénario pour une implantation réussie | 122 |
| Place du tract | 124 |
| Chapitre 3. Le jeu, une alternative | 128 |
| Principes d'animation | 128 |
| L'esprit du jeu | 130 |
| Magie de l'outil ? | 134 |
| Tâtonner | 135 |
| Chapitre 4. <i>Happenings</i> et spectacles | 139 |
| Un spectacle imprévu | 139 |
| Les élections de supermarché | 141 |
| Ouvrir le répertoire d'action | 145 |
| Circuler dans tous les espaces | 147 |
| Conclusion. Vers une écologie des pratiques | 152 |
| Épilogue | 155 |
| Remerciements | 165 |

Achévé d'imprimer en mai 2019
par Corlet Imprimeur à Condé-en-Normandie (14)
pour le compte des éditions du commun.
Imprimé en France